

## MONOGRAPHIES. Promotion V.

Ils étaient quinze. V ème promotion. Quinze à se coltiner non seulement une réflexion sur le métier de superviseur d'équipe en travail social, mais aussi à en éprouver, je dirais dans leur chair, à en faire l'épreuve, à travers le dispositif d'instance clinique. Ce métier – car, n'en déplaise à certains, c'en est un, et pas entièrement à part, mais plutôt à part entière - ce métier donc ne s'apprend qu'en en faisant l'épreuve. Un peu à la façon du poète Machado qui écrit qu'« il n'y a pas de chemin, le chemin se trace en marchant. » Chacun a eu à coeur de présenter et de mettre au travail une situation clinique rencontrée dans sa pratique d'éducateur, d'assistant de service social, de psychologue, de chef de service, de formateur et, pour certains, de superviseur. Ce travail a abouti à la rédaction d'une monographie, scandée, en fin de formation, par la soutenance, sur une journée. Des personnes extérieures intéressés par la question de la supervision, s'étaient déplacées, et certaines de l'autre bout de la France, pour assister à ce qui s'est révélé un moment très touchant, presque une épreuve initiatique. Que ces quinze soient remerciés pour la pierre que chacun a pu apporter à l'édifice, sans cesse en construction, de ce singulier métier. Cinq d'entre eux ont accepté de donner à lire publiquement sur le site leur monographie. Dans ces textes ici réunis à la file, on trouvera des styles, des approches, des questionnements différents, mais tous orientés par une lecture psychanalytique de la fonction de superviseur. C'est cette diversité de ton et d'approche qui m'importe, car elle fait ouverture. D'autres peut-être oseront se faufiler dans la brèche ainsi frayée, d'autres oseront s'autoriser, comme dans la pratique analytique, d'eux-même et de quelques autres, pour en soutenir l'enjeu clinique, institutionnel et politique. Il ne s'agit en rien de cloner une méthode, d'appliquer une théorie, mais de se mouvoir avec suffisamment d'aisance et de liberté dans cet espace pour pouvoir en communiquer à d'autres l'impulsion. Supervision, régulation d'équipe, analyse institutionnelle etc autant de lieux d'élaboration clinique où le transfert, matière première de la relation en travail social, est pris au sérieux et travaillé en tant que tel.

Joseph Rouzel, directeur de Psychasoc.  
Montpellier, le 22 octobre 2008

# Une histoire à venir

Pierre FAIVRE

La poussière et le brouillard  
J'ai si peur de vos regards  
Le soleil et le cafard  
J'ai si peur de votre histoire  
Il sera six heures du soir  
Il sera six heures du soir.

Brigitte Fontaine « comme à la radio »

Le moindre geste est bien souvent d'origine langagière.

F. Deligny « Essi et copeaux p49 »

Les pratiques professionnelles dans le médico-social sont mises à mal par une restriction constante des coûts et par une privatisation qui ne confond pas ses intérêts et ceux des usagers.

Cela se cache mal derrière des directives prétendant à plus d'objectivité ou de technicité.

Les AMP (Aides-Médico-Psychologiques) dans ce qu'elles ont à soutenir d'un « être-là » au quotidien sont particulièrement affectées par un décisionnel peu soucieux de cet enjeu. Ne se retrouvant pas dans une pratique réduite à une somme d'actes minutieusement référencés ; faussement reconnues par des appréciations portant de façon exclusive sur ce qui peut être évalué, mesuré ; confrontées à un temps dissous dans le nombre de gestes à répéter au quotidien... il leur est demandé, sans le dire, de se retirer, d'être « absentes »... là où pourtant nécessairement de la présence résiste.

Cette question, cette aliénation dans sa dimension sociale et mentale (Jean Oury), habite ou hante cette pratique professionnelle selon qu'elle se laisse interroger... ou non.

Un temps d'analyse de la pratique ne doit-il pas permettre de tenir ouverte cette question, celle d'une présence, d'un engagement à tenir... et qui tient, au-delà d'une misère institutionnelle qui peut, et ce n'est pas là son moindre poison, servir de paravent ou de prétexte à la passivité qu'elle génère : ça résiste... et il y a à soutenir, à donner corps à ce « ça » que l'on retrouve le plus souvent dans ces « moindres gestes » du quotidien, dans cette présence qui vous surprend là où on ne l'attendait pas.

C'est de ce « ça », presque indicible, dont j'aimerais dire quelque chose prolongeant ainsi une séance d'analyse de la pratique au cours de laquelle une élève AMP a raconté une histoire, pour reprendre la méthode avancée par J. Rouzel, à la suite de laquelle le groupe « s'en » est raconté une, ce qui n'est pas la même chose.

Un temps d'analyse de la pratique n'apparaît-il pas alors comme la proposition faite aux participants que la souffrance liée à des pratiques professionnelles aliénantes puisse prendre corps dans ce temps ou prend corps une histoire, l'histoire du sujet qui se découvre chemin faisant... une histoire qui se construit et s'écoute plus dans ce qui fait rupture, dans les « discontinuités »<sup>1</sup> qui l'émaillent, que dans les représentations narcissisantes qu'elle développe.

A la coupure qu'impose le temps d'analyse de la pratique dans le continuum de la vie quotidienne, répondent, en échos dans le récit, des ponctuations, ruptures... figurations d'autres coupures non symbolisées. C'est le temps de l'Autre.

« J'aimerais parler des relations amoureuses entre les résidents et les soignants... c'est un homme qui dit qu'il aime bien quand je lui lave les fesses... c'est tout »

Histoire brève que celle-ci racontée par une élève AMP.

La juxtaposition de ces deux phrases a manifestement confronté cette personne de façon brutale à l'angoisse liée à la situation qui devait – nous pouvons l'imaginer - se dire vêtue d'oripeaux plus moïques pour constituer une histoire mieux ficelée. La brièveté du récit en dit bien plus que son contenu. Ce « court circuit » saisit cette femme surprise par ce qu'elle vient de s'entendre dire là.

Cet événement ou avènement, c'est le lieu de la division du sujet naissant. Il témoigne de ce qui prend corps, à son corps défendant, dans la prise de parole. C'est le lieu d'une histoire qui ne peut être ainsi qu'histoire de l'origine.

« La fonction du récit est d'ouvrir à la possibilité de la renaissance perpétuelle de l'être ».<sup>2</sup>

<sup>1</sup> : (cf. : [J. Oury](#) : Le corps et ses entours. La fonction scribe : colloques d'Angers).

<sup>2</sup> : ([M.A. Ouaknin](#) : Bibliothérapie p75 seuil).

Après un temps de silence, cette histoire provoquera de vives réactions ; chacun étant invité à parler sans l'intervention du narrateur, va se construire, de façon collective, un

récit allant dans le sens que « cet homme abuse, que c'est un profiteur, que dans de telles situations elles ont tôt fait de mettre des limites, qu'il se fait laver le sexe sans aucune retenue. »

Seconde rupture qui s'exprime dans l'éloignement de l'histoire initiale et dans la construction, progressive cette fois, chaque personne surenchérissant sur la précédente, d'un nouveau récit, rassurant celui-ci en ce qu'on a la main dessus et que chacune s'y reconnaît. Collant au pied de la lettre ce qui a été dit, elles font de ce récit « une histoire de fesses » qui permet d'esquiver l'angoisse inhérente à la situation présentée et enjeu dans cette irruption dont elles ont été témoins.

Nouveau temps de stupéfaction lorsque la narratrice dira ni n'avoir jamais dit ça. S'être fait embarquer dans une telle histoire en questionnera plus d'une... puis le calme revenu, au fil des échanges, l'histoire initiale va collectivement prendre corps : troisième temps de l'histoire appartenant, au fil des questions-réponses, des associations, à l'ensemble du groupe qui va ainsi vêtir d'autres signifiants la brutalité du 1<sup>er</sup> récit.

Le temps d'analyse de la pratique devient le temps de création, d'écriture, d'une histoire commune, de l'histoire d'un groupe qui s'origine dans ce récit collectif.

« C'est l'histoire d'un homme de 60 ans accueilli dans cette maison de retraite. C'est la question du sentiment amoureux qui peut s'exprimer à l'égard d'une AMP. Il dit que je suis une jolie fille. Cet homme est vieux garçon ; il a toujours vécu avec sa sœur. Sa sœur lui faisait tout. Il a toujours un regard particulier. Au niveau du soin, c'est particulier. Il n'est pas très propre sur lui. Il y a un quiproquo entre nous. Il ne faut pas que je rentre dans un rôle affectif. Il aimerait que ça aille plus loin. Il me demande beaucoup sur moi. Il veut plus de ma présence. Il a toujours un regard, un petit mot « jolie dame » ; « vous allez bien ». Sa sœur vient tous les jours. « J'aime quand vous me lavez les fesses » a-t-il dit un jour que je le lavais. Je n'ai pas su quoi répondre puis j'ai dit « faut pas dire ça ».

Que dire... une fois passée l'envie de fermer, avec délicatesse, la porte sur une intimité qui à la fois se cherche et se trouve dans ces quelques mots prononcés : « j'aime quand vous me lavez les fesses – il ne faut pas dire ça ». En dehors de ceux-ci, en effet, un silence qui fait de l'un l'objet de l'autre (objet désincarné de soin ; objet de jouissance), un silence incestueux n'accordant aucune attention au corps vivant de l'autre.

Ces mots donnent corps et au-delà d'un signifié qui met mal à l'aise, ils introduisent de la pudeur, là où le risque était grand d'en perdre toute trace dans la répétition froide d'une scène quotidienne. « La pudeur peut s'entendre comme le lien de la chair avec la

parole : elle dit que la chair est touchée au vif par un autre et que, à ce titre, elle est corps humain, corps de désir, sujet ».<sup>3</sup>

Se risquer à parler pour ces deux là, c'est se risquer à se dévoiler, serait-il dénudé, à chuter de cette position imaginaire soutenue dans le silence. Cette scène dans la fragilité qui est la sienne, devient affaire d'homme, affaire d'homme et de femme.

Ces mots, dans ce qu'ils laissent de non-dit, dans leur souffrance à dire, ouvrent, et c'est l'adresse que nous fait cette femme, à une histoire qui se nourrit de cet écart du dire et du dit.

Cette soignante nous offre cette histoire... qu'ainsi il nous revient de conter.

En cela, elle tient là où nombre de ses collègues, ébranlées par ce qu'elles ont entendu, esquivent, se dérobent. L'angoisse déminée, « limitée » à la chose sexuelle, est cadencée dans un discours qui enfle et cherche l'adhésion.

<sup>3</sup> : [Denis Vasse : Un monde sans pudeur p 197 n°3962 Etudes.](#)

A la question du temps, lieu de l'angoisse, succède la précipitation, le collage à une enveloppe groupale rassurante.

La question de l'angoisse traverse ces deux scènes mais les histoires n'ont pas la même teneur. Le temps d'analyse de la pratique devient, dans ce qui émerge, le lieu de son élaboration.

Dans le séminaire 10 sur l'angoisse, Lacan propose un tableau articulé autour de l'axe inhibition, symptôme, angoisse : celle-ci apparaît en position ultime.

Inhibition	Empêchement	Embarras
Émotion	Symptôme	Passage à l'acte
Émoi	Acting-out	Angoisse

L'axe de l'abscisse est celui de la difficulté, celui de l'ordonnée, celui du mouvement : l'angoisse est au carrefour de l'embarras et de l'émoi.

« L'embarras, dit-il, c'est le sujet revêtu de la barre...quand vous ne savez plus ou vous fourrer, derrière quoi vous remparrer... c'est bien de l'expérience de la barre qu'il s'agit ». <sup>4</sup>

« L'émoi c'est le se troubler le plus profond dans la dimension du mouvement... L'émoi est trouble, chute de puissance... c'est le moment de la chute de l'objet... qui vient à la place du manque ». <sup>5</sup>

L'émoi n'est-ce pas le moment où le sujet chute de son moi dans une expérience qui le confronte à l'autre ?

Face à cet homme cette soignante n'avoue-t-elle pas une impuissance qu'elle supporte cependant, ne dit-elle pas qu'elle a entendu autre chose, au-delà du signifié « L'Autre est toujours là, le grand Autre même avec des dérives infantiles d'étayage », <sup>6</sup> ce qui témoigne de la barre et d'une

attention autre que narcissique. L'appel n'est pas entendu que dans l'ici et maintenant. Sans doute a-t-elle perçue que cette demande ne lui est pas « exclusivement » adressée (question du transfert). Elle est là, « accueillant ce matériel brut, y résistant, essayant de lui donner sens, de le penser ». <sup>7</sup>

<sup>4</sup> et <sup>5</sup> : [Lacan](#) : l'angoisse 1962-1963 p16 / 17

<sup>6</sup> : [J. Oury](#) : Le site de l'émergence : Art. Le borde.

Elle est là, elle tient dans l'angoisse qu'elle a à traverser pour accéder au « paysage de l'Autre » (J. Oury).

Elle sait garder la distance nécessaire pour accéder à l'intime de l'Autre.

« L'établissement d'une « juste distance » serait donc en partie dépendante de la capacité à accueillir les mémoires affectives induites par le toucher au corps de l'autre sans s'en laisser envahir, les dénier ou les projeter dans la relation ». <sup>8</sup>

Elle s'ouvre dans un dessaisissement à l'histoire de cet homme, témoignant par-là de la « certitude » (Kierkegaard) qui est la sienne. « Seule la consistance de sa propre épaisseur garantit un espace d'entre-deux et d'échange ». <sup>9</sup>

Tout autre est la réponse du groupe qui n'a pu se constituer une telle sécurité de base : il est envahi par l'émotion.

L'émotion c'est « jeter hors, hors de la ligne du mouvement... il y en a pour nous dire que l'angoisse c'était ça » <sup>10</sup>, puis plus loin « l'émotion c'est l'impossibilité à faire face à la scène » <sup>11</sup>.

L'émotion c'est la catastrophe, la réactivité, l'immédiateté, et le jeter hors qui est à la fois le « sortir de ses gonds » et le rejet sur une autre scène.

Face à l'angoisse, le groupe se construit une « limite » pour reprendre le terme utilisé, une première enveloppe à usage de protection, une enveloppe pare-excitation (Didier Anzieu).

<sup>7</sup> : [Gabai](#) : aspect clinique du métier d'AMP, 1996, p5.

<sup>8</sup> et <sup>9</sup> : [Florence Vinit](#) : les distances du toucher p59 / 60, in cultures et société n°2.

<sup>10</sup> et <sup>11</sup> : [Jacques Lacan](#) : L'angoisse : 1962-1963 p17 / 87.

Le récit, l'histoire sont alors strictement défensifs. Chacun se reconnaît dans l'espace qui creuse cette limite face à l'autre identifié aux projections imaginaires dont il est l'objet.

Dans la ligne de la difficulté, la case qui précède l'embarras est l'empêchement. « Empêchement vient d'impedicare... qui veut dire être pris au piège... cela implique rapport d'une dimension à quelque chose qui vient y interférer et qui empêche... le piège c'est la capture narcissique, c'est se laisser prendre en route à sa propre image, à l'image spéculaire ». <sup>12</sup>

Cette seconde histoire se nourrira des divers positionnements ou témoignages « moi... je...moi...je », chacun préférant s'accrocher aux branches de son expérience personnelle dans l'ignorance de l'autre, de ce qu'il dit, de la castration qu'il impose pour peu qu'on soit attentif à sa présence.

L'image du corps structurante du sujet (Françoise Dolto) se construit dans la rencontre des diverses castrations symboligènes que l'individu naissant reçoit de son entourage. Le groupe dans ce premier temps, en échos à la souffrance de cet homme, refuse cette rencontre de la castration.

La limite ici ne distingue pas. Tout au contraire elle entraîne la confusion entre ce qui est dit et ce qui veut être entendu.

Ce récit, produit ainsi par le groupe, devient symptôme du groupe qui replié sur lui-même vit l'autre comme une menace, vit la rencontre comme une effraction... qu'elle dénonce. « L'interdit... n'est plus un interdit (entre-dit) mais la projection d'une défense animale de territoire ou d'une position arbitraire qui dénie tout accord, tout contrat ». <sup>13</sup>

Ce récit, désincarné s'apparente davantage à la rumeur qu'à l'histoire. Si raconter une histoire, c'est se risquer à la présence de l'autre, se raconter une histoire signe son évitement, le repli sur soi, la fragilité d'un sujet qui préfère la confusion à l'angoisse du discernement.

<sup>12</sup> : [Jacques Lacan](#) : l'Angoisse 1962-1963 p17.

<sup>13</sup> : [Vasse](#) : Essai sur la limite vivante p101 in « se tenir debout ».

Il y aura nécessité d'un temps, nécessité du temps pour permettre à cette enveloppe qui n'était que de protection, « contenante » de devenir surface d'inscription, « conteneur ». (Didier Anzieu).

Celle-ci, dans un aspect actif « correspond à ce que Bion appelle rêverie maternelle, fonction psychologique, qui élabore, transforme et restitue à l'intéressé une

représentation élaborée et transformée des images-affects rendues représentables, tolérables et utilisables pour constituer des pensées ». <sup>14</sup>

Les associations des uns et des autres vont constituer un fond d'où vont émerger, par l'intervention de l'interprétant, les éléments structurants de cette nouvelle histoire en souffrance dans le récit initial.

Le temps d'analyse de la pratique est le temps de l'écriture - au sens d'élaboration et d'inscription - d'une histoire parmi d'autres qui fait sens pour la question évoquée.

Les interventions du superviseur sont parties intégrantes de cette nouvelle histoire à l'élaboration de laquelle il participe à la place qui est la sienne : il ponctue ce récit, c'est-à-dire aussi qu'il l'aère ; il soutient la circulation du sens dans l'écoute des nuances, distinctions qu'il repère, dans les divers énoncés, il pointe ce qu'il entend comme éléments structurants, signifiants de cette trame.

<sup>14</sup> : [D. Anzieu : introduction à l'étude des enveloppes psychiques, p234 \(article\)](#).

Ainsi à partir d'une première invitation à raconter une histoire, le groupe en a raconté une qui, chemin faisant, est devenu son récit, c'est-à-dire l'histoire de son avènement en tant que groupe à même, une fois l'expérience du miroir traversée (constitution d'une première image), de « supporter » la présence de l'autre.

Dans le questionnement qu'il va mener, dans l'entre-dit qu'il va proposer, les distinctions qu'il va opérer, le groupe va trouver une épaisseur, une temporalité... là où la réactivité, l'immédiateté entretiennent agir et confusion. Une histoire a pu prendre corps.

Un superviseur ne doit-il pas avoir une écoute qui permette, dans le maintien de la tension, de la barre, de ne pas s'égarer dans des représentations toutes défensives.

Ne doit-il pas soutenir ce qui émerge de particulier, de distinct de façon à ce que le sens circule de l'un à l'autre, que l'histoire se trame à partir d'une énigme, qui n'est pas à découvrir mais qui trouve son sens dans ce qu'elle provoque comme rencontres et séparations.

Ne doit-il pas soutenir l'aspect métaphorique de l'histoire présentée, métaphorique en ce sens qu'elle parle, sans jamais l'atteindre, de ce qui vit et meurt chez l'homme.

La vérité est de l'ordre du chemin : l'histoire en est son récit.

## Bibliographies - Livres :

### ❖ ALLIONE Claude :

- Espace psychique, transfert et démographie en institution : Matrice Pi 1995.
- La part du rêve dans les institutions : Encre marine 2005.

### ❖ DELIGNY Fernand :

- Œuvres : L'arachnéen 2007.

### ❖ DESJOURS Christophe :

- L'évaluation du travail à l'épreuve du réel : INRA 2003.

### ❖ LACAN Jacques :

- L'angoisse -1962/1963- : Paris 2003.

### ❖ LEGENDRE Pierre :

- La fabrique de l'homme occidental : Mille et une nuits 1996.

### ❖ OUAKNIN Marc-Alain :

- Bibliothérapie : Seuil 1994.

### ❖ OURY Jean :

- Le collectif : Scarabée Paris 1986.
- L'aliénation : Galilée Paris 1992.
- A quelle heure passe le train... (conversation sur la folie avec Marie Depussé) : Calmann-Lévy Paris 2003.

### ❖ ROUZEL Joseph :

- Le quotidien en éducation spécialisée : Dunod 2004.
- La supervision d'équipe en Travail social : Dunod 2007.

❖ TOSQUELLES François :

➤ La rééducation des débilés mentaux : Privat Toulouse 1991.

❖ VASSE Denis :

➤ Se tenir debout et marcher : Gallimard Paris 1995.

## Bibliographies - Articles :

❖ Abt Jean-Michel et Cécile :

➤ Corps, crise et identité : Ateliers Freudiens de Franche-Comté Mars 2003.

❖ ANZIEU Didier :

➤ Du plaisir à la peau : 1974.

➤ Introduction à l'étude des enveloppes psychiques : 1986.

➤ Une approche psychanalytique du travail de penser : 1993.

❖ GABBAI Philippe :

➤ Aspect clinique du métier d'AMP : BERGERAC 1996.

❖ EPSTEIN Danièle :

➤ De l'agir à l'acte : une construction psychique : La lettre du grappe 2006.

❖ GAUTRET Franck :

➤ Des parfums interdits : La lettre du grappe 2006.

❖ OURY Jean :

➤ La moindre des choses : Colloque Arcannes Strasbourg 1996.

➤ Le corps et ses entours : la fonction scribe : Angers 2000.

➤ La liberté de circulation et espace du dire: Tours.

➤ Le site de l'émergence, compte-rendu du séminaire : Avril 1990.

❖ ROUZEL Joseph :

➤ Le transfert et son mouvement dans les pratiques sociales : Cahier de l'actif (n°320.323).

❖ SCHNEIDER Monique :

➤ La proximité chez Lévinas et le Nebenmensch freudien : Cahiers de l'Herne 1991.

❖ VASSE Denis :

➤ Un monde sans pudeur : Etudes 2002 (n°3962).

Monographie

Annie ORTET  
Formation à la supervision d'équipe

APAJH 09

PER VIA DE LEVARE  
E  
PER VIA DE PORE

# **REMERCIEMENTS**

▪ S. Freud

▪ J. Lacan

▪ M. Lapeyre

▪ MJ. Sauret

▪ Mcl. Lambin

▪ D. Lacoume

▪ J. Rouzel

▪ L'équipe Apajh Ariège de Lavelanet

- L'équipe Apajh Ariège de Saint Giron
- Croix Rouge Toulouse
- Unifaf





# PLAN

## Introduction :

- Les accroches et les voies du désir
- La place de clinicienne

## Cheminement :

- ❖ L'histoire commence à s'écrire dans l'institution
- ❖ L'histoire se poursuit dans une autre institution
- ❖ Les journées de formation à la supervision
- ❖ Un avant et un après
- ❖ Ma première supervision ? Pour partie oui : W est à l'honneur
- ❖ Ces concepts qui nous aident

## Conclusion :

- Retour sur les deux supervisions et leurs énigmes

## **INTRODUCTION**

Le travail clinique d'accompagnement d'usagers met en jeu des résonances personnelles qui viennent colorer nos interventions professionnelles. L'humain s'adresse à l'humain aussi avec son être et les réponses qu'il reçoit lui font assez souvent de l'effet en terme d'affects. Cela génère parfois du malaise chez l'accompagnant comme chez l'accompagné. La supervision d'équipe est un espace où ces brouillages, ces énigmes, ce trop plein d'émotion peuvent venir se déposer et se transformer. C'est aussi un lieu ressource pour les professionnels qui, sans, cela ont parfois du mal à être étayage pour la personne accompagnée.

Par cette monographie, je souhaite témoigner, à partir essentiellement de deux cas et quelques perles prises ça et là lors de mes interventions, de ce en quoi cet outil de fonctionnement est indispensable à la pratique et ce d'abord en terme de prévention. Il me semble intéressant de porter cet outil également à la dimension de la démarche qualité en tant que moyen incontournable pour toute intervention sérieuse auprès d'un public. Enfin, il peut être part intégrante de la formation des professionnels, initiant ou restaurant une dynamique d'approche clinique.

Cette formation à la supervision d'équipe s'inclut dans une démarche générale de travail clinique orienté par la psychanalyse depuis le début de mes études. Elle prend sa source dans le passage d'une profession à l'autre, de soigner les patients à soigner les équipes, peut-être. Du corps à la parole, en quelque sorte. Elle suit son cours au travers de ma profession de psychologue. Dès le début, je suis en supervision à l'extérieur de l'institution d'abord avec une psychologue expérimentée, que j'ai connue et appréciée tout au long de mes six mois de stage en DESS. Puis, vient le temps où l'institution ouvre ses portes à la supervision. Là, elle devient collective. Elle prend forme pendant de nombreuses années. L'intervenante est orientée par la psychanalyse.

Cette approche me donne l'envie de transférer cela vers d'autres. Et quand les demandes d'animation de groupes se présentent à moi, elles me tentent et chemin faisant, l'idée de me former à la supervision d'équipe se précise.

C'est alors que, telle une feuille se détachant de l'arbre à la fin du mois de septembre, vient amerrir dans ma boîte aux lettres le livret de formation de Psychasoc, et entre autre une proposition de formation à la supervision d'équipe de J. Rouzel, avec un argument, oserai je le dire, qui me comble.

Il était temps car mon travail clinique demandait et « la part de l'ange et l'ouillage »<sup>1</sup> Claude Allionne l'explique à partir d'une métaphore sur le vin. La part qui s'évapore dans notre travail est nécessaire pour que l'usager occupe sa place et que le désir du professionnel se maintienne, que le goût du vin se bonifie. Celle ci est aussi bien la part du rêve, que la part de l'élaboration, que l'apport extérieur, les échanges. C'est la part de l'ange. Puis il y a l'ouillage, c'est ce qui est versé dans le tonneau de l'institution pour ressourcer les professionnels, compenser, soutenir. *Per via de levare e per via de pore*

## **❖ L'histoire commence à s'écrire dans l'institution**

La demande de la direction, présente depuis mon entrée dans l'institution en 2000, se fait insistante pour que j'anime des réunions à thèmes avec une partie des professionnels. J'ai différé ma réponse... le temps de m'installer dans ma nouvelle profession de psychologue, je crois.

Cette demande vient rejoindre mon désir de veille par rapport aux équipes et j'accepte. Que souhaite le groupe ? Et bien comme avec le psychologue précédent, parler des usagers. Mon expérience personnelle et institutionnelle de supervisée me montre le chemin. Je pose le cadre. Une personne prendra la parole pour présenter une situation avec un usager. Chaque personne interviendra ensuite. Ces réunions à thèmes se transforment en analyse de situations avec une visée clinique et de supervision.

Comment le psychologue peut-il animer des groupes à visée de supervision dans l'institution où il travaille ?

Comment l'usager travaille ses questions en entretien avec le psychologue de l'institution, alors qu'il le croise tous les jours, qu'il voit d'autres venir lui parler, que le psychologue travaille avec d'autres professionnels en réunion de synthèse, qu'il dépend de la même direction ?

---

<sup>1</sup> Claude Allionne, la part du rêve dans les institutions, supervision, analyse des pratiques, régulation.

Comment un analysant qui a rencontré son analyste à l'université où dans une école, se défait-il de ce transfert pour l'investir en tant que psychanalyste ?

Comment l'équipe réussit-elle à faire advenir ses propres questions, au-delà des demandes de savoir, au-delà de « Qu'est-ce qu'il te dit à toi ? », accompagnée par la psychologue dans leur analyse de la pratique quand celle-ci travaille dans l'institution ?

C'est un peu mystérieux, ça prend du temps, du cadre. Cela demande de la confiance, de la direction de travail, et la plupart du temps ça fonctionne. Peut-être parce que finalement il y a un effet de soulagement à déplier ses propres questions, impasses, faiblesses, problèmes plus qu'à entendre l'autre donner ses solutions.

Le groupe qui travaille les situations avec un intervenant de l'institution doit aussi faire ce travail. Et c'est sur, ça prend le temps que chutent les autres demandes. « Dis-nous ce qu'il faut faire dans ces cas là ? » « J'ai bien fait de m'en occuper ? » « Et toi, comment tu l'as trouvé ? ». « Suis-je hystérique ou obsessionnel ? » En tant que clinicien, nous savons que répondre à cela, c'est plus ou moins équivalent à fermer la porte au sujet, celui qui peut écrire son histoire en son nom propre<sup>2</sup>, celui qui affine ses propres questions et qui se laisse travailler par elles, qui accueille la surprise de l'inconscient.

Se priver des réponses de savoir prêt à porter, c'est tout ce qui a d'important pour que chaque sujet puisse décliner les ramifications de ses questions, à partir d'(un **S1 : une question « est-ce que cet usager peut passer à l'acte ? »**) déployer (son **S2 : l'approfondissement et la direction de sa question « Il n'est pas à sa place ici »**) puis (son **S3 : « deux poids deux mesures, c'est contre cela que je me bats »**), bien particulière à chacun, une série de liens que peut faire la personne qui présente la situation, si elle est écoutée, au-delà de « ce que j'en pense moi », au-delà de mes préjugés, croyances et valeurs.

Un des éléments fondamentaux pour l'exercice de la profession de psychologue, comme pour la fonction de superviseur, c'est de soutenir une position d'extériorité, de décalage face à la place, où on est attendu : quelque chose qui ferait bouchon et qui aurait pour nom « un savoir sur ce que confie l'usager », un savoir sur comment faire avec l'humain avec si possible des recettes applicables à tous, c'est vrai que c'est tentant, et c'est tentant pour tout le monde, rassurant et cela comble notre pente vers la facilité, le moindre effort, mais en revanche cela nous laisse toujours autant aliéné aux signifiants de l'Autre, et qui ne se prive pas pour nous diriger, puisqu'on lui demande, ne serait-ce que par son savoir.

C'est donc à partir d'une non-réponse à ces demandes là du professionnel qui présente sa situation, que celui-ci peut s'autoriser à laisser advenir, comment il y est empêtré dans cette histoire de relation avec l'usager. Personne ne venant là

---

<sup>2</sup> Marie Jean Sauret, premier cours d'amphi, première heure, première année du cursus de psychologue

faire bouchon par des réponses plus ou moins pertinentes d'ailleurs, le professionnel a la place libre pour chercher lui-même un peu plus loin. Le superviseur accompagne ce travail que font les professionnels de déconstruction, d'exploration de leurs questions, de chutes des différentes demandes pour accéder à ce qu'il en est de leur propre implication dans l'affaire. Ce travail de déconstruction nous l'avons fait ensemble et cela a duré un certain temps. Ce qui a facilité c'est bien sur le désir de chacun, mais également, toute la question du cadre. L'institution a permis que ce groupe existe avec régularité, depuis 4 ans chacun a été libéré de son travail de moniteur d'atelier chaque mois. J'ai tenu ma place tout autant et chaque professionnel s'est lui-même rendu disponible à chaque fois. Et c'est énorme. Et cela se construit à chaque fois, en effet rien n'est jamais acquis. En même temps que se déconstruisait certaines demandes, se construisait le désir de travailler ensemble.

C'est assez remarquable comment cela fonctionne. En effet, dans le premier temps, celui qui prend la parole raconte une situation, puis parfois assez vite s'arrête (**s'autocensure ?**) pour adresser une question au superviseur (**s'en remettre à l'autre ?**). Cette question prend même parfois la forme d'une injonction à répondre (**s'en remettre à l'autre pour l'utiliser ?**), injonction à fournir l'objet qui lui manque.

Au deuxième temps vient la mise en relief de la question par les échos des autres puisque là c'est le temps où chacun fait écho et celui qui a présenté écoute et...en principe n'intervient pas. L'écho des autres, l'altérité, vient, là, complexifier l'histoire, l'éloignant un peu de cette supposé vérité une et une seule. En effet, chacun n'aborde pas l'histoire de la même façon, et c'est très riche. Vient le troisième temps, celui de la conversation : généralement celui qui a présenté la situation s'autorise à aller un petit peu plus loin, creuse, élabore, associe à partir de sa chaîne associative singulière, et parfois entrevoit ce qui cause sa question. Il peut éventuellement repartir avec une réponse, mais ce n'est pas là l'important. Ce qui compte, c'est qu'il a fait un pas de côté. Ce pas de côté, il s'est appuyé sur le refus du superviseur d'incarner cet autre qui aurait toutes les réponses et sur son désir de mettre le professionnel à l'honneur.

Il se peut que quelquefois le superviseur lâche des réponses, mais c'est plutôt signe qu'il est en panne pour faire son travail de clinicien, soutenir le professionnel dans son exploration.

Cela est parfois une réponse qui fait acte, point d'arrêt à la jouissance. Je me souviens de mon « oui, il peut passer à l'acte » qui n'était pas une réponse à la question du professionnel mais une réponse à sa démarche, à son désir qui coulait entre les digues de sa chaîne associative (S1, S2, S3) et qui semblait être d'en découdre avec l'Autre.

Cette expérience-là a montré que superviser dans sa propre institution est possible mais pas sans un travail préalable. Ce préliminaire demande pas mal d'énergie.

Ce fut aussi pour moi ce qui m'a propulsé vers un ailleurs, une autre institution en tant qu'intervenante extérieure. La aussi, il y a un travail de déconstruction, mais il est quand même beaucoup plus aisé.

## **2-L histoire se poursuit dans une autre institution.**

*▪ Cette autre institution c'est la Croix Rouge.*

Les étudiants infirmiers font des stages tout au long de leurs études dans les services intra et extra hospitaliers, c'est une part conséquente de leurs études. Ils ont fait la demande d'avoir un lieu pour parler de leurs stages à leurs formatrices, qui dans un premier temps ont répondu, puis ont pensé que ça relevait plutôt d'un psychologue. Je connais bien ce milieu de part mon ancienne profession. Nous appellerons ce dispositif exploitation de stages : analyse des pratiques. Mon désir d'accompagner les équipes soignantes se trouve donc à nouveau convoqué. Nous posons le cadre, la taille du groupe, le temps de l'intervention, la pérennité du groupe sur la totalité du cursus, l'aspect financier. Le projet est qu'il puisse y avoir prochainement une intervention par mois.

Les premières séances sont chargées, lourdes de la distance qu'il s'agit de prendre à plusieurs éléments :

A mon ancien métier d'abord. En effet, autant c'est rassurant pour les formatrices, les étudiants et moi, autant c'est à travailler en terme de ne pas se presser de comprendre trop vite, bien s'assurer d'interroger les évidences, et ne pas répondre par un savoir faire mais par un faire cheminer leur exploration.

Un autre élément, le clivage école/stage, est à mettre au travail en tant que conflit interne à la personne, un certain rapport du sur-moi au moi. Me revient en mémoire ce tour de table fait à propos d'une croyance « on ne peut pas refuser de faire une toilette mortuaire » c'est l'école qui dit cela. C'est de sa propre division qu'elle parlait, faisant endosser à l'école, sa part de sur-moi qui lui signifiait « tu dois faire » et sa peur que l'exploration a permis de mettre à jour : peur de faire cela et elle ne savait ni le refuser, ni l'exprimer. Elle put s'expliquer avec cela au cours d'une séance.

Enfin cet écueil de toute formation qu'est le formatage, c'est-à-dire cette demande d'un savoir tout prêt à servir. Vis-à-vis de la psychologue, ils souhaitaient savoir comment fonctionne l'Humain. A cet endroit, je peux

introduire la notion de cas par cas : aucun humain pareil à un autre. Et quand le transfert s'en mêle, une instance tierce est la condition du dégagement de cette répétition.

Face à ces demandes croissantes d'animer des groupes, voici le temps venu de me former à la supervision d'équipe. Il est temps d'aller au-delà « de proposer à d'autres ce que je trouve opérant pour moi-même ». Il s'agit aussi de me dégager de tout ce qui insidieusement vient encombrer ma pratique de clinicienne, remettre de l'ordre ? Encore. Peut-être. L'épure.

### **3-Les journées de formation**

Rencontre avec un groupe tout d'abord. Nous sommes 15 professionnels travaillant dans le secteur sanitaire et social, éducateur, assistante sociale, formateurs, psychologue, nous sommes amenés à partager ce temps de quatre semaines échelonnées sur l'année de 2007 2008. D'emblée, je sais que c'est un groupe qui aura une vie. Mais sans aucun doute, je n'imagine pas à quel point. Notre formateur sera essentiellement Joseph Rouzel, mais d'autres superviseurs viendront aussi témoigner de leur expérience et jusqu'à parfois même une grande humilité.

Le cadre me convient, il me semble avoir les coordonnées pour que cela fonctionne. Néanmoins, je me sens partagée, divisée vis-à-vis de ce groupe. Cette densité, ces rencontres dans la durée m'impressionnent, je me sens un peu prise au piège, embarquée sur un bateau qui pourrait prendre forme de galère. Assumer ces rencontres répétées cela ne va pas de soi, les vieux démons se réveillent.

Ce bel objet imaginé à partir de l'argument de J. Rouzel dans son livret, venant combler mes attentes, cet objet prend corps, réalité. Il va falloir s'y mettre, relever les manches, mettre les mains dans le cambouis, payer de sa personne. Nous verrons.

Nous commençons en douceur avec les éléments théoriques, apportés par notre formateur. C'est très intéressant cette histoire de parole, d'écoute, de place. Cela résonne avec le vécu. La parole nous apparaît sous de multiples aspects : la prise de risque, la parole qui surprend jusqu'à celui qui parle, la parole dans son rapport à la castration, je choisis ce que je dis et dans ce choix il y a une perte (tout ce que je ne dis pas). Elle inscrit le sujet parlant à une place, liée à la valeur qu'il lui accorde. Quand celui qui parle, occupant sa place, ouvre la place

à d'autres qui l'écoutent, que les places sont bien différenciées, qu'un autre temps vient où ces places s'échangent, il y a de l'altérité possible. Puis cette autre dimension de la parole qui a peut-être valeur d'agir, là tout le monde parle sans que rien ne résonne car personne n'écoute vraiment et donc finalement personne ne parle ?

Sonne l'heure de l'instance clinique. C'est le dispositif de supervision mis à l'épreuve par le groupe et inversement. Joseph Rouzel nous présente le dispositif, cela se déroule en 3 temps : le premier, c'est la personne qui présente la situation, tous les participants écoutent et n'interviennent pas. Puis le second temps, les autres font part de leur ressenti, pensé, imaginé, celui qui a présenté écoute et n'intervient pas. Enfin le superviseur et l'ensemble interviennent au 3<sup>ème</sup> temps sous la forme d'une discussion.

Ce dispositif est tout à fait en rapport avec le sens que nous avons approché ensemble de manière théorique : en effet, l'alternance des places, parler et écouter tour à tour, laisser la personne dérouler sa chaîne associative, se trouver face à elle-même, la question du temps, du cadre, la question de l'altérité, la question de « comment l'autre entend ce que je dis », ce que je dis, et ce que je ne dis pas<sup>3</sup>

Cette formation à la supervision nous amène à un éprouvé des différentes places, celui qui parle, celui qui écoute, celui qui supervise. Et puis encore.

Répétition. Identification. Angoisse. Jouissance.

Il me semble qu'il y a, là, toute la difficulté, la subtilité de ces deux objets, la formation et la supervision, se tissant dans un même lieu, à partir de deux des discours qu'à explorer le premier Jacques Lacan, celui de l'université et celui de l'analyste. Il y a un savoir à transmettre et à recevoir, et cela justifie certains dispositifs. Il y a des places à éprouver et cela peut générer des épreuves à dépasser, et il faut probablement les avoir vécu pour en être averti quand nous soutiendrons cette place de superviseur auprès des équipes, non pas pour leur épargner cet éprouvé mais pour l'accueillir à leurs côtés.

Voici donc le contexte dans lequel je propose à mon tour de présenter une situation. Parce qu'elle est complexe. Et pour en finir avec cette angoisse. Joël Dor écrit<sup>4</sup> : « dès lors qu'il se sent l'objet possible d'un désir de l'autre sans savoir ce qu'il désire lui-même dans l'autre, le désir du sujet est confronté à ce néant que Lacan définit comme le point de surgissement de l'angoisse ». Peut-être que cette angoisse a une certaine parenté avec le masochisme, celui qui se sacrifie sur l'autel de l'Autre. Quelque chose doit chuter de ce côté-là.

C'est un peu ce qui se passe pour moi, ces personnes-là je ne les connais pas, je ne sais pas trop ce qu'elles me veulent, cette figure est tout à fait opaque. Ce n'est pas du tout le confort du groupe de supervision avec qui je travaille depuis huit ans. Nous sommes en formation. Le risque à prendre, c'est que ça tranche

---

<sup>3</sup> Rouzel Joseph : La supervision d'équipe en travail social

<sup>4</sup> Joël Dôr : Introduction à la lecture de Lacan p115

davantage dans le vif, il y a des risques à prendre, mais qui finalement ne seront que les risques nécessaires au progrès. Quelqu'un a dit, et je trouve cela très juste, on n'est jamais plus prêt de dépasser une épreuve qu'au moment où c'est le plus difficile

Mais à ce moment là, pour moi, il faut que cela cesse. Ce groupe, je n'ai pu laisser le temps de se constituer en moi, l'angoisse était trop forte. Je me jette à l'eau.

Je présente la situation suivante. X vient me rencontrer en entretien tous les quinze jours. Il demande essentiellement du soutien et l'écoute de sa parole, qui n'est pas encore très libérée, il n'est pas vraiment dans un travail sur lui-même. Je cherche comment l'aider à s'approprier ce lieu afin que diminue un peu son mal-être. Il est en difficulté avec un professionnel, ils ne se comprennent pas et il a peur de lui parler. Ce même professionnel m'interpelle dans le couloir un jour et me dit qu'il y a eu quelque chose avec cet usager et qu'il se pose des questions sur les intentions. L'entretien suivant, X souhaite me montrer un texte, nous nous déplaçons donc dans une autre salle. Il y a un nombre impressionnant de textes, il ne se rappelle plus lequel il veut me montrer. Il essaie d'en prendre un au hasard, mais il ne lui accorde pas de la valeur. Par ailleurs, je suis préoccupée par ses difficultés réciproques avec le professionnel et j'essaie d'ouvrir un espace de parole sur cet élément. Ce qui est dit est sous le registre de la confidentialité. Je m'adresse au professionnel psychiatre qui est à l'extérieur de l'institution.

A l'intérieur de l'institution, j'essaie d'organiser un espace de parole avec ces deux personnes. Le dispositif sera mis en échec par différents professionnels, dont celui qui est concerné.

Quand je signale mon lien avec le psychiatre il est également déconsidéré.

Au 2<sup>ème</sup> temps, mes collègues en formation à la supervision me renverront plusieurs éléments : le nombre impressionnant de personnes, un espace de parole qui se déplace, la recherche de la vérité et aussi des manques dans le récit, j'entends des voix (les bruits de couloir), un lieu à trouver pour la parole dans l'institution. L'usager met en scène la pulsion de l'institution. Il met en acte l'insupportable. Ceci met la psychologue dans un état d'angoisse qui l'empêche de penser, et la pousse à s'agiter. Une agitation de ma part, dans tous les sens, vers l'usager, vers le psychiatre, vers divers professionnels de l'institution. L'émotion me déborde quand la dernière du groupe repère les innombrables efforts faits par moi pour arrêter cette folie.

Au 3<sup>ème</sup> temps, initié par cette émotion, la discussion amène à penser X comme venant exemplifier pour moi la somme de tous les pas de travers que je me laisse amener à faire dans cette institution. Et j'oublie de dire l'essentiel ce

qui aurait permis aux autres (quels autres) de me suivre en s'investissant plus positivement dans la situation.

Dans cette situation, est à l'œuvre ce qui ne peut se dire. Comment le dire d'un professionnel sur un usager à la psychologue dans le couloir interfère avec le suivi que celle-ci exerce auprès de l'usager. La psychologue, probablement très sensible à la question de la protection, au lieu d'amener le professionnel à poser son dire dans le lieu prévu pour cela, se met en devoir de proposer à l'usager de parler de cela, et ensuite poursuit sa mission protectrice, en s'adressant au professionnel compétent hors institution. Car dans l'institution, l'usager lui a demandé la confidentialité. Dans l'institution, la psychologue essaie de mettre en place une médiation du professionnel et de l'usager. Cela échouera à différentes étapes, et provoquera autant de malaise.

Quand la psychologue raconte la situation en formation à la supervision d'équipes, il est tellement vissé à son devoir de confidentialité, que même là il oublie de dire l'essentiel à son insu, cette confiance là justement qui aurait permis de comprendre. Donc il se transfère dans l'espace de supervision le nœud du problème de la situation. Et bien sûr cela apparaît au fil du 2<sup>ème</sup> temps dans les échos d'incompréhension des collègues et éclate au 3<sup>ème</sup> temps dans un « tu ne l'as pas dit ». Stupéfaction du psychologue.

À la réécriture je sais que j'ai cherché le bâton pour me faire battre. Lacan le dit autrement<sup>5</sup> « ce n'est jamais par l'excès de quelqu'un d'autre que l'on se trouve excédé, c'est toujours parce que cet excès vient rencontrer votre excès à vous » Ce que je peux en dire c'est qu'en présentant cette situation, « la pire, la plus embrouillée, la plus confuse », en demandant en quelque sorte à mes collègues en formation, « de mettre de l'ordre dans tout ça » et en plus en leur « cachant » un élément essentiel, j'ai fait preuve en quelque sorte d'un grand désamour à leur encontre. De cela, ils n'en ont pas voulu, ils m'ont laissé face à moi-même. Et la dernière du groupe a eu cette parole apaisante et reconnaissante, qui a permis les larmes et initié le dégagement de cette souffrance. *Per via de levare e per via de pore*. C'est l'extraction de la haine qui révèle l'amour.

Dur mais tout à fait utile

Deux enseignements de Joseph Rouzel suivent.

Vider de la place. *Per via de levare*. C'était une de mes demandes en venant me former. En effet, c'est un des travaux cliniques des plus nécessaires. Il y a à faire suffisamment le vide en soi. Il y a à retirer tous les liens d'évidence que nous faisons à partir de la parole de l'autre, sans quoi il n'y a pas d'écoute de l'autre, il n'y a d'écoute que de soi-même. Il y a également à vider toutes les demandes institutionnelles pour accéder à la parole du sujet. Il n'y a pas d'autres

---

<sup>5</sup> J.Lacan, l'envers de la psychanalyse, p10

voies possibles. Pour tenir sa place de clinicien qui ne ressemble à aucune autre, et qui quand elle y ressemble, occupe une autre place. Il y a à vider sa haine de l'autre pour pouvoir s'en approcher suffisamment près, sans en avoir peur, pour l'entendre dans tout ce qu'il dit et pour lui ouvrir l'espace vers ce qu'il ne dit pas.

Le clinicien a horreur de son acte. Un acte on sait qu'il est fait quand il y a un avant et un après. On ne sait qu'on a posé un acte que dans l'après coup, dans ses effets. Pourquoi horreur ? Car l'acte est parfois chirurgical, il tranche dans le vif, comme le sculpteur. En effet le retour fait au 2<sup>ème</sup> temps, malgré sa rudesse été nécessaire ; et qui plus est, demandé par moi, en choisissant cette situation à présenter, la pire je pense. L'histoire d'un électrochoc demandé : c'est bien moi qui m'agite, c'est bien moi qui choisis la situation que je présente et c'est aussi bien moi qui oublie de dire (à qui et quoi ?). L'acte posé par le formateur-superviseur, de ne pas avoir voulu faire le boulot à ma place, mettre de l'ordre, il a libéré la possibilité que je me mette au travail. Il me reste encore la liberté du choix, sortir de ma souffrance en prenant les éléments à mon compte, ou bien mettre encore l'Autre aux commandes, par exemple le méchant dispositif qui me fait souffrir.

La situation présente est symptomatique de ce que je vis dans l'institution et dans cette situation certains éléments résonnent avec ma vie personnelle. Un bel exemple à mettre au compteur de la supervision. Mettre de l'ordre.

Je rentre lessivée de cette formation. Cependant...

#### **4 - Un avant et un après**

Cependant, dès les premiers entretiens avec les usagers, je me sens mieux, mieux que dans les mêmes situations avant la formation. Une sorte de paix, de vide. Je ne cherche rien, je suis à l'écoute, simplement, ma tête est vide, vide d'exigences institutionnelles, vide de ma peur de mes manques. Quelques perles se déposent à l'entretien, quelque chose s'y passe, s'y produit.

#### **5 -Ma première supervision ? Pour partie oui**

Peu de temps après cette semaine de formation, j'occupe la place de superviseuse auprès d'un groupe de 10 étudiants infirmiers en première année comme convenu depuis quelques mois avec les formatrices. Une séance ou le temps est suspendu, où il se produit des transformations.

L'impression d'avoir œuvré ensemble, chacun occupant sa place, le sentiment d'avoir fait ensemble du bon travail. Si je donne un titre à cette

supervision là, c'est un parcours « d'une grande agitation émotion à un calme serein » Comment je me sens en abordant ce lieu ? Je crois que les mots pour le dire sont ceux-là : je ne veux rien pour moi. Je suis là, et ce qui me vient pour le dire, c'est le « me voici » de Levinas. Je suis à l'écoute, sans panique. Il y eut des temps où l'enjeu narcissique dans la relation à l'autre, a pu me freiner dans ce chemin vers l'autre.

Je présente le cadre de supervision dans cette exploitation de stages et énonce les règles.

W. se présente dans l'urgence. Il a tellement envie de prendre la parole que ça pourrait relever d'un besoin vital. Tout de suite je le reconnais, c'est quelqu'un dont je dois prendre soin, le transfert est à l'œuvre. Il vient me trouver justement à l'endroit où mon manque est convoqué<sup>6</sup>. Il faut qu'il parle, d'ailleurs il parlera malgré le fait même que dans ce groupe-là, ils étaient nombreux à vouloir présenter une situation. Je l'arrête par trois fois dans ses flots de paroles. J'ose lui dire que je ne comprends pas, je lui demande de préciser, de redire. Je peux dire cela car je ne veux rien pour moi, et donc je me fiche de paraître celle qui ne comprend pas je prends soin de lui plus que de moi-même, je m'appuie sur ce que j'ai vécu, il est aussi un autre moi-même sans doute. Ce qui est sûr c'est que ça agit, ça fonctionne, ça a un effet sur lui. Peu à peu il se calme. A ce moment-là, il entre dans le transfert, il reconnaît en moi et dans la solidité du groupe et du dispositif, un Autre avec lequel, il entrevoit la possibilité de s'ouvrir de ce côté-là.

Je constate ici une des trois identifications qu'élabore Freud<sup>7</sup> « l'un des moi a perçu chez l'autre une analogie significative en un point, dans notre exemple la même disponibilité affective. Il se forme là-dessus une identification en ce point » et c'est, si j'ose dire, identifier cette identification qui me donne un levier pour le travail de supervision avec ce jeune homme. Cette volonté de parler, semble être empêché par un certain désir qui lui fait dire tout pêle-mêle.

L'histoire se passe au tout premier jour de son stage en psychiatrie, à la toute première heure. Il arrive dans une équipe très agitée par une patiente, à qui il faut faire une piqûre pour la calmer. L'équipe demande à W., de parler à la patiente, pour qu'elle se calme et que l'injection soit faite. W. s'exécute, très mal à l'aise dans cette situation où il ne comprend rien. Il parle à la patiente, ça ne la calme absolument pas, au contraire, elle s'agite encore plus, dit des choses incompréhensibles. L'équipe lui signale qu'elle délire. Il continue de parler, il essaie de la raisonner. Rien n'y fait. Que demande la patiente ? Il semblerait qu'elle souhaite qu'on l'écoute. Elle, elle ne peut pas le faire. Elle a une urgence à parler. Elle aussi.

---

<sup>6</sup> J. Rouzel : La supervision d'équipe en travail social, ouverture p.27

<sup>7</sup> S. Freud : Essais de psychanalyse : L'identification, p170

W. semble l'avoir senti un peu d'instinct. Donc il se tait. Et il commence à écouter. Même si dans cette agitation généralisée, c'est très difficile. La patiente se calme un peu. Impressions fugaces, il n'a pas compris ce qui s'est passé, il a juste noté ce moment de calme car en même temps, résonnait en lui un savoir appris. « Il ne faut pas entrer dans le délire du patient. » Mais il semblerait que la patiente ait su, malgré tout, lui transmettre son désir d'être entendue. Ce désir-là, qui a traversé W. à son tour il le transfère au groupe. Cette urgence à parler, à être écouté arrive dans le groupe à l'état brut. Brut comme le marbre qui attend d'être sculpté ou poli.

Cette supervision est l'histoire de la trajectoire accomplie par W, soutenu par le dispositif, d'un point à un autre. Le point de départ est la parole de la patiente non-retenue par l'équipe soignante, car épinglée sous le registre de l'agitation et du délire. Cette équipe commande à l'étudiant d'avoir une parole qui calme. L'étudiant s'exécute, mal à l'aise par son incompréhension de la situation. Il subit le transfert d'agitation de l'équipe et de la patiente qu'il transférera à son tour dans l'espace de supervision au 1<sup>er</sup> temps. La patiente réussit à lui transférer son désir d'être entendue et c'est de son écoute que naît le calme de la patiente.

Au 2<sup>ème</sup> temps de la supervision, temps où il doit écouter ses collègues sur son dire, il s'agite à nouveau, d'entendre l'effet sur les autres, et d'être obligé d'écouter sans rien dire, si possible. Il se retrouve dans la position de la patiente à qui l'on impose la parole de l'étudiant, il s'agite beaucoup et il trouve une solution par l'écriture. Il traverse l'épreuve, il pourra s'expliquer au 3<sup>ème</sup> temps, il symbolisera ce qu'il a vécu dans le réel sur le lieu de stage. Sa conclusion l'atteste « pour moi, l'essentiel c'est que chacun s'exprime »

Il présente son désir d'être écouté par le groupe. Ce qui s'entend également dans son exposé, c'est un transfert vers un sujet supposé savoir s'il faut rentrer dans le délire ou pas. Enfin, un sujet supposé savoir écouter ce que Joseph Rouzel reprend dans le concept de transfert : « le sujet supposé savoir l'objet qui lui manque » c'est ce qu'il nous présentera tout au long de ces trois temps jusqu'à sa phrase de conclusion.

Au deuxième temps, pendant que la majorité de ses collègues le plaigne d'avoir eu à subir ça, le réconforte l'assurant qu'il a bien agi, s'interroge sur pourquoi l'équipe confie cette tâche au stagiaire, remarque qu'il est difficile de s'interposer, qu'on est entraîné dans un mouvement, s'interroge sur la panique généralisée, « comment faire quand on n'est pas en accord avec l'acte commandé ? ». W. s'agite beaucoup de nouveau. Ce temps où il écoute, cela lui est très difficile. Il intervient par trois fois. Par trois fois je lui rappelle que non. Je suis

vigilante à comment il vit cette situation d'écoute, il trouve sa solution, il se met à écrire.

Parmi les éléments de transfert repérés, nous pouvons noter l'agitation : « une patiente agite l'équipe qui agite W. qui agite le groupe de supervision. Le point d'arrêt à cette jouissance, à cette folie c'est cela que le dispositif permet et que le superviseur vient là, faire respecter. En effet, ce dispositif est rythmé par le temps d'écoute et de parole. Faire respecter cette découpe chirurgicale du temps, cela suppose de l'avoir expérimenté, d'en avoir éprouvé l'efficacité, de pouvoir l'incarner et le soutenir. De plus la psychologue qui supervise, s'est agitée et fait agitée ailleurs, et elle a pu en tirer quelques conséquences.

Le groupe de supervisés a eu une fonction d'étayage pour W. Dans le sens qu'il est reconnu par son groupe de pairs. Mais parallèlement, ce groupe a signifié sa désapprobation vis à vis de l'équipe soignante. Cela a beaucoup troublé W. car son désir est de s'intégrer à cette équipe. Nous pouvons voir à l'œuvre le conflit entre ses nombreuses identifications. W. s'est aussi bien reconnu dans la patiente que dans l'équipe. Il s'est retrouvé également bien divisé par son identification à ce que l'école transmet « il ne faut pas rentrer dans le délire du patient » et cela est venu toucher sa capacité de mise à distance du savoir, pour une écoute du particulier de la personne : et en effet, c'est quand il a écouté, partagé, et pu s'approcher suffisamment de la patiente qu'elle s'est calmée. Nous touchons là, la dialectique d'un savoir théorique qui est important, rassurant mais toujours à s'approprier en fonction des situations rencontrées, du particulier du cas.

Au troisième temps, celui de la conversation, W. reprendra la parole. Il aura à cœur de justifier les demandes de l'équipe soignante à son endroit : c'est ainsi qu'il a pu s'intégrer à l'équipe, il avait repéré là, une demande. Il signifiera que l'équipe était débordée et qu'il a eu un rôle à jouer, même si cela s'est fait à la hussarde. Le débat s'installe, déjà tout est beaucoup plus calme. L'histoire a pris une épaisseur, une consistance. C'est W. qui posera le moment de conclure quand il dira « pour moi, l'essentiel, c'est que chacun s'exprime »

Le temps est un peu suspendu, une espèce de paix qui règne, il est temps de clore la séance.

Visiblement, W. transfère ce qu'il a vécu dans le service hospitalier, d'émotion, de corps, d'urgence, dans l'espace de supervision et le symbolise. Ce parcours qu'il a fait du trop parler à l'écoute, sur son lieu de stage il n'y a rien compris. Il le refait dans l'espace de supervision et réussit à le symboliser. Le marbre a été travaillé par le temps, le cadre, l'altérité, le dispositif de parole et

d'écoute et enfin le désir de travail des personnes présentes. Per via de levare e per via de pore. La part des anges et l'ouillage. Retirer et ajouter. Enlever et déposer.

- **Ces concepts qui nous aident :**

- Le transfert

Ce concept mis à l'honneur par Freud

- Le discours de l'analyste.

Formalisation de Lacan concernant la place qu'occupent l'analyste et l'analysant

## **6-1 Le transfert**

La matrice du transfert trouve sa base dans la prématurité du petit de l'humain, dans l'antériorité de l'Autre et de ses mots et dans l'inconscient, où réside notre part cachée qui est parfois en conflit avec les règles auxquelles nous nous astreignons.

L'enfant qui baigne dans l'indifférencié, fait l'épreuve de la séparation par la perte d'un objet, le sein objet perdu dont il conserve une trace, matrice du désir qui lui-même est le vecteur du transfert. Cette trace prend corps de certaines imagos infantiles plus ou moins rassurantes et qui génèrent certains affects (la crainte, la confiance) et qui selon les coordonnées de la situation présente vont s'actualiser, se déplacer sur une personne, se répéter. Cela dépend de bien d'autres éléments et entre autres de l'état dans lequel se trouve la personne en terme de régression, fixation, progression, sérénité et qui peuvent prendre nom de transfert d'affects.

L'humain de par l'antériorité de l'Autre, dispose là-aussi d'un prototype, ou l'Autre est déjà là quand il arrive et il a en plus les mots pour le dire. Je peux citer une de mes références, Mcl Lambin « on ne rencontre que des mots » Une des conséquences sur le petit humain, même quand il devient grand, c'est qu'il se croit, de structure voué à s'en remettre à l'autre, que ce soit pour s'en plaindre, pour lui vouer une admiration, pour qu'il réponde à ses questions, pour qu'il lui donne l'objet qui lui manque, pour à nouveau faire de l'un. C'est le transfert de son manque.

Les objets d'amour et les pulsions sexuelles du petit de l'humain, sont ses objets premiers, père où mère. Mais l'interdit de l'inceste vient, les désirs sont refoulés, l'inconscient leurs sert de lit, il y en a même qui en rêvent ! Ces désirs refoulés génèrent des conflits à l'intérieur de l'humain auquel celui-ci n'a pas accès sans travail, donc il les déplace dans l'intersubjectif « il se dispute avec

quelqu'un, il se marie, l'autre le renvoie à lui-même sans même qu'il le sache. C'est le transfert dans sa version « porter au delà de soi »<sup>8</sup>

Permettez-moi en quelques paragraphes, de donner quelques appuis et une de mes appropriations de ce concept.

Le transfert c'est ce sentiment tendre<sup>9</sup> grâce à quoi des choses s'actualisent, se transportent d'un espace à un autre, d'un temps à un autre, d'une personne à une autre. Et cette phrase de J. Lacan « celui à qui je suppose un savoir, je l'aime » Bien sur ce transfert peut favoriser le travail mais il peut aussi le freiner et là, le clinicien, peut travailler sur les résistances, celles qui en leur temps ont entravé le dépassement du conflit, et qui offrent là une deuxième chance de le dialectiser

Le transfert, on peut le subir dans le quotidien sans rien y comprendre, en être la cible, dans la vie un peu pressée de tous les jours où il n'y a pas parfois le temps pour penser. L'espace de supervision est un des lieux où le professionnel peut le mettre au travail.

Le transfert, on peut le repérer « il me prend pour sa mère »

Le transfert, on peut l'endosser et le mettre au travail en tant que professionnel orienté par la psychanalyse, s'y appuyer et à partir de là pouvoir proposer une réponse un peu décalée. « Ok pour cette place de mère, mais je m'excepterai de temps en temps de ce que vous attendez de moi, *que je vous pardonne tout* »

Le transfert, il peut aussi moins empêcher le travail si les professionnels vont en parler ailleurs, par exemple en supervision.

Mais le transfert a toujours une couleur énigmatique.

Dans le cas du psychologue en formation, l'énigme est pointée au 3<sup>ème</sup> temps : « qu'est ce qu'il a fait finalement, X. ? » Le psychologue n'en croit pas ses oreilles, cela n'a pas été dit. Il se rend compte, par là même que ce qui n'est pas dit emporte toutes les possibilités de compréhension, d'identification et d'investissement.

Tant d'autres choses ont été dites, pêle-mêle, s'adressant dans le transfert à un autre qui serait chargé de mettre de l'ordre. Une répétition de la demande

---

<sup>8</sup> J.Rouzel « le transfert dans la relation éducative »

<sup>9</sup> S.Freud : Introduction à la psychanalyse : Le transfert

adressée il y a quelques années à Mcl Lambin « me maintenir dans le droit chemin de la clinique »

Evoquons maintenant l'énigme du côté de W. Ce qui semble faire énigme pour lui dans la situation qu'il décrit, c'est plusieurs questions « Que me veut cette équipe ? » « Que veut cette patiente ? » « Qu'est ce que je veux moi ? ». Dans la situation de supervision cette énigme-là se décline en « pourquoi faut-il que ce groupe m'écoute de toute urgence ? » C'est le transfert de l'urgence vécue émotionnellement dans le service qui se transporte dans la situation de supervision. De plus, il y a aussi du « il n'est pas question que le groupe de supervisés me sépare de l'équipe soignante alors que cette équipe m'institue un des leurs, cette équipe je ne peux pas la laisser être mauvais objet. » « Enfin, la patiente délire, la théorie en dit bien des choses, mais moi, j'ai senti que sa demande était d'être écoutée » Et lui, que veut-il ? Il le dira à la fin de la séance « Il veut que chacun s'exprime » Une des hypothèses que je peux faire, mais bien sûr sous toutes réserves, de cette énigme : cette urgence à parler, pour W, pour la psychologue en formation, pour l'équipe soignante, pour la patiente, viendrait-elle souligner une difficulté à entendre parce que le désir d'être entendu est si fort ? L'équipe soignante par exemple porteuse du symptôme (je n'écoute pas la patiente, c'est du délire), le transmet à W qui le porte en supervision de son exploitation de stage. Là, il y a un point d'arrêt de cette répétition du transfert à l'infini, car le transfert se met au travail.

Ce qui cause le transfert, ce qui fait qu'il s'installe, c'est aussi quand l'usager, l'équipe sent que son dit est mis à l'honneur comme un objet important, et qu'il va être écouté comme tel. C'est finalement le professionnel qui d'instaurer l'autre en tant que supposé avoir un savoir sur lui-même, conscient ou inconscient, qu'il peut se situer à cette place de la parole. C'est fondamental et c'est sur cette nature de l'écoute que s'appuie, celui (usager) celle (équipe) qui demande.

Dans le cas de X., cas que présente la psychologue en formation à la supervision, X. est dans la violence et le non-dit, l'agressivité est présente, il ne peut pas utiliser une parole qui viendrait faire renoncement à l'agressivité<sup>10</sup>. Cette agressivité n'est symbolisable ni par l'usager au moment où ça se produit, le moniteur qui en parle dans le couloir à la psychologue, ni par celle-ci à l'intérieur de l'institution. De ce que dira un X sollicité à dire, elle en réfère à la psychiatre supposé être la personne compétente. Ce n'est pas là, le problème. C'est que la psychologue prise à partie par le professionnel dans le couloir se sentira investie d'une fonction de protection vis à vis du professionnel et de l'usager dans la réalité. D'où cette grande agitation vers plusieurs professionnels, qui n'eut pas valeur d'acte. Le symbolique restera sur sa faim, il

---

<sup>10</sup> J.Lacan : L'agressivité en psychanalyse

n'y eut pas transformation de cette parole de couloir en une parole qui compte. Et cela ne dégagait pas un espace neutre pour l'entretien avec l'utilisateur, il y eut du bruit dans le couloir et la voix de cette mission de protection.

Ce qui se transfère du dit de X. dans l'espace de supervision c'est ce qui fait problème dans une institution, parfois, on ne dit pas ce qui a été fait. Pas plus qu'on ne fait ce qui a été dit. Il manque ce qui fait lien entre l'agir et la parole. La parole parfois est sans valeur, l'agir sans conséquence. Il se transfère dans l'espace de formation à la supervision ce qui se produit dans l'institution, ce qui est relevé est la grande confusion et le manque de communication, le manque d'un espace pour symboliser. La psychologue est traitée durement dans l'institution, comme dans l'espace de supervision. Mais dans cet espace une parole « aimante », s'élève pour reconnaître tous les efforts faits pour que cette folie institutionnelle s'arrête. C'est à ce moment précis qu'est fait le point d'arrêt de la souffrance dans l'espace de supervision, car au-delà de sa teneur amicale, ce dit permet les larmes, il permet de passer de la haine de soi et des autres (formation à l'éprouvé, transfert de l'éprouvé dans l'institution) à quelque chose de l'ordre de se réconcilier avec soi-même et avec les autres, une sorte de trajectoire de la haine à l'amour

Dans l'exposé de la situation de W., la psychologue se trouve en position de superviseuse. W., elle le voit comme un autre elle-même dans cette urgence à dire qui entraîne dans une confusion dont elle ne veut plus. Elle souhaite comprendre ce qu'il dit, et ses demandes bienveillantes l'encouragent de ce côté là. Ce que W. en projette, c'est un sujet supposé savoir écouter. Ce qui se transfère dans le groupe, c'est cette urgence à parler la commande de l'équipe, mais la superviseuse donne du poids à ce qu'il dit et cette parole prend de la valeur. Il souffre au 2<sup>ème</sup> temps de devoir écouter, sans pouvoir prendre « la défense » de l'équipe. L'attaque et la défense, c'est un autre terrain. Le fait de laisser voyager ce que les autres disent, permet d'aller au delà. Et cette écoute là prend aussi de la valeur. Il s'agit là de donner à W. accès à sa propre valeur. Car, tout comme on ne se fait pas justice soi-même, il est parfois besoin d'un autre pour signifier notre valeur. La trajectoire faite en formation par la superviseuse lui permet de s'approcher suffisamment près de W quand il est en souffrance et de l'aider à affronter l'épreuve du dispositif, épreuve incontournable pour élaborer sa pratique.

## **6-2 Le discours de l'analyste**

Ce qui me paraît essentiel à approfondir également pour occuper cette place de psychologue en institution ou pour le travail de supervision, c'est le discours de l'analyste.

Chaque discours, inventé par J. Lacan, est une forme de lien social, ce qui noue entre-elles des personnes. Dans le discours de l'analyste, celui qui est en position de maître, c'est l'analyste (ou toute personne qui s'oriente avec la psychanalyse dans sa pratique) C'est l'analyste, sous la forme de l'objet a<sup>11</sup>. Le savoir S2, qui vient de l'écoute et d'un certain savoir faire, est du côté de l'analyste et en position de vérité. Pas n'importe quel savoir, un savoir qui est référé à l'énigme, à un mi-dire, à la structure de l'interprétation, une énonciation. Ce que j'en comprends, c'est le savoir en tant qu'il permet le recueil par l'analyste de ce qui fait énigme pour le sujet.

Quand au petit « a », ce que j'en comprends, c'est qu'il a fonction de maintenir le désir, endosser le statu de l'objet perdu, du côté du semblant d'objet, afin que le désir émerge. Que cela se situe du côté du déchet, du côté de ce qui doit se perdre. Que, le savoir, n'a rien de naturel. Dans une certaine mesure, le sujet est assigné à répéter des situations, plus il répète, plus il y a perte de jouissance. Plus on répète, moins on aime ça. L'objet « a » entre en fonction pour assurer, face à cette perte et à cette entropie de la machine humaine, une néguentropie afin que le désir se maintienne et par là même la vie. C'est cette fonction là qu'endossent le psychanalyste, et tous les professionnels qui s'orientent de la psychanalyse. Coté sujet, dans le discours de l'analyste, c'est le sujet qui met sa division au travail et ce qui est produit, ce sont ses S1, c'est-à-dire les signifiants qui ont marqué son histoire et pour lesquels il peut faire les liens qui lui manquent, S2, S3, et c'est de ce déroulement que le clinicien, superviseur, sont garants en ce sens qu'il ne vient pas entraver ce lien par ses liens à lui. Per via de levare. Retirer. Se retirer. Vider la place. Afin que le sujet advienne. Per via de pore.

L'orientation par la psychanalyse indique d'occuper une place « de n'être absolument pas là pour soi même<sup>12</sup>, où le savoir est à la place de la vérité, sachant que cette vérité est un mi-dire, qu'elle est grosse de tout ce qu'elle dit mais aussi de tout ce qu'elle cache, oublie, refoule, c'est d'ailleurs peut être un des noms de l'Envers. Ce qui échappe.

Parfois en supervision, le professionnel qui présente sa situation tombe sur quelque chose d'énigmatique et de très personnel, il y a de l'écho, et il y a d'autres espaces pour le mettre au travail s'il le souhaite.

C'est de savoir que la vérité gît au moins autant dans ce qui échappe que dans ce qui se dit, qui permet au clinicien d'occuper sa place distancié, qui de cet écart par rapport au dire du sujet, permet à ce sujet même de dérouler sa chaîne signifiante. La vérité, là ou elle est intéressante à chercher, c'est aussi

---

<sup>11</sup> J.Lacan « l'envers de la psychanalyse » p38

<sup>12</sup> Op cit p 59

dans cette question : qu'est ce qui pousse l'agent du discours de l'analyste, à occuper cette place d'objet a, à faire le mort, celui qui se tait la plupart du temps, qui se tait de lui même.

Un des éléments en ce qui me concerne : ces quelquefois où j'ai eu cet éprouvé d'avoir tenu ma place, d'y être suffisamment en retrait de moi-même, et constaté que l'autre est advenu, cela m'a procuré une grande satisfaction, celle du travail bien fait peut-être, ou celle de la vérité.

Et ce n'est pas sans rapport avec le fait que c'est une position de retrait suffisant, qui va du côté de vider la place, de se retenir de boucher, combler, et que c'est le seul discours qui permet d'en arriver là. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'autres voies

## **CONCLUSION :**

- *Retour sur les deux supervisions et sur l'énigme.*

Il se pourrait que cet espace soit un espace tiers qui permette de passer de la fusion confusion à l'échange et au partage, du miroir de l'imaginaire à la symbolique des places. Il se pourrait que dans l'espace de supervision W. a pu revivre cela par le transfert même, il a pu se confronter à son manque d'écoute qui était le pendant de son urgence à parler. Il semblerait que W. ait eu à faire plusieurs décollements : d'avec l'équipe pour pouvoir accéder à la patiente, d'avec ses enseignants pour s'appuyer sur le particulier du cas, d'avec son lieu de stage pour pouvoir partager cela en supervision.

C'est l'émotion, les affects, le malaise qui pousse à présenter une situation en supervision. Cette situation est présentée à l'Autre, celui qui est supposé avoir l'objet qui manque. Le travail du superviseur est plutôt du côté de faire avec ce manque. Faire avec le manque suppose de lâcher sur la jouissance de la toute puissance, et sur la peur de l'impuissance, laisser la place à d'autres, faire l'expérience de la perte et d'en vivre le soulagement. La porte est ouverte pour que le sujet advienne.

Le travail de parole vise à être moins pris dans ces affects qui sans cela seraient aux commandes dans un impératif de jouissance. Consentir au manque, à l'élaboration, à l'altérité, au partage, faire l'épreuve pas à pas que la castration n'est pas mortelle et que le sujet divisé par cette barre qui ne le laisse pas tout puissant, a pour corollaire une certaine paix. Le pas suivant pour W, il nous le livrera quelques supervisions plus loin : avant pour moi, l'essentiel c'était l'équipe, maintenant, c'est le travail.

« Un effet de soulagement » dit Marie Jean Sauret, « c'est chirurgical » dit Michel Lapeyre, « vider la place » de Joseph Rouzel, « per via de levare » du sculpteur, cela demande à se séparer d'un petit bout de soi. Il y faut donc un lieu

un espace, une compétence, une bienveillance, une capacité à aimer l'autre, « per via de pore » à s'en approcher suffisamment pour tenir le professionnel qui tient l'utilisateur, le holding du holding<sup>13</sup>, tenir celui qui tient, sans le retenir, tout en y tenant et c'est un des noms du désir.

## **BIBLIOGRAPHIE**

**Allione C.** La part du rêve dans les institutions: Régulation, analyse des pratiques, supervision.

**Lacan J. :** L'envers de la psychanalyse

L'agressivité en psychanalyse

Le transfert

**Dör J.** Introduction à la lecture de J. Lacan

**Freud S.** Introduction à la psychanalyse

Essais de psychanalyse

**Rouzel J.** La supervision d'équipe en travail social

Le transfert dans la relation éducative

---

<sup>13</sup> Claude ALLIONE : La part du rêve dans les institutions : régulation, analyse des pratiques, supervision

**Sauret M.J.** De l'infantile à la structure.

**Sylvie ARISTIDE**

**Formation à la Supervision d'Equipes de Travailleurs Sociaux**



**5<sup>ème</sup> Promotion**

**Année 2008**

**INSTITUT EUROPEEN PSYCHANALYSE ET TRAVAIL SOCIAL - Montpellier**

*"Considère celui qui te fait voir tes défauts comme s'il te montrait un trésor."  
"Le but n'est pas le but, c'est la voie."*

**BOUDDHA**

*"Qui sait ne parle pas  
Qui parle ne sait pas"*

**LAO TSEU**

*"Devenir adulte, c'est reconnaître, sans trop souffrir, que le " Père Noël " n'existe pas. C'est apprendre à vivre dans le doute et l'incertitude."*

**Hubert REVEES**

*"Vous avez peut-être des habitudes qui vous affaiblissent. Le secret du changement, c'est de concentrer toute votre énergie non pas à lutter contre le passé, mais à construire l'avenir."*

**SOCRATE**

*"Tout dialogue est bilingue"*

**Raimon PANIKKAR**

Il fut un jour.....

« *Oui, comme vous dites. C'est un peu en vrac. On ne peut sans doute naviguer, comme l'écrivait Devereux, que de l'angoisse à la méthode. Pour y voir plus clair, je pense qu'il serait plus simple de partir du récit d'une situation et d'en tirer des questions. Ce qui vous donnerait une problématique et une hypothèse (ce que j'ai nommé énigme) pour la résoudre* ». Telle fut la réponse apportée par Joseph ROUZEL à ma première tentative d'écriture en décembre 2007.

Comment passer du vrac, du chaos à l'ordre ?

Cinq mois plus tard l'ordre est-il né du chaos ?

Cinq mois de soupe primordiale, de boue (terre et eau) pour permettre les germes de vie de la matière, la substance de l'écrit.

Par analogie admise entre l'acte de créer et l'acte d'écrire en terme d'engendrement, d'accouchement et de naissance, le bébé monographie a le temps de prendre forme.

Car, sur le plan biologique ce n'est qu'au sixième mois que l'enfant est formé dans le ventre de sa mère, donc je garde espoir d'une gestation en cours et qu'en juillet prochain, la naissance ait lieu. Annick de SOUZENELLE dans Le symbolisme du corps humain rappelle que «*ce qui se passe dans la matrice pendant le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> mois symbolise la vie entière de l'enfant entre sa naissance et sa mort.*» Les derniers mois, il sera temps de passer en revue cette monographie et de la présenter au monde, en la soutenant.

Chemin faisant, cette soupe a eu le temps de bouillir, de réduire et d'exhaler son parfum. Je suis prête à tremper la cuiller dedans, ou ma plume comme vous voudrez.

Je reprends donc le cours de la création.

Au début : le chaos et une intention. Le monde est sculpté plus que créé. Allons à l'ouvrage, sculptons.

Reprenons la boue d'une histoire. La suite n'est que symbolique donc mathématique, chiffres et paroles. Même si au «*commencement était le Verbe*»<sup>14</sup> le monde s'est ordonné avec les nombres. Ainsi l'utilisation des 9 premiers nombres et leur symbolique universelle soutiendra le fil du discours : prologue, *logos*<sup>15</sup> et épilogue.

Les définitions en encadré, dans le texte, sont issues de deux ouvrages : Le Tarot Initiatique des Maîtres de D. DIDIER et du Dictionnaire des Symboles, des Mythes et des Légendes de D. COLIN et sont accompagnées de figures géométriques symboliques.

---

<sup>14</sup> Dans la Bible (Jean 1,1)

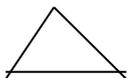
<sup>15</sup> Logos en grec signifie à la fois parole, discours, définition-, argumentation, jugement, ordre et logique

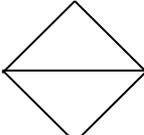
**Car compter, c'est aussi conter :**

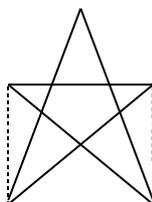
De 1 à 9 :

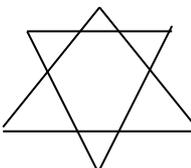
1 = le point initial    ■

2 = est dualité (division ou fusion)    ■ ——— ■

Le 3 = synthèse, lien et principe créateur    

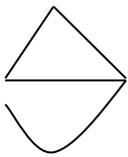
Le 4 = le cadre    

Le 5 = mouvement de vie en l'action, l'homme responsable, formé    

Le 6 = le choix, l'équilibre    

Le 7 = symbole universel de l'œuvre achevée    

Le 8 = l'équilibre entre l'infini    ■ et l'éternité **8**

Le 9 = neuf, nouveau, le verbe accompli.    

## PROLOGUE

# 1

C'est le point origine celui de la situation. Pour partir du récit revenons à ce temps 1, celui de l'unité, point en formation dans la trame.

Ici, c'est le point initial dans la trame de l'énigme : jour du récit en supervision, point de départ. **Début de l'histoire.**

Cette histoire, je ne la mets pas en mots de la même façon que j'en ai fait le récit en juin 2007, «*l'eau a coulé sous les ponts*» et le passé ne peut réoccuper le présent sur le même mode.

D'autre part la partie émotionnelle, traitée depuis, n'est plus d'actualité et j'en retiens donc ce qui me tient (encore) à cœur et de façon synthétique.

### **Récit:**

*" C'est une situation ordinaire de relation entre humains d'une même équipe chacun faisant avec son histoire, bien ou mal vécue, se retrouvant chez l'un, ou dans le miroir de l'autre.*

*Violence contenue d'un côté, celui de la collègue qui ressent un profond et insoutenable sentiment d'injustice de ne pas pouvoir prendre en compte la souffrance d'un adolescent handicapé moteur, que le service, un SESSAD<sup>16</sup>, accompagne.*

*De l'autre, mon calme, en tant que personne assurant la fonction de chef de service, dans une petite équipe de 12 personnes, qui voit venir la tempête de l'insupportable et tentera en vain de la calmer.*

*Ce calme visiblement renforce la véhémence, la violence du ton, et décuple la colère. Pourtant, la situation que vit l'adolescent en question, pour injuste qu'elle soit, l'est pour chacun, la collègue bien sûr, mais pour tous les membres de l'équipe, pour moi aussi.*

*Autre chose, de l'ordre de l'inconscient et du transfert se joue dans cet espace. Les émotions s'expriment, s'amplifient puis débordent et nous submergent. Le tsunami du transfert déferle sur nos côtes.*

*A cette opposition, si j'en prends conscience au fil de la situation, le contexte de réunion d'équipe ne me permet, du moins je le pense sur l'instant, de répondre à la situation que sur un mode technique.*

*Je lui rappelle donc, que, si la réunion est un espace d'expression, nous nous devons de choisir un support recevable par les autres et que tout ne peut être dit n'importe comment, et que je souhaite qu'elle s'exprime sur un autre mode.*

<sup>16</sup> SESSAD : Service d'Education Spécialisée et de Soins à Domicile

*Ce qui a pour effet d'envenimer la situation.*

*La collègue me prend à partie: «vous et votre calme insupportable !». Elle souhaite que je cesse de l'agresser ainsi et hausse le ton.*

*Je tente de la ramener à plus de raison et l'effet est volcanique : elle a un mouvement du corps, comme un redressement, et, portant sur moi un regard intense, m'intime l'ordre de la laisser parler. «Rien, surtout pas vous, ne m'empêchera de dire que c'est insupportable et injuste», dit-elle.*

*Là, quelque chose vient faire éclater le cadre : le directeur présent n'intervient pas. Je sais qu'il faut rompre la violence exprimée, mais comment ? Je sens que cette place où je tente de la ramener à nos missions n'opère pas, que l'on va à la catastrophe. Je me lève et sors de la salle de réunion. Je pars...."*

Quel est cet "**Entre deux**" ?

Cette énigme chiffrée : va-t-elle se laisser conter (compter) ? Fallait – il partir ? Sinon comment laisser la place vacante ?

C'est de ce questionnement qu'a surgi mon désir de mettre de l'ordre dans ce "vrac" et ce chaos.

Quels sont les modes opératoires, les sommes, les ajouts, les divisions, la partie et le reste, le trop, le tout, le "Pas-Tout"<sup>17</sup> qui vont nous sortir de la soupe émotionnelle et nous permettre de construire du sens , de prendre la mesure de notre toute puissance (puis-sens) puis donner du sens ?

## LOGOS

2

**Projection du un, le deux met le un dans un temps de réflexion avant la démultiplication. A l'image de la première division cellulaire (1+1=2) le 2 est dualité dans l'expression de la division (dia-diable), mais il est aussi dualité, autre versant du 2 dans la fusion (non la confusion) car la dualité représente ce qui est double, pas ce qui est opposé. C'est le premier rythme de l'univers, qui permet la reconnaissance de soi et de l'autre. Une boucle vers le haut (la conceptualisation, la pensée, l'invisible), une vers le bas (la concrétisation, manifestation de la pensée, le visible).**

**Reprenons le récit dans le texte.**

<sup>17</sup> « Dieu, pour le christianisme, est le Pas-Tout , que cette philosophie a le mérite de distinguer, en se refusant à le confondre avec l'idée imbécile de l'Univers. Aucune existence ne lui est permise parce que c'est le trou en tant que tel.» (LACAN - XXII, 17 12)

Porter notre attention sur les mots, leurs appartenances, nous apporte des éléments qui nous éclairent toujours sur notre structure psychique.

Les termes du récit parlent sur 3 registres :

- La comparaison avec les éléments naturels
- L'ordre donné
- Le départ : passage à l'acte

### **La comparaison avec les éléments naturels:**

- *s'amplifient puis débordent et nous submergent*
- *le tsunami du transfert déferle sur nos côtes*
- *calme naturel*
- *décuple la colère*
- *faire éclater le cadre*
- *catastrophe*

Chacun des termes ci-dessus d'ailleurs peut être ramené aux éléments naturels : le *tsunami* dont nous savons de par l'actualité combien il est ravageur dont la vague s'amplifie, déborde et submerge ; le *calme* ...avant la tempête ; la *colère* du volcan et les conséquences *catastrophiques* de ces forces en action. Autant de métaphores<sup>18</sup> utilisées pour l'expression des sentiments et des émotions afin à la fois d'imager les propos du narrateur, que de participer à l'imaginaire de l'auditeur.

Depuis LACAN, nous savons que «*l'inconscient est structuré comme un langage*<sup>19</sup>.»

Comme dans le langage nous rencontrons un système de signifiants et de signifiés. En effet le signifiant est une trace dans l'inconscient, de l'ordre du symbolique, qui va renvoyer à un signifié, le fait décrit dans le souvenir, de l'ordre de l'imaginaire. La façon dont on parle des événements ou d'une situation est plus important que le fait lui-même.

Dans le développement de la personnalité, parler c'est affirmer son identité, affirmer son individualité, se placer en tant que sujet en se différenciant de l'autre. Parler n'est jamais que parler de soi. Par le discours le sujet s'identifie à lui-même.

Les métaphores du langage, les condensations<sup>20</sup>, comme les lapsus<sup>21</sup>, sont preuves de l'inconscient en action et de sa structure.

Demeurer dans une île, la Guadeloupe, sujette à tous les risques naturels existants (éruptions volcaniques, raz de marée, cyclones, séismes, glissement de terrain) nous porte facilement, nous insulaires en zone tropicale, à l'utilisation de termes relevant des catastrophes naturelles.

La peur atavique est toujours sous-jacente dans les propos ordinaires et les conduites organisationnelles se déclinent souvent sur un mode conjuratoire : tout se fait ou se fera «...si

<sup>18</sup> Métaphore : procédé de langage qui consiste dans une modification de sens (terme concret dans un contexte abstrait) par substitution analogique (Le Robert Illustré)

<sup>19</sup> Originellement publié dans Le fait de l'analyse, n° 9, 1999

<sup>20</sup> Condensation : travail métaphorique, où chaque signifiant renvoie à plusieurs signifiés, cela agrège en un seul tableau plusieurs désirs, se rencontre particulièrement dans les rêves. <http://psychiatriinfirmière.free.fr>

<sup>21</sup> Lapsus : emploi involontaire d'un mot pour un autre, en langage parlé ou écrit. (Le Robert Illustré)

*Dieu le veut*». A remarquer que cet abandon avoué à la volonté divine n'interdit pas l'action, et chacun de se rassurer en prenant des dispositions qui laissent à l'homme le sentiment (l'illusion) de maîtriser quelque chose. Cela s'inscrit dans un double mouvement d'abandon apparent et de maîtrise sous-jacente, ou, selon l'angle d'analyse, cela permet de s'en remettre à la providence tout en utilisant tout moyen pragmatique de s'en sortir, jouant ainsi sur les deux tableaux : « *aide toi le ciel t'aidera !* ».

### **Les termes de l'ordre donné:**

- *elle a un mouvement du corps, comme un redressement,*
- *que je cesse de l'agresser*
- *intime l'ordre*
- *la laisser parler*
- *rien, surtout pas vous*

Nous sommes ici dans le registre de la toute puissance et de la jouissance où l'autre devient un objet de cette jouissance. Ce "*rien, surtout pas vous* " où l'objet se substitue au sujet en est révélateur.

L'originalité du concept de jouissance en psychanalyse freudienne et lacanienne se fonde du «*fait même que notre désir est constitué par notre rapport aux mots. La jouissance concerne le désir, et précisément le désir inconscient; cela montre combien cette notion déborde toutes considérations sur les affects, émotions et sentiments, et pose la question d'une relation à l'objet qui passe par des signifiants inconscients.*» (Dictionnaire Larousse de la Psychanalyse)

«*Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir. Je dis donc toujours plus que ce que j'en sais* », dit Jacques LACAN.

"*Elle a un mouvement du corps*<sup>22</sup>, *comme un redressement, et, portant sur moi un regard intense*". Ici la toute puissance s'exprime sur le versant "hystérique"<sup>23</sup> : elle se fait voir, regarder, elle se met en spectacle, en représentation.

Le langage ne sert pas à communiquer mais à représenter, rendre présent ce qui est absent, ici est maintenant, ce que tous les êtres humains partagent dès leur naissance:

- la perte
- le manque
- l'absence d'objet

La parole pour chacun d'entre nous est le lieu de ses premières séparations et aliénations, d'où découlent nos représentations.

Dans le même mouvement, inconsciemment mais aussi consciemment, il faut bien le dire, je sens le danger de la situation. Danger archaïque dans le sens où il est bien question de territoire, de place, dans la mesure où, à ce moment là, je le comprends comme une remise en question de la fonction de chef de service d'une part et de l'anticipation que je peux faire des conséquences d'une non réponse d'autre part. Je n'envisage l'ampleur du transfert qu'une fois "piégée".

### **Les termes du départ :**

<sup>22</sup> Le corps : "*fonde l'être*" LACAN - XX,100 .

<sup>23</sup> Hystérie = névrose caractérisée par le polymorphisme de ses manifestations cliniques. (Dictionnaire Larousse de la Psychanalyse)

- *prendre à partie*

- *je pars*

*Le dictionnaire étymologique et historique* (Larousse) souligne que prendre à partie et partir ont la même origine :

Du latin populaire *partire* qui signifie partager, issu lui-même du mot passion.

Le mot *partire* a donc pris deux directions:

- prendre à partie, avoir maille à partir

- partir, quitter un lieu, s'en aller

Partir implique une scission, un partage, et, quelle que soit la direction prise, il y a de la passion. Je pars aussi car je suis partagée : je sais qu'il faut rompre la jouissance mais suis-je en bonne position pour le faire, le directeur étant présent ?

### **Le transfert**

Dans le récit, *«le transfert a déjà commencé bien en amont, sans doute entre deux portes, là où se font parfois les confidences sur nos origines, les coïncidences de vécus, les différences de traitements par chacun de nos histoires si proches et si éloignées à la fois. Le calme naturel pour l'un crée l'anxiété, voire résonne en terme de violence pour l'autre.»*

Chaque parole rappelle à l'autre ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas.

Mais voilà, les situations n'appellent pas en chacun les mêmes signifiants et c'est là le noeud des tensions. Et c'est ce que je représente pour la collègue qui motive le transfert. Celui-ci n'aurait pas été possible avec quelqu'un d'autre sur ce mode là à cet instant (T). Jacques LACAN dit que *«c'est le sujet-supposé-savoir<sup>24</sup> qui le motive.»<sup>25</sup>*

Il s'agit bien de transfert car il y a déplacement, le transfert nous déloge de la fonction. Ici, je ne suis plus chef de service, je suis objet d'amour et de haine : la bonne et la mauvaise mère et il s'est passé quelque chose qui fait sans doute collusion avec des images familiales personnelles.

Dans cette histoire, le transfert opère autour de l'objet scopique<sup>26</sup> (objet du désir à l'Autre), où on attend du regard de l'autre qu'il vienne répondre à sa béance. Ici, la perte de l'objet passe par le regard. Mais la pulsion aurait pu avoir d'autre objet. *«Toute pulsion peut se subjectiver et s'écrire sous forme "de faire...". A quoi on peut ajouter la liste des objets pulsionnels : "se faire.....sucrer (sein), chier (fèces), voir (regard), entendre (voix).»* (Dictionnaire Larousse de la Psychanalyse)

Au quatre "faire" il nous faut ajouter "le rien".

<sup>24</sup> *«Le nouage du transfert se profile autour d'un tiers, le Sujet Supposé Savoir (ajoutons : supposé l'avoir, l'objet; supposé savoir-faire; supposé s'avoir etc). Il se présente donc comme un point de confusion.»* (J. ROUZEL, La supervision d'équipes en travail social)

<sup>25</sup> LACAN (XX, 131).

<sup>26</sup> Scopique = du grec –scope, observer (avoir à l'œil, regarder) qui a donné radioscopie par exemple

C'est le "versant hystérique" du transfert, porteur du manque de la castration<sup>27</sup>. Il se met en scène, se fait voir, avec conversion dans le corps. C'est d'ailleurs pour cette raison que cela "monte" et que le calme n'a aucun effet sur ce "tsunami".

C'est la mise en scène de l'insupportable de cette injustice débordante, qui est réelle. Ici il y a glissement, translation, entre la situation insupportable et injuste de l'usager et le vécu de la personne qui opère le transfert.

Ceci dit, le vis-à-vis est brusquement pris dans le transfert, «*enquillé*» comme dit J. ROUZEL, car l'intellectualisation ou la raison ne fait que le renforcer. Du coup on n'a aucune marge de manœuvre : cela peut nous clouer sur place<sup>28</sup>.

La question est de savoir comment sortir de cette situation au niveau du symbolique et non au niveau du réel.

### **Comment dénouer le transfert ?**

Revenons au récit :

*«Là quelque chose vient faire éclater le cadre : le directeur présent n'intervient pas. Je sais qu'il faut rompre la violence exprimée, mais comment? Je sens que cette place où je tente de la ramener à nos missions n'opère pas, que l'on va à la catastrophe. Je me lève et sors de la salle de réunion : je pars.....»*

Nous sommes d'accord, le directeur, en tant que porteur symbolique de la Loi, aurait du me dire de rester : repositionner l'ordre des choses, le cadre et mettre fin à la jouissance/toute puissance. C'est le seul dispositif qui aurait pu couper (castrer) la collusion familiale qui se jouait sur la scène de la réunion hebdomadaire.

Mais il n'est pas intervenu à ce moment là et je suis partie, me retirant de la partie qui se jouait autour de la table de réunion.

Quand on se retire de la partie, c'est généralement pour en tirer parti : se retirer pour recevoir (re-tirer) quelque chose en échange, si l'on fait retraite il faut savoir comment s'articule cette retraite (re-traite comme pour en tirer "*le bon lait*").

Le versant départ à la retraite - qui apporte le repos - ne s'exprime pas dans ce cas. Partir peut donc être considéré comme une fuite (battre en retraite) : je vous laisse la place.

---

<sup>27</sup> Selon LACAN, «la castration est une *«opération symbolique qui détermine une structure subjective.»* La castration porte sur le phallus en tant qu'objet non pas réel mais imaginaire. LACAN n'envisage pas de différence entre fille et garçon ; l'enfant veut être le phallus pour capter le désir de sa mère (c'est le premier temps de l'Edipe). L'interdiction de l'inceste doit, dans un deuxième temps, le déloger de cette position idéale du phallus maternel. Cette interdiction est le fait du père symbolique, c'est-à-dire d'une loi dont la médiation doit être assurée par le discours de la mère. Le père réel intervient dans un troisième temps, comme celui qui a le phallus et qui se fait préférer de la mère. D'à partir de là, le petit garçon, qui a renoncé au phallus, va pouvoir s'identifier au père, quant à la fille ce troisième temps lui a appris de quel côté elle doit se tourner pour avoir le phallus – d'après le Dictionnaire Larousse de la Psychanalyse

<sup>28</sup> Ceci me rappelle la première situation transférentielle vécue en tant que pré-stagiaire éducatrice avec une petite fille en IMP. Celle-ci, lors de la préparation d'un repas du soir, m'a menacée avec un couteau de cuisine, sans que je sache ce qui avait motivé sa réaction. Je me souviens de l'état de sidération dans laquelle je me suis retrouvée, avec une sensation de "dédoublé de conscience" me faisant soutenir son regard et le couteau et lui parler jusqu'à ce que je parvienne à ce qu'elle le dépose (le couteau autant que le regard) sans savoir comment je m'y étais prise pour que le déplacement opère. Cet "entre deux" là est resté dans ma mémoire comme le point de départ de mes questionnements et de ma quête de sens.

Là, je suis partie dans un mouvement de passion partagée finalement.

Je suis passée à l'acte, consciente de la nécessité de créer "un trou", je n'ai pu que laisser un trou réel : ma place vide dans la salle. En partant, j'ai mis en évidence une certaine faillite de ma pensée et tenté de rompre un état de tension psychique intolérable. Dans mon esprit, à ce moment là, partir m'a semblé avoir un aspect positif structurant ; dans l'après coup l'aspect négatif m'est apparu.

Le passage à l'acte souligne une défaillance du langage. Le passage à l'acte met en scène dans la réalité ce que la fonction symbolique n'a pas pu effectuer : la prise de distance.

Certes ce n'est pas un passage à l'acte en terme psychiatrique, mais cependant il peut être "dangereux" dans la dynamique de l'équipe.

Car, partir, c'est ne pas interroger la demande. Passer à l'acte est très différent que de passer à l'action (c'est la différence entre réagir et agir).

Interroger la demande aurait été de prendre en considération qu'elle est du registre essentiel de demande d'amour (même dans son versant haine). SOCRATE disait «*qu'aimer quelqu'un c'est désirer ce qu'on a pas*<sup>29</sup>». Demande sans fond, puisqu'elle ne vise aucun objet. En résumant : tout transfert est demande d'amour.

Par contre un autre aspect pouvait être pris en compte : *la colère*

La colère est un lieu de jouissance entendable. Il faudra donc trouver un lieu.....où la porter : passer d'un lieu où cette colère n'est pas recevable, à un autre lieu où elle pourra être accueillie ("entre deux" lieux).

Il y a des chances pour que d'autres scènes analogues se jouent, et que je sois de nouveau le sujet de représentations : "entre deux", bonne mère et mauvaise mère à faire chuter de son piédestal.

"Entre deux" solutions, entre parole et passage à l'acte, nous pouvons nous interroger sur le rôle du directeur.

Le directeur était là pour l'empêcher (em-pêcher = ne pas laisser commettre une faute) de part sa fonction. Et même absent sa position doit lui permettre d'assurer cette fonction symbolique et que chacun retrouve sa place.

3

**Synthèse, lien et principe créateur, relie le un et le deux (1+2) en les intégrant, il inclut le deux dans le un (2+1) et referme le triangle (place du tiers). Le trois casse la dualité, il ouvre le chemin, permet de résoudre le grand oedipe universel. "Le trois engendre toute chose" dit le Tao, il est lieu d'accordance avant que le 4 ne se mette en place.**

<sup>29</sup> Dans le Banquet de PLATON

Si le 2 lie, le 3 se lit en filigrane de "l'entre deux", car même absent le 3 est là ; pointe invisible au triangle.

**La relation triangulaire symbolique**, cet oedipe universel<sup>30</sup>, permet de «mettre du Père<sup>31</sup>» dans la situation et relance les possibles.

Comment le Tiers, inévitablement à la pointe supérieure du triangle, nous permet-il de changer notre regard, de nous «désenquiller» comme dit J. ROUZEL, de cet entre deux ?

Selon le principe de castration, il faut que la perte de jouissance opère pour jouir du sens, pour devenir sujet, un homme vertical (l'homme du Tao qui fait lien entre terre et ciel), un humain à part entière, "*ein Mensch*<sup>32</sup>" tel que l'exprime l'allemand.

L'enjeu est de ne plus être dans la confusion, dans l'indifférenciation, pour accepter le manque, cette nécessaire incomplétude (on ne peut jouir de l'autre, l'autre n'est pas tout, je ne suis pas tout pour l'autre etc...). Pour grandir, devenir un Homme, il faut que se crée le désir.

Au nom du Père.....la trinité. Le tiers lie et castre, il crée par cette cassure de la dualité un autre pôle, ouvre à l'altérité, et engendre le désir. Et la relation binaire se triangule en passant par le manque.

Comment transmettre l'interdit pour faire naître le désir, retrouver le chemin des possibles ? La perte de la jouissance s'opère dans l'éducation (infinitude le l'enfant quand il naît), par la régulation à travers les lois sociales, et dans le groupe familial d'appartenance, par l'interdit de l'inceste.

La perte de jouissance permet de passer de la Nature à la Culture. Le désir s'inscrit comme une défense contre la jouissance, «*le désir ne sera jamais satisfait pour la simple raison que nous parlons.*» (J.D NASIO)<sup>33</sup>

Faire cesser la jouissance est indispensable. Sans cette perte de jouissance pas de construction identitaire, pas de sécurité, pas de création possible. Comme dit Charlotte HERFRAY : «*l'organisation oedipienne met en place une exigence éthique dont le respect protège de la barbarie*<sup>34</sup>», ou, comme le développe Jean-Pierre LEBRUN : sans perte de la jouissance on est dans «*un monde sans limite*».

La question reste de savoir comment s'y prendre pour créer cette perte?

Le tiers symbolique, le Père, peut être une personne, une entité, porteuse de la Loi (le 4). Mais, le tiers symbolique n'est pas forcément une personne, cela peut être un lieu où conceptualiser autrement (le 5).

Car, comme le dit LACAN "*le Père est une métaphore*".

<sup>30</sup> Œdipe universel dans le sens où il consiste à faire un choix vers l'un ou l'autre, à s'identifier à l'un ou l'autre; «il ouvre la conscience à la fusion et à l'amour sublimé». (Le Tarot Initiatique des Maîtres)

<sup>31</sup> Selon l'expression de J.F. GOMEZ.

<sup>32</sup> « *Le vocable de Mensch désigne un être pleinement humain, bien au-delà des spécificités sexuelles, un être responsable qui aura su aller aussi loin que possible sur sa route cahoteuse, sans tricher et sans trop se tromper, ni tromper autrui, en sachant faire les deuils qu'il faut, gardant l'essentiel et se délestant de l'inutile*» (Charlotte HERFRAY)

<sup>33</sup> Dans Cinq leçons sur la théorie de Jacques LACAN

<sup>34</sup> Dans Les figures de l'Autorité

4

**4 = (3+1) le contexte, "carré" de la manifestation, fondements, soubassement, réalité; le 4 s'il structure, serti un espace, un cadre, sécurisant mais peut enfermer s'il est territoire, et ouvrir s'il est carrefour, croix de l'espace et du temps, ouvrir à de nouveaux horizons (2+2) = 4 dans la duplication du 2, épanouissement du 2 dans la trame.**

Epanouissement du 2 dans la trame .....du récit

Entre « *père-maître et père-mettre* » selon l'expression de J.F GOMEZ

### **Et le rôle du cadre dans l'histoire?**

Le tiers symbolique, le Père, peut être une personne, une entité, porteuse de la Loi, ce qu'est ipso facto le directeur du service où se déroule le récit, puisque, de par sa fonction, il est, en schématisant, "garant" du cadre légal, investi par l'association gestionnaire d'un pouvoir organisationnel, fonctionnel et disciplinaire.

Rappelons que pour bien faire, pour dénouer la situation, il aurait du me demander de rester. Le simple fait de ne pas m'autoriser à partir, pouvait recréer un espace de possible. Redonner du sens, rappeler aux missions, au sentiment d'impuissance/toute puissance/ jouissance. Ramener au centre du triangle crée de nouvelles lignes et donne du volume, le triangle devient alors tétraèdre. Il s'agit d'une figure géométrique à quatre faces et à six arêtes. Si les arêtes sont orientées, il n'existe qu'une seule possibilité d'orienter ces arêtes de façon à pouvoir circuler sur tout le tétraèdre.

Cette figure est d'ailleurs utilisée par LACAN, dans L'envers de la psychanalyse, pour décliner les différents discours<sup>35</sup>.

La question bien sûr n'est pas ici de savoir pourquoi le directeur a opté pour telle ou telle conduite, mais nous pouvons supposer que sa place de directeur ne faisait pas en l'instant autorité/ unanimité et que cette situation, dans une fonction qu'il assumait somme toute depuis peu, a suscité ses interrogations.

Car il s'agit bien comme dit J.F GOMEZ au directeur de donner direction, sens, vers où aller, quand il dit : « *diriger c'est père-mettre et non père-maître* ».

Père-mettre, (carrefour) et non père-maître (territoire).

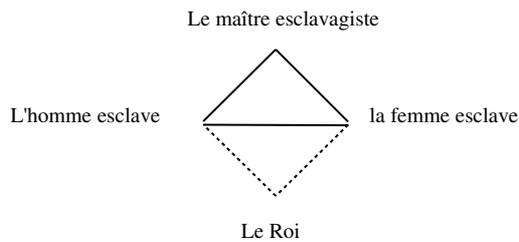
En Guadeloupe, le "père-maître", 160 ans après l'abolition de l'esclavage, est encore très présent dans les conduites de direction.

### **Le père-maître en son territoire :**

<sup>35</sup> En schématisant on retient de ces quatre discours : le discours du maître (l'idéal), discours universitaire (le savoir), discours hystérique (le symptôme), discours psychanalytique (le transfert). Dans chaque cas, « *la détermination des places occupées par les locuteurs dans la parole permet de rendre visible la structure de ce qui s'y joue.* » J. ROUZEL

Le cadre soutient la loi. Le fait de placer la Loi en 4 et non en 3 comme dans la relation œdipienne la place dans le déploiement du 3 dans la trame du récit.

Ici, de l'histoire singulière de la Guadeloupe, le commerce triangulaire reposerait sur le 4, un 4 dessiné comme carré posé sur un angle : où l'homme esclave et la femme esclave seraient la base instrumentalisée, le maître à la pointe supérieure et, en projection à la pointe opposée, la Loi, celle du Roi. Le maître témoigne de la loi du roi qui a pouvoir de vie et de mort sur ses sujets. Là, il n'y a pas de croix de l'espace possible, pas de carrefour, pas d'ouverture.

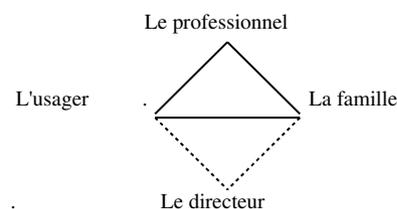


Or, l'inconscient individuel et collectif aux Antilles, le langage de l'antillais est marqué du sceau de l'esclavage puis du colonialisme, dans Peau noire et masques blancs, F. FANON<sup>36</sup> dit : «Un homme qui possède le langage possède par contrecoup le monde exprimé et impliqué par ce langage.» La lecture du monde se fera à travers ce prisme. Du coup, cette structure psychique, cette configuration de la projection inconsciente du triangle esclavagiste puis colonial se retrouve dans les trames relationnelles institutionnelles en Guadeloupe.

Pas un langage verbal ou corporel qui ne soit porteur de cette "chair" marquée de cette origine.

Dans ce cas, il n'y a pas un langage qui ne passe, à un moment ou un autre, par ce rapport dominant-dominé<sup>37</sup>. Il y a identification entre le maître esclavagiste et le directeur d'établissement en ce qu'il "instrumentalise" les personnes avec lesquelles il est en situation de travail.

Ainsi, à l'image de ce triangle déployé ci-dessus, et en miroir : à la base du triangle se situe l'usager et sa famille, au pôle supérieur le professionnel porteur de la loi du directeur, puis inscrit dans la structure, à la pointe opposée : le directeur.



<sup>36</sup> Frantz FANON, 1925-1961, Martiniquais, médecin-chef de l'hôpital psychiatrique de Blida en Algérie, a publié différents ouvrages consacrés à la révolution algérienne et à la décolonisation.

<sup>37</sup> Au passage, il est cliniquement intéressant de noter l'étonnement du professionnel d'origine de "l'hexagone" de se trouver confronté à cette position de dominant, inconsciemment entretenue par le fait même qu'il soit "Blanc". Qu'il le veuille ou non, il est, à son corps défendant, porteur de cette domination et pour le dépasser il faudra qu'il en devienne conscient dans ses rapports aux autres pour se déplacer de cette place de domination. Il ne peut d'ailleurs le faire seul, car dans cet "entre deux", le professionnel "Noir", à aussi son chemin à faire pour dépasser, déplacer, les représentations qui lui sont culturellement et historiquement transmises.

Si j'ai choisi la schématisation de cette double triangulation en plaçant le porteur de la loi en la pointe du bas (roi, directeur), c'est pour illustrer la faille existante dans le système symbolique, le rejet et non le refoulement d'un signifiant, celui du Nom du Père.

Ce qui pourrait expliquer les conduites "versant paranoïaque" dans les relations et dans la conception du monde aux Antilles, où la tendance est de rejeter "la faute" sur l'autre, sans s'interroger, ce qui entretient les "gadè d'zafè"<sup>38</sup>.

Dans ce mouvement refermé sur lui-même, je soutiens ici que le Nom du Père y est forclos au sens lacanien du terme «où le signifiant qui a été rejeté de l'ordre symbolique réapparaît dans le réel». (Dictionnaire Larousse de la psychanalyse)

Dans la forclusion, ce qui vient du dedans pourra venir du dehors pour le sujet.

Ce n'est pas un accroc réparable dans la trame, comme dans le refoulement. Ici il y a eu un défaut dans la constitution de la trame et, à la distorsion de la croisée des fils, un trou s'est formé.

*«Le trou qui en résulte ne peut pas cette fois, être repris, puisqu'il n'y a pas de prise à la reprise. Alors pour combler ce trou il faudrait mettre une pièce d'étoffe, ce qui n'empêche pas le trou d'exister. La forclusion est donc un trou, un vide. Il va aspirer toute une série de signifiants, à la place du signifiant qui manque.»<sup>39</sup>*

La mise à l'écart du père est vécue dans le réel, au quotidien<sup>40</sup>, l'homme est mis à l'écart des responsabilités dans son foyer, et la femme est considérée "poto-mitan"<sup>41</sup> de la famille, métaphore phallique s'il en est. Des groupes d'hommes se forment autour de l'alcool, du jeu, de la nourriture (versant oralité) parlent beaucoup mais s'écrasent<sup>42</sup>, dans ce double mouvement où ils sont détruits tel un fichier informatique, anéantis, mais aussi dominés et humiliés.

Pour sortir de ce "broyeur", ils n'ont plus que la violence pour se faire entendre.

Cette violence, passage à l'acte, s'exprime contre l'autre : les colonnes du journal local font leurs choux gras des fréquents meurtres de femmes, parfois meurtre de mère (pas si rare que cela) par son fils.

Dans Les lieux de la mère dans les sociétés afroaméricaines, Fritz GRACCHUS souligne que la façon d'élever les enfants dans les sociétés afro-américaines et antillaises, essentiellement par les mères (en anthropologie : matrifocalité), avait pour origine l'absence de place donnée aux pères réels dans le système esclavagiste où la femme procédait différemment dans l'élevage du petit garçon futur "étalon" que de la fille "alliée du maître". Cette approche a d'ailleurs été reprise par Jacques ANDRÉ dans L'inceste focal dans la famille noire antillaise<sup>43</sup> pour expliquer comment de nombreux jeunes hommes deviennent fous dans la société antillaise par manque de structuration de leur personnalité et livrés à leurs fantasmes.

---

<sup>38</sup> Gadè d'zafè : littéralement celui qui regarde les affaires, sorte de "voyant extralucide" capable de vous dire l'origine de votre situation.

<sup>39</sup> In : <http://psychiatriinfirmière.free.fr>

<sup>40</sup> Anecdote signifiante : beaucoup d'hommes ne peuvent rester faire la sieste dans le lit conjugal et se réfugient dans leur voiture.

<sup>41</sup> Poto-mitan = poteau central qui soutient le toit de la case.

<sup>42</sup> Ecraser : de l'anglais moyenâgeux, crasen : broyer. Dictionnaire étymologique et historique Larousse

<sup>43</sup> Aux Editions PUF Voix Nouvelles en Psychanalyse 1987

Ayant exprimé mes interrogations sur la forclusion du Nom du Père et ses conséquences dans l'identité professionnelle des travailleurs sociaux, lors des Etats Généraux du Social<sup>44</sup> en 2004, à mon grand étonnement, je n'eus aucune réaction de l'assemblée parmi laquelle des "psy". J'y soulignais que : *«L'identité professionnelle ne peut s'appréhender sans intégrer la période coloniale, qui résonne encore dans les rapports interprofessionnels sur le terrain, mais aussi dans les rapports des structures et institutions sociales avec les instances administratives locales.»*

Et j'ajoutais que, *«la culture de l'oral et le magico-religieux interfèrent dans la construction identitaire des travailleurs sociaux. Les modes relationnels de type oedipien dans la triangulation usager-professionnel-institution profitent à une personnalisation des rapports au détriment du positionnement professionnel.»*

Mais aujourd'hui, je peux interpréter ce silence comme étant une question inabordable "où le trou" ne peut être bordé et sur lequel une pièce posée ne l'empêchera pas d'exister.

L'autre versant du père-maître, s'exprime par le déni du nom du Père et se retrouve plus communément dans le cadre institutionnel du travail social. Ce déni exprimé par la formule "je sais mais quand même" (Maud MANNONI), s'exprime chez les dirigeants sur des modes "pervers narcissiques"<sup>45</sup>.

Le pervers narcissique n'éprouve aucun respect pour les autres, qu'il considère comme des objets utiles à ses besoins de pouvoir, d'autorité ou servant ses intérêts. Il ne supporte aucune mise en cause et aucun reproche. Sa loi est celle de son désir, immédiat, dans l'instant. Fin psychologue, il manipule son entourage et peut aller jusqu'au harcèlement.

La perversion est *«la faiblesse des démocraties»*, dit Joseph MORNET<sup>46</sup>. Cela a pour conséquence sur le terrain de rencontrer des instrumentalisation en cascades partant du sommet de la pyramide hiérarchique jusqu'aux usagers.

Sur ces deux aspects du "père-maître en son territoire" une étude approfondie et circonstanciée ultérieure, ajoutera une mise en lumière les mécanismes spécifiques rencontrés dans le travail social aux Antilles.

Difficile dans ce cas d'opter pour un "management partenarial" comme modèle de direction. Alors comment être un dirigeant au carrefour des possibles, donnant la direction et assurant le code de bonne conduite ?

---

<sup>44</sup> Sylvie ARISTIDE, De l'identité professionnelle des travailleurs sociaux. - Etats généraux du Social 30 septembre et 1<sup>er</sup> octobre 2004 à Petit Bourg - Guadeloupe

<sup>45</sup> L'expression « pervers narcissique » a été popularisée dans les années 1990 par les ouvrages de deux auteurs : Marie-France HIRIGOYEN, dans son ouvrage très médiatisé sur Le harcèlement moral, et le psychanalyste Alberto EIGUER.

<sup>46</sup> Au 2<sup>ème</sup> Congrès Européen Travail Social et Psychanalyse, dans l'atelier intitulé "L'institution structurée comme un langage".

## **Père mettre, au carrefour des possibles**

En 1992, lors d'une formation de formateurs de terrain à l'IFMES<sup>47</sup>- Guadeloupe, Jacques LADSOUS<sup>48</sup> dit que "*la place du directeur est de montrer la direction*".

Montrer la direction suppose que l'on sache où l'on va, que l'on maîtrise le cadre référentiel d'intervention (cadre légal, missions etc.).

Cela suppose aussi que le dirigeant soit porteur des valeurs communes au groupe qu'il conduit, et qu'il reconnaisse les membres de l'équipe comme des co-labor-ateurs (avec lesquels il travaille, creuse le sillon,), et non des subalternes.

Cela suppose que lui-même soit dans un positionnement de délégation claire avec l'association gestionnaire qui l'emploie<sup>49</sup>. Car comment peut-il décliner les possibles s'il ne possède pas lui-même les limites de ses responsabilités ?

Remarquons au passage que la description de la façon de procéder pour montrer la direction se dessine plus facilement en creux. On sait ce qu'il ne doit pas être, plus difficile de dire ce qu'il doit être, car c'est aussi un espace où se conjugue personnalité, vécu personnel et professionnel, éthique et morale !

Impossible de ne pas voir ici, au Rond Point de Boissard, à la croisée des chemins à l'entrée de la ville de Pointe à Pitre, la statue emblématique de Joseph IGNACE<sup>50</sup>, regardant l'horizon, montrant à ses troupes la direction à prendre pour la liberté, contre le rétablissement de l'esclavage en 1802, car le "chef" le directeur montre le chemin .....du Père (versant sacré de sa tâche, il donne du sens et relie).

La position du dirigeant est celle qui, tout en soutenant le cadre (encadrement de la porte, plutôt que celui du portrait - symbole de l'effigie et de la pensée unique), laisse la place à la parole, à la créativité de chacun pour apporter sa pierre à l'édifice (le projet de service). Il sait aussi résister au totalitarisme de la pensée unique en s'appuyant sur l'équipe.

S'appuyer sur le groupe permet au dirigeant de sortir de l'impuissance. L'autorité s'exerce quand le "chef" s'est effacé. Quand il est dans la reconnaissance de son impuissance, qu'il lâche prise à ce qu'il croit indispensable (à sa survie, son territoire, ses peurs ataviques).

Quand il abandonne cette partie (a-ban-don), il met au ban ce qu'il tenait à garder, il peut ainsi donner et partager.

Ce n'est qu'à ce prix que l'autorité est non délitée mais distribuée, qu'elle permet la créativité et la prise de responsabilité de chacun des membres du groupe, de l'équipe.

---

<sup>47</sup> IFMES : Institut de Formation aux Métiers Educatifs Sanitaires et sociaux

<sup>48</sup> Jacques LADSOUS : né en 1927 est, éducateur spécialisé, directeur d'établissement, pédagogue et inspirateur des Etats Généraux du Social en 2004. Il participe par ses écrits à la construction de l'identité de l'éducation spécialisée.

<sup>49</sup> Que le directeur soit un employé au même titre que les autres salariés de l'institution échappent régulièrement aux uns et à l'autre.

<sup>50</sup> Joseph IGNACE : Né en Guadeloupe en 1772, militaire, il est le premier à lever l'étendard de la révolte contre RICHPANCE, général français, venu rétablir l'esclavage en mai 1802, sur ordre de Bonaparte. Il refuse de se soumettre et rejoint Basse Terre où il participe aux combats du Fort Saint Charles entre le 10 et le 22 mai 1802. IGNACE meurt fin mai 1802 à Baimbridge (près de Pointe à Pitre) après s'être héroïquement battu pour défendre le principe de liberté des noirs et de l'égalité de tous les hommes.

Et comme le faisait remarquer MORNET<sup>51</sup>, «*ce n'est pas une distribution égalitaire, mais équitable en fonction du statut de chaque professionnel*»; l'horizontalité ne veut pas dire symétrie des responsabilités. Cette horizontalité, à la croisée de la verticalité de cette entité qu'est l'équipe, permet à chacun de re-connaître sa place sans confusion de rôles, car on ne peut occuper toutes les places.

La fonction du directeur est de rappeler la prévalence du collectif sur le singulier.«*Encore faut-il qu'il accepte cette fonction et qu'il l'endosse.*» (J.Pierre LEBRUN<sup>52</sup>)

5

**Projection du 2 dans le 3 (3+2=5) est mouvement de vie en l'action , place de l'Homme, par sa conscience (le 1) l'homme a le pouvoir de sortir du 4, du sertissage du carré pour penser, conceptualiser autrement, se réajuster au temps présent. Le 5, est à l'image de l'homme : 2 bras, 2 jambes et une tête, représentation symbolique de l'homme formé.**

**Le tiers symbolique n'est pas forcément une personne, cela peut être un lieu** : la supervision est de ceux-là. La supervision se pose comme un espace pour penser et conceptualiser autrement, sortir de l'enfermement de la parole sertie.

Dans le récit, c'est l'espace de l'instance clinique qui m'a permis ce déplacement et trouver une issue autre que le passage à l'acte, partir, que j'ai choisi le jour de la réunion.

C'est par l'élaboration de la parole que j'ai pu m'interroger, car dans le récit, nous l'avons vu, il ne s'agit pas de "vieux comptes à régler entre deux personnes", mais de transfert, de déplacement d'une souffrance psychique personnelle d'un membre de l'équipe dans sa relation à un usager qui s'est condensée, translatée sur une autre personne, un Sujet-Supposé-Savoir, un savoir ou pouvoir qu'il n'a pas.

Cette souffrance est "obscène", c'est-à-dire hors du champ, de la scène institutionnelle. Elle ne peut pas se dire dans le cadre formel où elle s'est dite.

---

<sup>51</sup> *Ibidem* note<sup>33</sup>

<sup>52</sup> *Ibd*

Et il nous faut chacun, apprendre à faire avec Ça<sup>53</sup>, et cette Chose<sup>54</sup>, qui nous renvoie au plus profond de ce que nous sommes. Car la colère est un lieu de jouissance entendable, il faudra donc trouver un lieu.....où la porter

Or l'espace de supervision n'est pas un espace de représentation, l'obscène peut s'y exprimer. Et la seule histoire racontée est l'histoire racontée par la personne et la même histoire ne se racontera jamais de la même façon. La supervision, ou l'instance clinique, est un temps "musical" rythmé, à trois temps, donc un espace de division : je parle et vous m'écoutez et c'est cette division qui crée le lien social (nous sommes tous là, différents et tous pareils!). Le dispositif suivant autorise la parole sans dictat :

### Temps 1:

Et c'est «*en parlant que l'on écoute ce qu'on a à se dire*» (J.ROUZEL). Je parle et les autres écoutent. C'est si rare pour certains d'être écoutés, garantis de la présence de l'autre à soi, que l'étonnement peut en suivre.

### Temps 2 :

Là j'écoute, les autres parlent.....

Ce n'est pas toujours facile d'être prêt à entendre ce que, un par un, les autres disent de notre parole, car en racontant une histoire on se raconte, et l'on montre la place que l'on a dedans, finalement on ne parle que de soi. Et le "*martèlement*" des mots comme l'a exprimé l'un d'entre nous en formation, a parfois un effet désagréable. Mais c'est aussi à ce prix, que, de ce rythme va surgir la perte de jouissance.

### Temps 3:

La conversation : ce temps d'échange où tout le monde peut parler et "*broder pour border*"(J. ROUZEL), permet de recouvrir le point de castration, là où ça fait mal, où la jouissance a été sous les feux des projecteurs. Ce point de castration recouvert, nous pouvons retrouver nos marques "mondaines" revenir au monde et sublimer<sup>55</sup>. Cette forme de rédemption<sup>56</sup> permet de relancer le désir et ré-ouvre les possibles, nous re-socialise.

Le superviseur, lui, n'est pas là en tant que sujet, il soutient la vacuité<sup>57</sup>. Il "*borde le trou*", pour permettre la perte de jouissance. Pour soutenir la place, il faut qu'il soit ailleurs.

<sup>53</sup> « Pour FREUD, le Ça est inconnu et inconscient. Réservoir premier de l'énergie psychique, il représente l'arène où s'affrontent pulsions de vie et pulsions de mort. Expression psychique des pulsions, ses contenus inconscients sont d'origine différentes; pour partie, il s'agit de tendances héréditaires, de déterminations innées, d'exigences somatiques et, pour partie, de faits acquis, de ce qui provient du refoulement». (Dictionnaire Larousse de la Psychanalyse)

<sup>54</sup> « La Chose: objet de l'inceste. Ce qu'il y a de plus intime pour un sujet, quoique étranger à lui, structurellement inaccessible, signifié comme interdit (l'inceste) et imaginé comme son souverain Bien. [...] La mère, en tant qu'elle occupe la place de la Chose induit le désir de l'inceste, mais ce désir ne saurait être satisfait puisque cela abolirait tout le monde de la demande, c'est-à-dire de la parole et donc du désir. La Chose a pour fonction de préserver la parole (même dans la transgression).» (Dictionnaire Larousse de la Psychanalyse)

<sup>55</sup> Sublimier (en latin sublimare, distiller les éléments volatils). La sublimation consiste à réorienter l'investissement libidinal vers un autre objet que sexuel : l'art, la culture, une valeur sociale positive.

<sup>56</sup> Rédemption et rançon ont la même racine latine : rédemption qui signifie rachat. C'est bien là, "*le prix à payer*"

<sup>57</sup> Vacuité du latin vacum : vide. Mais qui dit vide ne dit pas néant. Ce n'est pas parce que c'est vide qu'il n'y a rien. Ici le bouddhisme peut nous éclairer, qui considère que « *l'inexistence des attachements est la véritable vacuité*».

Cet ailleurs du superviseur je le définis en terme de positionnement "intérieur", d'une disposition (position qui sépare), où l'on reçoit la parole de l'autre dans un espace ouvert, de circulation sans "mental" - ce que les bouddhistes appellent «*vide-mental*» - où les images et les émotions personnelles sont absentes, afin d'être présent à la parole de l'autre et à ce qui se dit.

### **Un vide qui est plein.**

Plein de la circulation de la parole et qui permet l'exercice de notre intelligence (à ne pas confondre avec le mental) sans les affects. Le superviseur sait qu'il risque de quitter cet ailleurs quand il observe en lui un mouvement attribué à ses affects.

En fait, on lâche un état pour aller dans un autre, le vide mental n'est vide que de nos pensées et émotions, pour être dans cet ailleurs qui permet de border le trou, de soutenir la vacuité. On appréhende alors la trame, la broderie du canevas qui se dessine par la parole.

La réouverture permanente de ce point de vacuité relance le désir, mouvement de vie en action.

## **EPILOGUE ?**

6

**Le nombre de la Genèse 2 fois le 3, le triangle, l'étoile de Salomon, l'équilibre du triangle pointe en haut et du triangle pointe en bas, le choix, le temps de la création (dieu créa le monde en 6 jours, le septième se reposa) selon les Anciens, le 5 est plus grand que le six car le six est le nombre de la formation de l'homme dans le ventre de sa mère. Le 6 est le nombre de l'homme dans la première étape de sa formation. Le six nous renvoie au 2 (2x3) (les deux triangles, le yin et le yang du Tai-Ghi Tu, "image de l'absolu, de l'équilibre pour les Chinois.**

Suite du récit et prolongation de l'histoire : en effet qu'en est-il advenu de l'histoire?

**C'est dans l'après histoire qu'intervient le choix** : le temps de création d'un nouveau positionnement, ce regard différent porté sur les conséquences de mon départ de la réunion la première fois ne pouvait pas être fait si une situation analogue se présentait. Le choix d'un autre positionnement pour n'être pas de nouveau "*enquillée*" s'est avéré important dans la dynamique de l'équipe.

Laisser faire c'était conduire à la catastrophe, je le savais désormais (être conscient donne de nouvelles responsabilités, envers soi, envers les autres)

Se repositionner allait sans doute créer de nouveaux effets chez chacun. Tout changement de l'un crée de l'anxiété chez l'autre en raison du confort des repères relationnels et des bénéfices

que chacun pouvait tirer de la situation précédente. Mais en tenant le cap parce qu'on a plus de visibilité, lisibilité de la situation le changement de la position est possible.

Les résistances au changement, inhérentes à l'humain, sont renforcées dans la dynamique de groupe. Cependant, j'ai pu faire des choix après réflexion sur mes conduites.

Nouveau rythme, et mouvement en trois temps du renoncement<sup>58</sup> à la jouissance:

**Temps 1:**

- Prendre conscience de ma façon de protéger les membres de l'équipe, et de protéger le directeur ; cette attitude avait, à la fois, pour effet de couvrir les dysfonctionnements des uns et des autres et de ma part, d'en créer de nouveaux.

**Temps 2:**

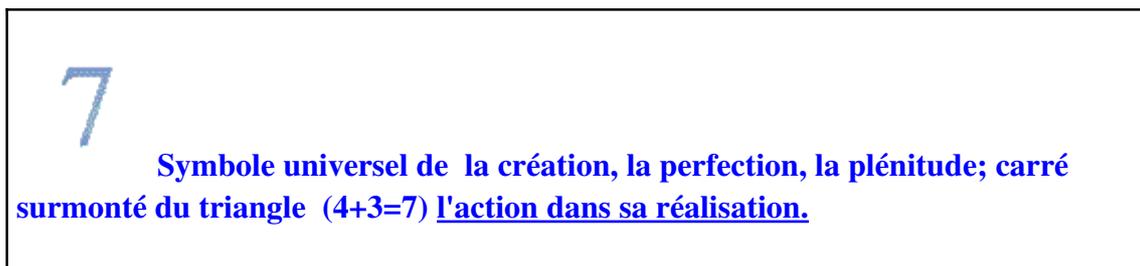
- Accepter : ma part de responsabilité dans l'histoire, de lâcher cette position qui me donnait un espace de maîtrise, donc de jouissance, ne pas être tout: ne pas avoir réponse à tout.

**Temps 3:**

- Agir : cesser de couvrir les dysfonctionnements et le dire.

*"Car questionner ne suffit pas, il faut des actes pour que ça change"* (J.ROUZEL).

La fonction du directeur est de rappeler la prévalence du collectif sur le singulier, ma fonction de chef de service m'y autorise.



De l'éclairage de l'instance clinique j'ai pu peu à peu, mais fermement, maintenir le cap de mes décisions. Car cela ne sert à rien d'élaborer (dire, prendre conscience, analyser, accepter notre part de responsabilité) s'il n'y a pas de mise en action.

Le résultat a été bien plus rapide que prévu : un mois et demi après cette prise de position, l'équipe a posé des questions fondamentales sur la loi, les délégations de pouvoir, a réclaté que le cadre soit posé, que l'équipe de direction s'harmonise, pour travailler en sécurité.

Le repos est illusion, la contemplation de l'œuvre aussi, et, fort heureusement, ne dure qu'un temps, le plus court possible, juste de quoi évaluer et reprendre son souffle.

L'espace d'ouverture créé en me repositionnant a fait écho au désir de l'équipe d'aller de l'avant dans un cadre reconnu et reconnaissable. L'apnée trop maintenue pouvait entraîner la mort, celle du désir.

L'équipe, le directeur et moi-même avons respiré un nouveau souffle, créé un mouvement, vers une nouvelle recherche d'équilibre.

<sup>58</sup> Renoncer, du latin renuntiare : annoncer en réponse. Le renoncement a trois sens : 1. Se désister du droit que l'on a sur quelque chose (se dessaisir) 2. Cesser de (se résoudre à) s'attacher à quelqu'un, 3. Cesser d'envisager, de considérer comme possible. (Dictionnaire Larousse)

# 8

**L'équilibre à rechercher entre l'infini ( ∞ ) et l'éternité (8), puissance de vie et puissance de mort quasi simultanées le temps d'une vie, d'un cycle, mouvement perpétuel, symbole de la respiration complète cette inspiration expiration qui nous fait passer de la vie à la mort en un instant. En inspirant l'homme puise la vie et les idées (inspiration) en expirant il rend l'âme, l'esprit, la vie, il meurt. Le huit est univers en mouvement ( $2^3 = 8$ )**

## **Pulsion de vie, pulsion de mort, le Qi chinois**

La pulsion est une force de vie inconsciente qui agit de façon permanente et suscite une certaine conduite. La source des pulsions est corporelle. C'est un état d'excitation qui nous oriente vers un objet grâce auquel la tension sera réduite.

La pulsion fournit l'énergie psychique nécessaire à l'activité de l'appareil psychique c'est une charge énergétique qui nous fait tendre vers un but.

Le Qi est "souffle-énergie". Energie signifie qui contient l'action en puissance. Cette action potentielle contient en elle tout ce qui nous pousse à naître, grandir, nous régénérer, à agir vers un but, nous permet de fonctionner, de nous protéger et d'agir.

Ce souffle-énergie, cette pulsion, contient à la fois la pulsion de vie et la pulsion de mort. La pulsion de vie (Eros) tend à organiser les formes de substances vivantes de plus en plus complexes et de les maintenir comme tels, la pulsion de mort tend à ramener l'organisme vers l'inorganique, état antérieur à la vie, donc vers la fin, la mort (Thanatos).

Ce souffle-énergie, expir et inspir, nous conduit à la recherche d'équilibre, bref et illusoire, à la fois point d'intersection et apnée, "entre deux", sans cesse remis en question par le temps.

Cette recherche d'équilibre entre pulsion de vie et pulsion de mort rend notre responsabilité individuelle indubitable .A la recherche perpétuelle de l'impossible incomplétude, nous tendrons selon notre état psychique plus vers un pôle que vers un autre.

C'est par ce biais que notre co-responsabilité dans tout cycle, celui de notre trame personnelle, trame professionnelle, ou toute autre peut être comprise.

Ainsi, dans le récit, la place de chacun dans ce mouvement perpétuel de recherche d'équilibre apparaît évidemment. Cette pulsion constante entre pulsion de vie et pulsion de mort en chacun de nous participe de la pulsion collective, elle aussi entre pulsion de vie et pulsion de mort.

En considérant que l'équipe est une entité, chacun en fait partie sans exclusive et ne peut se contenter d'un bouc émissaire pour ne pas partager cette responsabilité, inhérente à son appartenance au groupe.

Dans le récit nous voyons que chacun des protagonistes est responsable. Les spectateurs le sont aussi, du fait de leur présence (le regard que l'on porte sur l'autre nous implique). J'irai plus loin, même absent, chacun est impliqué de part son appartenance au groupe. D'ailleurs

c'est bien le groupe qui réagira quelques mois plus tard pour participer à la recherche d'équilibre.

C'est par le langage, la parole, que nous allons à la fois pouvoir nous inscrire dans le temps et accéder à l'acceptation de notre incomplétude.

9

**Neuf, nouveau, temps de la gestation vers la naissance du petit d'homme, mais aussi le serpent lové se mordant la queue, symbole du chao avant que l'ordre des chiffres donne sens symbolique à l'organisation du monde. Le neuf est initiateur et révélateur. Symbole du verbe accompli.**

### **Le neuf est initiateur et révélateur:**

Avant de passer à un autre cycle, autre étape, je retiendrai de ce travail de réflexion quelques aspects opérants de la supervision qui ont été révélateurs et initiateurs d'une démarche nouvelle, neuve:

parole exprimée rend notre impuissance supportable.

des fonctions de la castration est l'extraction de la jouissance.

supervision permet de traiter de la jouissance des professionnels et de celle de l'usager, car le professionnel qui rend malade l'institution.

distances cliniques sont fondamentales, car, validées par le directeur, les membres de la direction (directeur, directeur adjoint, chef de service) n'y participent pas, donnant ainsi la place à la perte de la jouissance. Un lieu pour l'existence de l'institution c'est une articulation entre l'individu et le collectif.

Il est important de dépasser le fantasme de la création idéale, il n'y a pas d'institution modèle ni de modèle de supervision. L'institution est structurée comme un langage et on parle de Grammaire des Institutions<sup>59</sup>.

Comme dit Suzanne CORDES «le directeur a intérêt de s'entourer de gens beaucoup plus forts que lui», car il faut articuler entre grammaire et poésie, entre politique et imprévu, stratégie et créativité.

La mise en récit, la mise en forme du vécu qui permet de le rendre vivable, la transformation s'opère dès la mise en récit.

Je ne saurais conclure, car la fin d'un cycle en initie un autre.

<sup>59</sup> Christian VOGT aux presses de l'EHESP- 1992

Parcourant ce chemin initiatique de la ré-flexion<sup>60</sup>, j'ai, en partant d'un point sensible d'une de mes failles en tant que sujet, pu la translater, la transcender, et réconcilier en moi différentes lectures du monde qui ne peuvent être éloignées les unes des autres car toutes chevillées à la parole et à «*ce que parler veut dire*<sup>61</sup>».

Le 9, le verbe accompli, permet de revenir à un nouveau point de départ. C'est à la fois le 3 de l'équilibre qui se déplace vers un nouveau point initial en tenant compte du vécu, et le 4 du cadre qui s'ouvre vers de nouveaux possibles. J'ajouterai que le 9 est, à mon point de vue, le symbole du mouvement du Désir.

*«Ecrire, ce n'est pas commenter ce que l'on croit savoir, mais chercher ce qu'on ne sait pas encore et ce que parler veut dire.»* (Viviane FORRESTER )

et :

*«Je sais, c'est que je ne sais rien.»* (SOCRATE)

#### **Note post-monographie :**

Je recherche des pistes validant ou invalidant mon hypothèse de travail autour de la forclusion du Nom du Père dans les sociétés post-esclavagistes, ou, élargissant le propos, à tout trauma au niveau identitaire, ayant conduit à des conséquences similaires.

Toutes pistes pour retrouver le déroulé traumatique et porter une explication "au crime" sera étudiées. Merci de votre participation.

---

<sup>60</sup> Ré-flexion : voir la forme géométrique du 9 page 4. En fait, dans réflexion, il y a à la fois flexion, et la lumière qui se réfléchit. Le 9, le verbe accompli, permet de revenir à un nouveau point de départ. C'est à la fois le 3 de l'équilibre qui se déplace vers un nouveau point initial en tenant compte du vécu, et le 4 du cadre qui s'ouvre vers de nouveaux possibles. J'ajouterai que le 9 est, à mon point de vue, le symbole du mouvement du Désir

<sup>61</sup> Pierre BOURDIEU - Intervention au Congrès de l'AFEF, Limoges, 30 octobre 1977

## INVENTAIRE A LA PREVERT

### "Entre deux, entre *eux* deux"

Entre deux bras, un cœur  
Entre deux mers, la Caraïbe  
Entre deux rives, la gauche  
Entre deux caisses, la Smart  
Entre deux chaises, un cul  
Entre deux tours, la magie  
Entre deux mondes, un fossé  
Entre deux univers, l'universalité  
Entre deux siècles, le présent  
Entre deux yeux, la précision  
Entre deux eaux, la rêverie  
Entre deux maisons, la planète Terre  
Entre deux trains, le plus rapide  
Entre deux guerres, aucune  
Entre deux générations, la transmission  
Entre deux cours, la pause  
Entre deux draps, nos corps  
Entre deux lignes, je lis  
Entre deux amours, l'espérance  
Entre deux siestes, accrocher le hamac  
Entre deux immeubles, le béton  
Entre deux voitures, mon vélo  
Entre deux étages, l'échelle  
Entre deux adresses, la prochaine  
Entre deux barreaux, la liberté  
Entre deux mots, le soupir  
Entre deux maux, le moindre  
Entre deux portes, la confiance  
Entre deux mères, l'alliance  
Entre deux gorgées, l'éternité  
Entre deux cultures, la créolité  
Entre deux utopies, la fraternité  
Entre deux averses, rentre le chat  
Entre deux objectifs, le réalisable  
Entre deux âges, le mien  
Entre deux terres, l'océan  
Entre deux nombres, l'infini  
Entre deux points, la phrase  
Entre deux hoquets, ton rire !  
Entre deux choix : 14 300 000 mots proposés à vous de jouer.....



## BIBLIOGRAPHIE

### Livres:

**BERGERET Jacques** : *Abrégé de psychopathologie* – Masson et Cie 1972

**BERTAUD DU CHAZAUD Henri** : *Dictionnaire des synonymes* – Le Robert Les Usuels 1993

**COLIN Didier** : *Le Dictionnaire des symboles, des mythes et des légendes*- Marabout 2000

**CHEMANA Roland, VANDERMERSCH Bernard** : *Dictionnaire de la psychanalyse*- Larousse France Loisirs 2002

**DIDIER D.** : *Tarot initiatique des Maîtres* – Parientes 1988

**DOR Joël** : *Le Père et sa fonction en psychanalyse* – Erès Point Hors Ligne 2005

**DUBOIS Jean, MITTERAND Henri, DAUZAT Albert** *Dictionnaire étymologique et historique du français* Larousse - France Loisirs 2000

**FANON Frantz** : *Peau noire, masques blancs* – Points Essais 1971

**GRACCHUS Fritz** : *Les lieux de la mère dans les sociétés afroaméricaines* – Editions Caraïbéennes CARE 1980

**HERFRAY Charlotte** : *Les figures d'autorité* – Erès Arcanes 2006

**JULLIEN François** : *Si parler sans va sans dire, du Logos et autres ressources* – Seuil 2006

**LAROUSSE** Illustré 2005

**LE ROBERT** Illustré d'aujourd'hui – Le Robert France Loisirs 1997

**LEBRUN Jean Pierre** : *Un monde sans limite, essai pour une clinique psychanalytique du social* – Erès Point Hors Ligne 2006

**MIGEREL Hélène** : *La sorcellerie des autres, une pathologie de l'envoûtement*- L'Harmattan Monde Caraïbes 2000

**NASIO J.D.** : *Cinq leçons sur la théorie de Jacques LACAN* – Petite bibliothèque Payot 2006

**ROUZEL Joseph**: *La supervision d'équipes en travail social* - Dunod 2007

**De SOUZENELLE Annick** : *La parole au cœur du corps, entretiens avec Jean MOUTTAPA* – Albin Michel Espaces Libres 1993

**De SOUZENELLE Annick :** *Le Symbolisme du Corps Humain, de l'Arbre de vie au schéma corporel* - Dangles 2002

**Articles :**

**ARISTIDE Sylvie :** *De l'identité professionnelle des travailleurs sociaux.* - Etats Généraux du Social, 30 septembre et 1<sup>er</sup> octobre 2004 à Petit Bourg-Guadeloupe

**BOURDIEU Pierre :** *Ce que parler veut dire* – Intervention au Congrès de l'AFEP, Limoges 30 octobre 1977, parue dans *Le français aujourd'hui*, 41, mars 1978 et repris dans *Questions de sociologie*, Les Editions de Minuit, 1980

**Revues:**

**Sonjé... souvenons-nous...** *Commémoration de l'Abolition de l'Esclavage-* Relais Inter Entreprises 27 mai 2007

**Sites internet:**

[www.ecole-lacanienne.net](http://www.ecole-lacanienne.net)

[www.psychiatriinfirmière.free.fr](http://www.psychiatriinfirmière.free.fr)

[www.psychasoc](http://www.psychasoc)

[www.etudes-lacanniennes.net](http://www.etudes-lacanniennes.net)

## **SOMMAIRE**

**Car compter c'est aussi conter**

### **PROLOGUE**

**Le chiffre 1 le point initial, le récit**

### **LOGOS**

**Le chiffre 2 dualité**

**Le chiffre 3 le lien, principe créateur**

**Le chiffre 4 le cadre**

**Le chiffre 5 mouvement de vie en l'action**

### **EPILOGUE**

**Le chiffre 6 le choix**

**Le chiffre 7 oeuvre achevée**

**Le chiffre 8 équilibre entre l'infini et l'éternité**

**Le chiffre 9 le verbe accompli**

**Inventaire à la Prévert : Entre deux, entre eux deux**

**Bibliographie**

**Catherine ROUXEL**

# Présence Comme-une

**5ème promotion de la formation à la supervision  
d'équipes de travailleurs sociaux  
2007-2008  
Institut Européen Psychanalyse et travail social, Montpellier**

1

Commune présence

Tu es pressé d'écrire,  
Comme si tu étais en retard sur la vie.  
S'il en est ainsi fais cortège à tes sources.  
Hâte-toi.  
Hâte-toi de transmettre  
Ta part de merveilleux de rébellion de bienfaisance.  
Effectivement tu es en retard sur la vie,  
La vie inexprimable,  
La seule en fin de compte à laquelle tu acceptes de t'unir,  
Celle qui t'est refusée chaque jour par les êtres et par les choses,  
Dont tu obtiens péniblement de-ci de-là quelques fragments décharnés  
Au bout de combats sans merci.  
Hors d'elle, tout n'est qu'agonie soumise, fin grossière.  
Si tu rencontres la mort durant ton labeur,  
Reçois-la comme la nuque en sueur trouve bon le mouchoir aride,  
En t'inclinant.  
Si tu veux rire,  
Offre ta soumission,  
Jamais tes armes.  
Tu as été créé pour des moments peu communs.  
Modifie-toi, disparais sans regrets  
Au gré de la rigueur suave.  
Quartier suivant quartier la liquidation du monde se poursuit  
Sans interruption,  
Sans égarement.

Essaime la poussière.  
Nul ne décèlera votre union.

René CHAR  
*Le marteau sans maître*

**« Ca n'est pas indifférent d'écrire,  
ça déchire de la vie et de la raison. »  
Claude REGY <sup>62</sup>**

Je dédie ce travail à tous ceux sur qui je me suis  
appuyée pour le réaliser,

---

<sup>62</sup> Claude REGY, *Au delà des larmes*, Les Solitaires Intempestifs, 2007, p.64

par leurs livres, leurs œuvres, leur transmission,  
leur amitié,  
dans la réalité et ailleurs,  
dans la vie;  
ils ont fait pour moi le pont par où je passe,  
ici pour tenter de dire ce que je fais  
et toujours, du mieux possible,  
pour faire ce que je dis.  
Catherine Rouxel

**Présence: Le fait d'être dans le lieu dont on parle** <sup>63</sup>

**Préambule,**

**présence,**

**Shérianne au papillon.**

Ce vendredi 11 janvier 2008 la troisième semaine de formation à la supervision  
vient de s'achever et la porte de l'écriture de s'entrouvrir.  
Ici on n'entre pas sans douleur.

---

<sup>63</sup> Le Petit Robert Société du nouveau Littré 1978

Je prends place dans la voiture du TGV, un livre à la main, pour la contenance, je sais mon esprit indisponible à la lecture pour ce trajet d'une heure. Un travail a commencé en moi, un élan, un désir, un sens...

Je m'assieds face à une fillette et sa mère, le jeune homme à ma gauche doit être le père de l'enfant. Elle dessine, ils lisent.

J'ouvre le livre de poche acheté hier à la librairie « Le Grain des Mots » : Jean Bertrand Pontalis *Ce temps qui ne passe pas*. J'aime la voix de J.B. Pontalis entendue quelque fois à la radio, son « grain de voix » me touche, j'ai aussi aimé le lire, ce titre m'a plu et le format, pour le voyage. Ce temps qu'on dit souvent passé trop vite, envolé, perdu, voire tué... mes pensées se détachent, mes associations s'accélèrent.

Grain de voix de Carmen Castillo venue présenter à Montpellier cette semaine son documentaire autobiographique « Rue Santa Fe »<sup>64</sup>. Histoires croisées d'une femme et d'un pays, le Chili. L'amour, l'intelligence, la culture, l'espoir, l'insoumission, la solidarité, confrontés à la dictature, la barbarie, les assassinats, la torture, l'exil, la déchirure.

Au bord des larmes mais forcée au respect, à la dignité contenus dans cette voix chaude, éraillée, traversée, accomplie et par le ton narratif d'un véritable travail d'introspection et d'analyse sans complaisance, je l'ai suivie pas à pas dans ce retour d'exil qu'elle réalise après plus de trente ans d'absence pour chercher, parler, dire, témoigner, se souvenir, s'interroger enfin, avec ceux qu'elle retrouve dans sa quête, résistants survivants, humains par excellence.

Ce qui me trouble particulièrement à cet instant, c'est ce qu'elle décrit du Chili d'aujourd'hui, véritable laboratoire de l'ultra libéralisme, "macdonalisé", "cocacolisé", où les programmes télévisuels très étudiés en direction des jeunes sont destinés exclusivement à les soumettre et asservir au consumérisme galopant.

Cet envahissement psychique, cette intrusion dans l'imaginaire, ont pour objectif d'instrumentaliser, pour détruire la créativité, tuer le désir. Mais Carmen Castillo raconte aussi les îlots de résistance, les maisons de quartier dédiées à la jeunesse, encadrées par des adultes, pour encourager et développer toute forme de création.

Ainsi Carmen Castillo, plutôt qu'un musée, un mausolée, fera de la maison retrouvée, Rue Santa Fe où un jour d'octobre 1975 son histoire de femme s'est déchirée, un lieu pour la musique, la poésie, la peinture, la vie. Acte de résistance.

En face de moi, la petite fille se tourne vers sa mère pour lui commenter son dessin.

- Tu vois, c'est un papillon avec des racines.

Le dessin se présente en diagonale sur une feuille blanche: en bas à gauche, des racines, fines, bien plantées d'où part un fil qui traverse la feuille; au bout du fil, dans le quart supérieur opposé, un magnifique papillon, multicolore, déployé pour l'envol;

on croirait qu'il va sortir du dessin et la petite fille dit:

- Là, tu vois, je mettrai des kleenex au bord, pour le retenir .

Elle a six ou sept ans, très brune, les cheveux ondulés autour de ses yeux pétillants, ses gestes sont posés, tout comme le ton de sa voix.

---

<sup>64</sup> Rue Santa Fe Réalisation de Carmen CASTILLO Sélection officielle du festival de Cannes 2007 catégorie Un certain regard

Son tracé est net, son dessin sans bavure est d'une richesse saisissante dans la forme et les couleurs. Sa mère l'écoute, regarde, sourit, lui dit quelques mots. Shériane entreprend un nouveau dessin.

Cette fois c'est une maison au centre de la feuille, toute simple, avec porte, fenêtres cheminée. Trois chemins en étoile y conduisent et en partent à la fois. Elle commente:

- Là c'est la route de la France, là la route de l'Algérie et là la route de la Belgique . Elle cite des noms de villes par où l'on passe pour se rendre dans ces lieux; elle semble bien les connaître.

Elle décrit sa maison et énumère comme pour un inventaire ce qu'elle contient de chaises, tables...et puis un bel arbre qu'elle décrit avec précision, suivent d'autres objets et elle dit: - C'est imaginaire, alors quand c'est imaginaire on peut mettre ce qu'on veut.

La maman acquiesce et reprend sa lecture; Shériane vient de définir simplement ce qu'est la poésie, l'investissement au monde, la liberté qu'autorise la création.

Je croise son regard, un sourire.

Brusquement dans mon dos la porte s'ouvre, une femme en djellaba se tient debout à mon côté, elle s'adresse d'une voix tendue d'émotion à la jeune femme :

- Cousine,

puis se tourne vers le jeune homme:

- cousin, j'ai quitté ma maison tout à l'heure, j'ai pris les enfants avec moi mon mari me bat, j'ai décidé d'aller chez une cousine à Paris je dois la prévenir. Je suis partie sans rien, j'ai besoin de téléphoner.

Un rapide échange de regards entre l'homme et la femme et le portable est mis à la disposition de la dame à qui ils recommandent d'aller se présenter au contrôleur. Peu après, lorsque je descends du train, je croise le regard de cette femme dans le couloir, je la frôle,

- Bon courage,

- Merci.

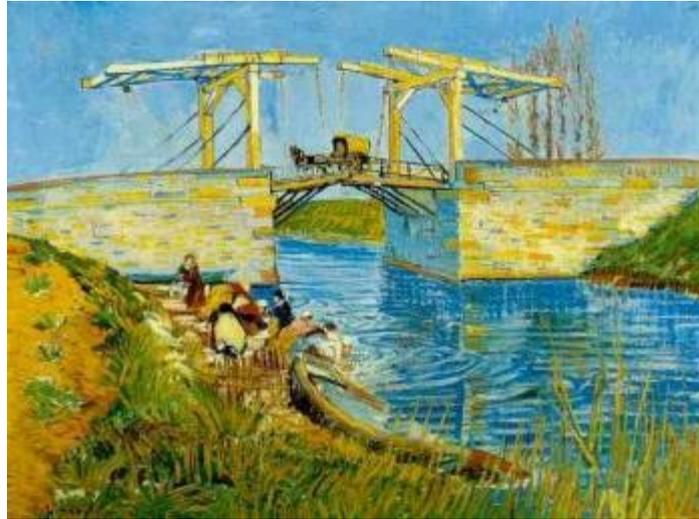
J'ai conscience que quelque chose s'est passé là, pour moi, en lien avec ma semaine de formation, avec le travail passé et à venir, et cette évidence m'est révélée le soir, lorsque j'ouvre enfin mon livre pour y découvrir que le dernier chapitre est consacré au... compartiment de chemin de fer...

Je décide alors, pour que ce temps ne passe pas, comme celui de l'analyse ( pour poursuivre l'idée que nous propose J.B. Pontalis ), que cette narration introduira mon écrit autour de la supervision.

« Ce n'est pas le baquet de Mesmer, comme l'a brillamment soutenu un de mes plus anciens et plus chers compagnon de voyage freudien, qui est le modèle et l'ancêtre de la situation analytique. C'est le compartiment de chemin de fer: ce compartiment où l'on entre et d'où l'on sort modifié après un temps, en s'assurant qu'on y a pas laissé sa valise, où, tout au long du parcours se produisent des rencontres et des rêves, où naissent fantasmes et rêveries, où il peut à chaque instant arriver quelqu'un ou quelque chose, où même quand on s'y croit seul, il y a de l'autre. »<sup>65</sup>

---

<sup>65</sup> Jean Bertrand PONTALIS, *Ce temps qui ne passe pas*



**Vincent VAN GOGH,**  
*Le Pont de Langlois à Arles aux lavandières , 1888*

## **Ouverture**

Certains concepts, certaines notions s'associent en s'articulant. Mais il est des chemins parallèles qui ne se croisent pas et, en attendant l'infini, doivent pourtant se relier.

Jacques Lacan par exemple, avec le nœud borroméen met en évidence cette intrication, ce nouage complexe entre les trois registres Imaginaire, Symbolique et Réel, qui caractérisent le sujet.

Le Taijitu, symbole Chinois du « Yin et du Yang » est une autre modalité d'assemblage.

Pour évoquer mon travail d'éducatrice, parmi toutes les images possibles, je choisis la métaphore du pont à construire pour relier deux rives séparées par un abîme, un torrent, un cours d'eau.

J'accompagne des adultes défaits de leurs liens avec les autres, l'environnement; j'accompagne des personnes vulnérables, pour lesquelles la frontière entre l'imaginaire et le réel, lorsqu'elle existe, est si fragile et ténue que toute relation se trouve inévitablement contaminée par la confusion, la projection massive, l'interprétation...

Le dramaturge, metteur en scène Claude Régy écrit « Si on n'arrive plus à séparer le rêve, ou diverses formes d'imagination de la réalité, alors, parce qu'on a rêvé de lieux de rendez vous, on s'y rend, levé dès six heures du matin... Et ce qu'on croit réalité est en réalité délire. »<sup>66</sup>

Alors, pour entreprendre de solidifier la frontière, la limite, de séparer les bords, d'identifier les rives, passer au dessus de l'obstacle repéré, nous construisons des ponts.

Pour se transporter facilement de l'une à l'autre des berges, pour passer au dessus de l'abîme, de la jouissance peut-être, surplomber l'angoisse, la surmonter.

C'est un passage obligé vers les autres, vers le monde.

Du grand ouvrage au petit bricolage, chaque pont est singulier, édifié avec les moyens "des bords", ceux du sujet lui même, qu'ensemble nous allons dévoiler, reconnaître, glaner, trouver, créer...

et ceux de l'environnement qu'il faudra aussi inventer, inviter, déployer, afin que la rencontre soit possible.

Mais pour la solidité de l'édifice, afin de pérenniser l'ouvrage, le terrain doit être préparé, l'abîme identifié, délimité, le fleuve contenu et les fondations assurées. C'est à cet endroit me semble-t-il qu'intervient avec acuité l'apport de la supervision et c'est cette phrase de Bertold Brecht entendue à la radio qui m'a conduite à la formulation de mon questionnement:

« On parle toujours de la puissance du fleuve mais jamais de la puissance des berges qui le bordent. »

En quoi l'instance clinique peut-elle faire bord, contenir, soutenir. Par quels mécanismes, cette présence commune, cette régulière réunion, devient-elle Comme-une présence, présence comme-une et de quelles transformations s'agit-il pour notre pratique?

---

<sup>66</sup> Claude REGY, *L'état d'incertitude*



**Jean Auguste Dominique INGRES**  
*Œdipe explique l'énigme du sphinx* 1808

## **Entrée en métier**

### **Une robe à fleurs ou l'autonomie psychique**

Une situation inaugure pour moi de façon magistrale et initiatique mon entrée dans le métier d'éducatrice.

« Une situation, nous dit Lucien Israël, c'est l'ensemble des relations, et notamment des tensions, qui se créent entre un organisme et son entourage. »<sup>67</sup>

J'effectue alors un stage en Maison d'Accueil Spécialisée dans un établissement accueillant des adultes épileptiques.

Ici, c'est le règne d'un certain silence, le corps abîmé, arrêté sur un fauteuil qu'on ne peut pas soi même déplacer semble être au cœur de l'activité d'un personnel

---

<sup>67</sup> Lucien ISRAËL, *Pulsion de mort*; Eres, 2007

toujours affairé. Ici, la dépendance concerne tous les besoins essentiels de la vie. Elle s'exprime le plus cruellement au moment des toilettes, des accompagnements aux wc. Dans sa nudité, à la merci de son pourvoyeur, l'adulte handicapé apparaît dans toute sa vulnérabilité.

Ce matin là, après quelques jours que j'ai voulu d'observation, de prise de contact, je me consacre pour la première fois à une toilette...

### **Danielle**

Danielle est une jeune femme de vingt huit ans mais son visage en paraît quinze, vingt peut-être... Elle a une corpulence normale. Elle est en fauteuil roulant.

On est frappé par ses tremblements continuels des membres supérieurs et de la tête qui réduisent considérablement sa motricité volontaire. Plus son émotion est intense plus ses mouvements sont rapides et incontrôlés. Ceci est caractéristique au moment des repas où la cuillère la plus désirée n'aboutit pas toujours à la bouche. Sa tête est alors en mouvement continu de rotation latérale. C'est une image de Danielle très difficile à supporter pour moi dans un premier contact.

Contrairement à d'autres malades du service, elle ne porte pas les "stigmates" de l'épilepsie ( cicatrices, bosses, plaies à la tête ) mais on peut être dégoûté par sa bouche souvent ouverte et la salive, dont elle n'a pas le contrôle, qui s'écoule en permanence. Cet aspect lui confère un air de grande débile qu'elle n'est pas.

Danielle ne parle pas mais émet des sons, cris, caractéristiques, en fonction d'un plaisir ou d'une frustration, d'une interrogation, des paroles de l'autre qu'elle comprend. Ces sons, pour être compris, ne sont pas dissociables de son regard, de son expression.

Danielle est excessivement sensible à ce qui se déroule autour d'elle, il est difficile d'échapper à son regard très bleu.

Elle sourit au nouveau venu, se manifeste bruyamment. On sent très vite son désir de participer à une activité et elle s'investit immédiatement dans celle qui lui est proposée ( peinture, puzzle,...).

Malgré son immobilité, ses gestes incontrôlés, son absence de langage ( pour une raison instrumentale ) on peut dire que Danielle s'exprime véritablement.

### Une histoire de robe

Je l'ai lavée et douchée. Je respire d'aise qu'aucun accident n'ait eu lieu sous la douche, j'éprouve un certain soulagement, Danielle, nue et savonneuse entre mes mains, ne m'a pas échappée...

Nous nous trouvons maintenant seules dans sa chambre, une vaste pièce qu'elle partage avec une autre personne ayant besoin elle aussi du support d'un fauteuil roulant. L'endroit est parfaitement en ordre, rien ne « traîne », les murs blancs sont exempts de toute décoration. Sur les tables de nuit, seuls quelques objets personnels

indiquent une présence ( une bouteille de parfum, une photo, une image religieuse...). Il émane des deux lits une odeur âcre et persistante d'urine.

Danielle est en peignoir de bain et je dois l'habiller. J'ai hâte de voir la fin de ce travail car la nudité de Danielle me gêne. Je prends dans sa penderie les premiers vêtements qui se présentent. Je m'approche d'elle

- Voilà, maintenant il faut s'habiller. Je vais t'enlever ton peignoir pour mettre cette jolie robe rose.

Je pose les vêtements sur le lit et lui prends la main pour ôter le peignoir.

Danielle crie, d'une voix rauque. Elle me regarde fixement, elle a perdu le sourire qu'elle avait en entrant. Elle paraît mécontente.

- Mais il faut t'habiller, Danielle, tu ne vas tout de même pas passer la journée en peignoir ! Allez, aide moi un peu.

Je lui parle d'une voix douce mais je suis déroutée par sa réaction.

Elle pousse des cris, fait des gestes désordonnés avec ses bras. Le mouvement de la tête s'accentue. Elle a l'air buté et triste à la fois.

Je suis debout près d'elle, je comprends qu'elle veut me dire quelque chose de précis...

- Montre moi ce que tu veux .

Lentement elle lève le bras tremblant, le mouvement de la tête s'accentue, elle m'indique son armoire. Je la rapproche du meuble ouvert, et, avec une infinie lenteur, elle parvient à attraper le bas d'une robe fleurie, celle qu'elle souhaite porter aujourd'hui...Un sourire irradie son visage lorsqu'elle se tourne vers moi.

C'est en analyse de la pratique que j'ai pu élaborer et donner à cette situation apparemment si banale, toute sa dimension initiatique, en faire surgir une forme, un corps.

Parler à d'autres de ce que m'avait fait vivre ce rapprochement intime et ce sentiment de responsabilité totale de l'autre pris dans les mailles de mon malaise personnel tricoté avec l'exigence, réelle et phantasmée, d'efficacité de rapidité et d'hygiène, m'a révélé que du signifiant "toilette" j'avais occulté, gommé, le désir de plaire de Danielle, le choix de SA toilette, Danielle elle même.

Albert Memmi dans son ouvrage *La Dépendance*<sup>68</sup> met en garde contre les velléités de toute puissance, de maîtrise, toute à fait réelles du pourvoyeur sur l'objet de ses soins et contre la jouissance que l'on peut en retirer ; plus la personne est vulnérable, plus grand est le risque.

Marie-Jean Sauret dans son ouvrage sur Lacan<sup>69</sup>, nous donne cette définition de la jouissance : « Comme dans le droit, c'est « ce qui ne sert à rien ». Elle se présente comme plaisir nocif, pulsion de destruction (pulsion de mort pour Freud), ou encore comme satisfaction paradoxale ou impossible (substance négative pour Lacan) Défaut, manque, faute (péché originel), elle est le cœur même du sujet, qui ne peut s'affirmer sans la prendre en charge ».

Lucien Israël quant à lui nous dit : « La jouissance est liée à la possession d'un objet signifiant la pulsion » et plus loin il ajoute : « Faire sortir hors de...c'est ce que veut dire éduquer, faire sortir hors de l'univers pulsionnel. »<sup>70</sup>

<sup>68</sup> Albert MEMMI, *La dépendance*, Gallimard, 1979

<sup>69</sup> Michel LAPEYRE, Marie- Jean SAURET *Lacan le retour à Freud Les essentiels* de Milan

<sup>70</sup> Lucien ISRAËL, *Pulsions de mort* ERES 2007

C'est le travail de parole qui m'a permis d'opérer ce barrage à ma possible tyrannie, du "tout contrôle" que ces situations de très grande dépendance sont susceptibles d'engendrer.

Et comme souvent après qu'une situation ait été exposée, j'ai observé certaines transformations.

Ce n'est plus une personne aussi démunie à qui j'ai affaire, la distance que Danielle a su initier entre nous, sa légitime revendication alliées à mon travail introspectif, si elles viennent mettre un coup d'arrêt au pouvoir que je m'octroie sur sa personne, dans le même mouvement, vont barrer sa propre toute puissance; elle devra affronter, relativement à son handicap, certaines frustrations, exigences, dans le cadre d'une relation contenantante, qui sont le prix à payer pour conserver son autonomie.

Libérée du rôle de pourvoyeur total, je pourrai, sans culpabilité, ne pas répondre immédiatement à ses demandes, lui demander d'attendre que je sois disponible pour commencer une activité par exemple, lui procurer ainsi, en barrage à sa jouissance, des raisons d'exprimer sa colère, son insatisfaction, et de trouver le chemin de son autonomie psychique.

J'ai écrit cette histoire pour ne pas l'oublier.

Plus de vingt ans après, encore, cette situation me paraît riche d'enseignement; dans un lieu où la dépendance s'incarne de la façon la plus cruelle, triviale, là où peut-être on s'y attend le moins, un sujet vient de se manifester et déclarer, avec les moyens du bord, sa part nécessaire d'autonomie, son autonomie psychique et par là même, me voilà mise à ma place, signifiée à mon endroit, de l'autre côté du pont, celui qui sépare « le tien du mien ».

Par manque de temps bien souvent, pour aller vite, pour faire propre, parfois aussi pour jouir de la maîtrise de l'autre, on précède la demande, on « forclot », on verrouille la parole, et cet autre, réifié entre nos mains disparaît par nos soins.

Dans son roman « L'arrache cœur » Boris Vian décrit remarquablement comment l'amour maternel non barré comme dirait Lacan, devient total enfermement, une mort assurée. C'est Clémentine, la mère des « trumaux » qui après avoir annoncé que les enfants appartenaient à leur mère, et non pas à leur père et qu'elle l'ait en effet oblitéré, poursuit ainsi son monologue intérieur: « les empêcher de grandir (...)...Plus tard ils vont pousser. Ils vont étendre leur domaine. Ils vont vouloir aller plus loin. Et que de risques nouveaux. S'ils sortent du jardin, il y a mille dangers supplémentaires. Que dis-je mille? Dix mille. Et je ne suis pas généreuse. Il faut éviter à tout prix qu'ils sortent du jardin... »<sup>71</sup>

Emmanuel Kant, nous rappelle Joseph Rouzel, disait : « Vouloir le bien, voilà la pire des tyrannies ».<sup>72</sup>

En effet le risque de devenir pourvoyeur abusif, tyrannique, nous concerne tous et peut-être aujourd'hui plus encore, quand les « démarches qualité » ou autres accréditations visent à éliminer l'imprévu et le risque par un contrôle et une maîtrise toujours plus grands de tous les actes et tous les gestes en les quantifiant, les calculant.

---

<sup>71</sup> Boris VIAN, *L'arrache cœur*, Poche

<sup>72</sup> Joseph ROUZEL, *Le travail d'éducateur spécialisé*, Dunod, 2000, p.87

N'oublions pas que le grand psychanalyste D. W. Winnicott dont les travaux font référence en matière d'éducation qualifie de « suffisamment bonne » la relation de la mère à son enfant qui lui permet de développer son autonomie psychique. Avant Lacan, il introduit donc la notion de « pas TOUTE ». Dans la traduction française de Bruno Bettelheim, on parle de parents « acceptables ». Alors on peut s'interroger sur la pertinence et les conséquences de cette nouvelle notion de « bien traitance », sur ce qu'elle peut recouvrir de volonté de maîtrise, consciente ou non, ainsi que sur les risques de mal traitance qui peuvent, de manière apparemment paradoxale, y être directement liés.

Ne courons nous pas le risque de n'être plus bientôt que des comportements ambulants, déambulant derrière des grilles?

Je cite Lucien Israël, s'il parle ici spécifiquement de la relation analytique, je ne crois pas détourner sa pensée en l'élargissant à la relation éducative dans la dimension thérapeutique qu'elle peut avoir parfois par l'écoute, la maïeutique et les effets de la mise en relation d'un sujet à un autre.

« C'est bien cela qu'on vise dans ce que l'on appelle la psychanalyse, le dépourvu; là où quelque chose manque. Et si on n'est pas prêt à entendre quelque chose sur ce manque, il est certain qu'il vaut mieux se borner à la transmission d'un savoir parfaitement codifié, lui, catalogué, catégorisé, savoir qu'on peut vérifier à l'aide de ce qu'on appelle une grille. C'est à dire quelque chose qui nous sépare des sujets examinés. Or, s'il y a bien un endroit où la grille n'existe pas, ou plus exactement, où nous aurons à interroger sur le lieu de cette grille, c'est bien dans cette étrange relation qui s'appelle la relation analytique. »<sup>73</sup>

C'est en travail d'analyse de la pratique que j'ai pu exposer la situation de Danielle, comprendre comment elle m'a bousculée, traversée, et en tirer son enseignement. Elle me revient souvent en mémoire. Si j'ai appris à prendre le temps et à laisser le temps à la personne, si j'ai fait mon travail, celui de m'efforcer d'aménager cet espace nécessaire, vital, de parole c'est peut-être pour donner toujours la possibilité à l'autre de réclamer...sa robe à fleurs.

On est en droit de se demander si ces démarches qualité qui se présentent aujourd'hui ne sont pas en train d'usurper une place de tiers, de prendre la place de la parole, de s'immiscer dans cet espace vital, pour le remplir, le combler de besoins, de procédures, de contrats, de questionnaires, de dispositifs, alors que cet espace est dédié au manque, au vide.

## Qui, si je criais...

---

<sup>73</sup> Lucien ISRAËL, *Pulsion de mort*, Eres, 2007, p.122

« Qui, si je criais, m'entendrait donc, parmi les cohortes des anges? »  
Rainer Maria Rilke, *Première élégie*

Et Philippe Jaccottet dans sa préface à *Vergers* écrit:

« Cette voix qui s'élève comme une fumée, va-t-elle se perdre dans un espace vide, ou peut-il y avoir, du ciel à la terre, une réponse ou un retour? »<sup>74</sup>

Se mettre en situation d'accueillir la parole de l'Autre, se mettre soi-même en veilleuse pour mieux le laisser devenir, advenir, grandir, « croître en humanité » comme dit Charlotte Herfray, est la condition préalable, incontournable pour l'établissement de la relation éducative.

Elle inaugure notre mise en travail et préside à toutes les actions que nous allons mener avec la personne accompagnée, pour son projet et pour sa propre réalisation puisque l'autonomie et l'émancipation sont notre objectif.

C'est cette parole trouvée, parce que le réel est forcément « troué », qui donnera les perspectives, le relief de notre mission.

« La parole désigne la mise en acte singulière du pouvoir de symbolisation dans une langue. Autant dire que la parole est par excellence l'acte d'un sujet. »

Marie Jean Sauret

Conférence à Valence, 28 septembre 2007

Il faut écouter attentivement ce qu'en dit un autre poète le dramaturge et essayiste Valère Novarina:

« Parler n'est pas communiquer. Parler n'est pas s'échanger et troquer – des idées, des objets-, parler n'est pas s'exprimer, désigner, tendre une tête bavarde vers les choses, doubler le monde d'un écho, d'une ombre parlée ; parler c'est d'abord ouvrir la bouche et attaquer le monde avec, savoir mordre. Le monde est par nous troué, mis à l'envers, changé en parlant. Tout ce qui prétend être là comme du réel apparent, nous pouvons l'enlever en parlant. Les mots ne viennent pas montrer des choses, leur laisser la place, les remercier d'être là, mais d'abord les briser et les renverser. « La langue est le fouet de l'air » disait Alcuin<sup>75</sup> ; elle est aussi le fouet du monde qu'elle désigne. »<sup>76</sup>

Se mettre en "veilleuse", évoque à la fois les notions de sollicitude, de soin et de dégageement, de creux. « L'absence de tout crée du vivant », nous dit le penseur Claude Régy.

Dégagement de ses propres affects, représentations, phantasmes, afin de libérer la place, de se laisser surprendre par l'autre. Cela ne se décrète pas. Pas plus que l'injonction à parler, dans ce domaine toute attitude volontariste, opératoire, s'avère inopérante et vaine.

Au contraire, cela nécessite un véritable travail et un engagement psycho-affectif du professionnel. Son « terrain personnel », s'il est mis en veille, se trouve également sollicité, dans l'investissement concret pour l'autre et l'environnement.

<sup>74</sup> Rainer Maria RILKE, *Vergers*, Gallimard, 1978

<sup>75</sup> Alcuin, (735-804), conseiller de Charlemagne pour l'enseignement et l'éducation.

<sup>76</sup> Valère NOVARINA *Devant la parole* P O L 1999 p.16

Il y a donc un double mouvement, il s'agit de pouvoir régler la flamme, afin qu'elle ne s'éteigne, ou qu'elle n'éclabousse de lumière, ne laissant plus sa part à l'ombre. Dans les deux cas, par analogie à la photographie, le sujet disparaît... et sa parole...

Dans le cadre du SAVS <sup>77</sup> où j'interviens depuis vingt ans, je rencontre des adultes en mal de socialisation, de fraternité, du fait d'un handicap lié à une déficience intellectuelle, une maladie mentale ou les deux à la fois, souvent dans le contexte d'une histoire difficile, d'évènements traumatiques, de différentes causes psycho-sociales; ils sont en situation de grande vulnérabilité, parfois de détresse.

Qu'ils s'adressent à notre service par l'intermédiaire d'un tiers, par eux même, pour « seulement des papiers » ou pour « tout », c'est initialement d'un « Sujet Supposé Savoir », selon la formule de Jacques Lacan, qu'ils attendent la résolution de leur difficulté d'insertion sociale.

C'est une relation asymétrique qui va s'établir, avec moi qui suis supposée savoir remplir des papiers, régler les problèmes, faire des connaissances, tout, etc...

Ce type de relation est la condition préalable pour que se déroule dans le temps un travail de dé-nouage vers une autonomie et le sentiment de pouvoir prendre sa vie en main.

Les preuves concrètes de sollicitude, le cadre institutionnel suffisamment contenant, le respect du cadre, le rythme et la régularité des visites...sont autant de points d'appui pour l'établissement de cette relation, des repères, comme au théâtre où une pièce nécessite, selon la conception aristotélicienne, les unités de temps, de lieu et d'action.

Entre nous, peut alors s'entretenir un lien par l'intermédiaire de la parole, qui en garantissant nos espaces psychiques respectifs, nous sépare et nous permet de nous rencontrer.

Cette parole, comme un pont, dissocie et relie.

Et c'est sur ce pont que se déroule le transfert.

Le Docteur Jean Maisondieu, psychiatre des hôpitaux, médecin chef au Centre Clinique de Psychothérapie, Centre hospitalier de Poissy et auteur de différents ouvrages traitant de l'exclusion<sup>78</sup>, nous dit, lors d'une conférence à Tain L'Hermitage en Octobre 2001 « Travail social et psychiatrie », qu'il est impératif de pouvoir soutenir la place de « meilleur professionnel » pour celui qui s'adresse à nous. A travers cette projection, il pourra avoir de lui même une meilleure image car c'est cette image brisée et dévalorisée qui est en partie à l'origine du repli social et qui l'entretient en boucle.

Mais il ajoute avec beaucoup d'humour: « à condition de ne pas s'y croire »; c'est à dire de ne pas s'identifier à ce que l'autre projette sur nous. Ceci met en

---

<sup>77</sup> Service d'Accompagnement à la vie Sociale

<sup>78</sup> *La fabrique des exclus*, Bayard, 1997

lumière les mécanismes d'identification, de projection et d'introjection qui sont à l'œuvre via le transfert, dans la relation d'aide.

Nécessité pour le professionnel de se déprendre, sans abandonner, de ces projections, de les métaboliser, pour que l'autre puisse intérioriser les éléments constructeurs de son autonomie psychique et de sa capacité à aller vers les autres.

Le psychanalyste W. R. Bion met en lumière la fonction maternelle qu'il nomme alpha, dans la relation intersubjective de la mère avec son nourrisson. Celui-ci, démuné d'appareil psychique autonome, dans le cadre d'une relation d'Objet non différencié, est soumis à des frustrations, angoisses, des tensions, éprouvés sensoriels liés à une sensation corporelle de catastrophe de destruction. Par le mécanisme du clivage puis de l'identification projective il va séparer les sensations éprouvées et projeter à l'extérieur de lui, sur sa mère, les éprouvés destructeurs.

Par la fonction alpha la mère peut accueillir, « détoxiquer » les projections du bébé, appelés éléments bêta, pour les lui retourner transformés en éléments alpha, assimilables.

La mère renvoie à l'enfant un éprouvé « détoxiqué », qu'il peut assimiler; par la fonction alpha et sa « capacité de rêverie », elle joue le rôle de contenant psychique, elle prête à l'enfant (in fans: qui ne parle pas) ses capacités de penser, puis de métaboliser, c'est la possible naissance de l'activité symbolique qui préside à l'entrée dans le langage, dans l'humanité.

Il est essentiel que la mère puisse accueillir les projections du bébé inhérentes au processus de développement, (mécanisme de l'identification projective), qu'elle n'en soit pas détruite ni qu'elle les ignore, mais qu'elle les contienne. Dans sa rêverie la mère parle à son enfant, comme si elle se parlait à elle-même, met en récit, chantonne ce que vit son bébé avec des mots chargés d'affection qui, par le mécanisme de l'introjection, vont introduire un apaisement et chasser la prégnance des éléments bêta, impressions sensorielles « chose en soi ». On peut dire qu'elle lui prête sa propre psyché.

Dans l'accompagnement de personnes invalidés dans leur socialisation par une déficience intellectuelle ou psychique, dont les capacités d'élaboration, d'organisation font défaut ou qui sont envahis par de grandes angoisses liées à la non différenciation des registres de la réalité et de l'imaginaire, notre aptitude à exercer la fonction alpha est prioritairement sollicitée; nous leur prêtons selon Bion notre « Appareil à Penser les Pensées » ainsi qu'une « enveloppe psychique », selon le concept que Didier Anzieu développe dans son ouvrage *Le Moi Peau*, dont ils sont parfois démunis. C'est ainsi, soutenus et contenus par les professionnels qui les entourent qu'ils pourront affronter plus sereinement « les choses de la vie », les relations avec les autres avec les limites qu'impose la vie sociale. Notre mission étant d'introduire une acceptable conflictualité entre soi et les autres.

Il est donc impératif pour nous d'assumer, de tenir, soutenir cette place; d'être celui d'où on parle, qui est présent, qui peut accueillir des éprouvés non métabolisés, impensables, à qui l'on peut parler, un lieu d'adresse.

Pour qu'une relation vive, il faut nécessairement y mettre de soi, et c'est de cet entremêlement, de ce tissage nécessaire que procèdent l'humanisation, la

socialisation, l'entrée dans la culture.. On n'y échappe pas puisque nous œuvrons au profit de cette même socialisation.

La caractéristique asymétrique de la relation, c'est à dire notre capacité à nous mettre au service de l'établissement d'une relation dans laquelle nous allons prêter notre psyché, où nous serons le lieu des projections de l'autre, le lieu de sa parole, et de laquelle nous ne sommes pas les bénéficiaires directs, caractérise notre travail.

## **Mathieu, Jeanne, Marie <sup>79</sup> ...**

### **du singulier...**

**Mathieu** <sup>80</sup> vit seul, il a des professionnels autour de lui, CAT, infirmier psychiatrique, curatrice...qui passent sans le rencontrer, sans se rencontrer à son sujet. Il n'y a pas de lien et comme en miroir à sa désorganisation intérieure, les professionnels des différents champs, coupés les uns des autres, leurs actions "saucissonnées", lui présentent une image de l'environnement éclatée et morcelée. Abandonné, livré à son angoisse, à sa toute puissance mortifère, il crie qu'il va tuer le Monde et... « personne ne m'entend »...déhérence.

**Jeanne** vit dans une ferme reculée avec sa mère aussi démunie en capacité d'élaboration et toutes deux sont prises dans une indéfectible relation qui ne sait nommer ni l'amour ni la haine; la violence est à la porte...

**Marie**, trente ans, seule dans son appartement, travaille en usine après un itinéraire IME, CAT.

Enfant elle a été retirée de sa famille pour mauvais traitements, séparée de son frère, placée dans différentes familles d'accueil.

Les temps libres, elle les passe avec son chat dont elle ne peut se séparer et qu'elle laisse lui lacérer de ses griffes les jambes et les bras.

Un jour, à la sortie du travail, en vélo, elle prend volontairement le giratoire à rebours, pour en finir ( je peux oser l'hypothèse: de tourner en rond.) ...Renversée par une voiture elle est hospitalisée.

Son mode de vie, son état de déréliction sont enfin révélés.

Et les autres : isolés, repliés, hyper adaptés, désorientés, sans repères temporels quelquefois, à partir de qui un pont va être jeté vers les autres. Le préfabriqué n'existe pas dans ce domaine car c'est avec la parole et le désir exprimé de chacun, avec son histoire, ses repères, ses possibilités, ses expériences, ses souvenirs...qu'il faudra travailler.

---

<sup>79</sup> Je précise que les noms des personnes citées pour les cas cliniques sont des pseudonymes

<sup>80</sup> Catherine ROUXEL *Accompagner Mathieu* www.psychasoc.com

C'est la dimension clinique de notre pratique « au chevet du patient ». C'est le premier lieu, le point de départ de toutes nos actions.

Le poème de Victor Hugo, intitulé *Le pont*<sup>81</sup>, me parle du Verbe, de la langue, du vide, du deuil, du manque constitutifs de l'humain, inévitablement vertigineux et de la parole: la « prière », la poésie, la création, le poème, comme moyen possible de passage, de traversée.

### LE PONT

J'avais devant les yeux les ténèbres. L'abîme  
Qui n'a pas de rivage et qui n'a pas de cime,  
Était là, morne, immense; et rien n'y remuait.  
Je me sentais perdu dans l'infini muet.  
Au fond, à travers l'ombre, impénétrable voile,  
On apercevait Dieu comme une sombre étoile.  
Je m'écriai: - Mon âme, Ô mon âme! Il faudrait,  
Pour traverser ce gouffre, où nul bord n'apparaît,  
Et pour qu'en cette nuit jusqu'à ton Dieu tu marches,  
Bâtir un pont géant sur des millions d'arches.  
Qui le pourra jamais? Personne! O deuil! Effroi!  
Pleure! - Un fantôme blanc se dressa devant moi  
Pendant que je jetais sur l'ombre un œil d'alarme,  
Et ce fantôme avait la forme d'une larme;  
C'était un front de vierge avec des mains d'enfants;  
Il ressemblait au lys que la blancheur défend;  
Ses mains en se joignant faisaient de la lumière.  
Il me montra l'abîme où va toute poussière,  
Si profond que jamais un échos n'y répond;  
Et me dit: - Si tu veux je bâtirai le pont.  
Vers ce pâle inconnu je levai ma paupière  
- Quel est ton nom? lui dis-je. Il me dit: - La prière.

---

<sup>81</sup> Victor HUGO, *Les Contemplations*



Le « Pont de la mariée », Alpes Maritimes, (photo C. Rouxel)

### **...au collectif**

Les situations ne nous laissent pas indifférents, loin s'en faut, et c'est notre capacité de métaboliser de transformer par le filtre de la compassion, de l'empathie qui nous permettra d'entreprendre le tissage, le maillage vers la construction du pont.

Nous avons vu aussi que ce n'est pas dans la relation elle-même que je vais pouvoir me ressourcer car elle n'est pas établie à mon profit, l'autonomie et l'émancipation en sont le projet.

Elle est un moyen, un truchement pour la personne que j'accompagne, d'accéder aux autres.

C'est à cet endroit que se présente l'instance clinique. L'échange de parole, d'écoute réciproque dans un groupe de travail, avec des collègues, d'autres professionnels, va faire pont, du singulier au collectif, du personnel au commun, du particulier à l'universel qui nous traverse, nous constitue tous.

Avant même l'idée qu'il entraîne une transformation, ce travail s'impose par la nécessité de rendre au collectif ce qui lui appartient, par l'intermédiaire de la parole, de l'énonciation, du récit.

C'est l'exercice de tenter d'extirper, "d'ex-triper" de soi, de l'autre qui à un moment est passé par nous. Seule la parole permet de se déprendre, sans se défendre, de ce chamboulement parfois intense... puis de se reprendre.

On pourrait dire avec Jacques Lacan:

« C'est là quelque chose qui naît avec le langage, et qui fait qu'après que le mot a été vraiment parole prononcée, les deux partenaires sont autres qu'avant. »<sup>82</sup>

Il n'est pas indifférent de côtoyer certaines souffrances, de se trouver en position d'acteur, réel ou imaginaire, dans de telles situations, en première ligne, désigné « sauveur, responsable, incapable... », par le sujet lui même, l'entourage, et peut-être aussi nous même...

Alors pour reprendre la formule proposée par Jean Oury dans son séminaire de Laborde du 4 septembre 2004<sup>83</sup>, la question « qu'est ce que je fous là? » s'impose comme un essentiel moyen d'asepsie, de désencombrement de nos propres histoires dans la relation à l'autre.

C'est justement pour être suffisamment présent comme manquant et imparfait, pour être un véritable lieu d'adresse, lieu de la parole de l'autre, que cette opération de nettoyage s'impose pour que le terrain sur lequel nous allons construire notre pont, sur les bords de l'abîme, du fleuve, du trou, soient suffisamment stables, propice au passage via le transfert, le nouage.

Je m'insurge souvent contre cette idée de "blindage" que d'aucuns avancent pour ne pas se laisser attraper ou pour faire valoir leur expérience... « Tu vas te faire avoir » est une expression de mise en garde de défense contre la relation assez répandue dans notre profession. Je cherche personnellement toujours à me faire avoir...un peu. Et c'est ce bémol, essentiel, qui confère à la relation éducative sa spécificité, qui permet de guider une personne hors de ses schémas anciens vers la création de nouveaux liens sociaux et que permet, par la parole, la mise en commun des situations qui nous interrogent, nous mettent en difficulté, mal à l'aise, nous débordent.

Aragon écrit: « démêler le tien du mien »<sup>84</sup>, ce travail de démaillage, de "désenchevêtrement", de désenchantement aussi, d'asepsie, se déroule en séances de supervision, analyse de la pratique, instance clinique.

**Malika** 25 ans, ouvrière en atelier protégé est mariée et mère d'un enfant de un an. Je l'accompagne depuis 3 ans sans difficulté particulière malgré certaines tensions qu'elle provoque régulièrement dans son entourage par son tempérament insatiable, son caractère tranché, lorsque je me sens brusquement happée moi même par cette insatisfaction récurrente.

Malika me sollicite pour des démarches qu'elle effectuait auparavant sans mon aide, elle veut déménager alors que le couple vient récemment de s'installer, elle veut un rendez vous immédiat chez un dermatologue pour une petite marque qu'elle a sur le front, elle me demande d'appeler d'urgence l'agence pour se plaindre d'une augmentation, pour exiger une réparation... je me sens impuissante et débordée ne parvenant à attraper d'elle aucune parole autre que revendicative.

Je décide de présenter cette situation au groupe de supervision le jour où, me trouvant devant le téléphone pour prendre un rendez vous pour Malika, je suis saisie d'une espèce d'angoisse paralysante.

---

<sup>82</sup> Jacques LACAN *Des noms du père*

<sup>83</sup> Jean OURY, *Le séminaire de Laborde du 4 septembre 2004*, L'Albedo Films

<sup>84</sup> Louis ARAGON, *Le roman inachevé*, Gallimard

Le travail réalisé, en 2 heures de temps, par ma présentation du cas, par l'écoute éprouvée, par le retour des participants, la mise en commun, m'a permis de dénicher, de déloger, les raisons plus personnelles à ma « paralysie » de les réserver pour le lieu qui m'appartient où je peux avancer personnellement, et par là même d'en décontaminer la relation.

D'autre part il a eu pour effet de pointer quelque chose de l'angoisse propre à Malika par quoi je me suis trouvée traversée . Et c'est riche de ce nouveau regard, me donnant du grain frais à moudre, du pain sur la planche , ouvrant de nouvelles perspectives que j'ai pu, une fois "rebordée", ré aborder Malika quelques jours plus tard .

Alors j'ai trouvé qu'elle avait changé, comme si le contenu de la séance de travail lui avait comme à moi transmis une certaine sérénité, comme si elle en avait eu vent, comme si des émanations en étaient parvenues jusqu'à elle...C'est ce jour là, que tout en rédigeant ensemble son projet individuel et le mettant en lien avec des prestations d'accompagnement possibles, elle a pu parler de sa mère loin au Maroc et du manque qu'elle avait d'elle. Et ce « tout » qu'elle attendait de moi correspondait à ce vide qu'elle ressentait douloureusement. J'ai pu faire bord, limite à la toute puissance où la tenait son angoisse et cela a pris du sens pour elle, tout comme avait fait bord pour moi la séance de travail.

René Char écrit: « Décevoir autrui c'est le guérir d'un mal qu'il ne se supposait avoir, le libérer. « Tu resteras genoux à l'air sur le mur de ton doute ».<sup>85</sup>

Mon hypothèse est que, déprise de mon angoisse, désencombrée de certains éléments inconscients qui me parasitaient en me paralysant, rebordée, j'ai vu Malika sous une autre lumière; je l'avais en quelque sorte emmenée avec moi, via le transfert, dans la séance de supervision et la transformation de ma représentation, résultat de ce travail a opéré une transformation perçue comme réelle.

On pourrait reprendre avec Boris Vian cette phrase tirée de *L'écume des jours* et que Henri Verneuil a choisi de mettre en exergue à son film *I comme Icare* : « Cette histoire est entièrement vraie puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre ».

---

<sup>85</sup> René CHAR *Éloge d'une Soupçonnée* Poésie/Gallimard

René Magritte nous invite à prolonger ainsi la question de la réalité...



**René MAGRITTE** *La condition humaine* 1933

## **La mise en comme-un**

### **L'ambiance...**

Jean Oury<sup>86</sup>, dans le séminaire de La Borde de Septembre 2004 évoque la notion « d'ambiance », d'une certaine qualité d'ambiance qui permettrait et serait le terreau d'un vrai travail c'est à dire, pour prolonger la métaphore, de guider, border le fleuve, l'abîme et de soutenir la construction du pont.

De quelle qualité est-il ici question?

Pour étayer sa pensée, le psychiatre fait appel au concept de *Réduction phénoménologique transcendantale* du philosophe Edmund Husserl (1859\_1938).

Dans notre contexte de travail psycho social , il la définit comme le résultat de l'opération qui consiste à débarrasser le terrain de la relation de nos propres histoires, « emmerdes », de désencombrer la place par la question « qu'est ce que je fous là? » et de ne pas disparaître pour autant.

Je pense que la supervision est le lieu où peut s'opérer cette nécessaire transformation qui permet de passer à un autre niveau.

De la séance naît une forme nouvelle, une autre image, la forme initiale étant débarrassée des éléments « toxiques », encombrants et on peut faire le parallèle avec les éléments bêta décrits par Bion. D'autre part, la voilà enrichie de l'écoute, des perceptions des autres, d'autres mots, des signifiants nouveaux ouvrant des

---

<sup>86</sup> Jean Oury psychiatre et psychanalyste né en 1924 est un des fondateurs de la psychothérapie institutionnelle. Il crée en 1953 et dirige depuis , la clinique de La Borde, à Cour Cheverny, près de Blois, lieu emblématique de ce mouvement de pensée.

perspectives nouvelles viennent en dévoiler une autre teneur. Et même si cela est risqué, parfois douloureux, comme toujours lorsque l'on s'expose, et que l'essentiel du travail consiste à renoncer, on peut penser que le groupe, tout comme la mère dans l'exercice de la fonction alpha, retourne des éléments désintoxiqués et produit de la pensée là où il y avait de l'acte et pour aller plus loin, du plaisir là où il y avait jouissance.

Je me souviens d'une instance clinique au cours de laquelle une collègue a employé le terme « martellement pénible » pour évoquer le moment où, à tour de rôle, chacun des membres du groupe s'adresse à celui qui a présenté la situation. Comme le sculpteur martelle le bois, comme l'artiste modèle la motte d'argile, pour donner une forme nouvelle, délestée des morceaux inutiles, entamée. C'est le même bois, la même terre et pourtant c'est autre chose.

Ce que j'apporte lorsque je raconte la situation avec Malika, qui m'échappe en partie, c'est une forme brute « qui est à l'état naturel, n'a pas encore été élaboré par l'homme (...)qui n'a subi aucune élaboration intellectuelle » nous indique le Petit Robert.

C'est un accrochage sans parole, un emmêlement, où j'éprouve douloureusement que quelque chose cloche, m'embarrasse me dépasse et surtout me déborde.

La question « qu'est ce que je fous là » à partir de la situation initiale, puis le martellement qui donne une forme nouvelle (sans que disparaissent les protagonistes) sont les éléments de l'opération que Jean Oury relie à la notion de réduction phénoménologique transcendantale et qui contribue à la création de l'ambiance.

Pour Malika, le pont se dessine qui passe à un moment donné par moi, parce que je suis ce lieu, pour qu'elle puisse trouver une nouvelle qualité de relation avec son mari, leur enfant, l'environnement.

Le célèbre poème *Le Pont Mirabeau* de Guillaume Apollinaire, évoque pour moi par le rythme, les images qu'il convoque, la métaphore de ce possible passage au dessus du fleuve, qui représente le temps qui passe, mais aussi les pulsions, la jouissance associée à la pulsion de mort, je dirais le lieu du « ça », Jacques Lacan a dit que sous le pont Mirabeau, coule la scène primitive....

Ce poème me fait du bien, il vient border des angoisses, il est sur mon pont. Je pense qu'il représente pour moi une idée de mon travail et au delà, tout comme les peintures de Magritte, une idée de la condition humaine, une dimension d'universalité.

### **Le Pont Mirabeau**

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souvienn  
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines  
ni temps passé  
Ni les amours reviennent  
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

### « Comme-un »

« Ce qui fait comme-un c'est la recherche pragmatique d'une homogénéité née d'une tâche à accomplir ensemble » nous dit Joseph Rouzel qui introduit la notion de solidarité.

#### **Solidarité**

.Le signifiant « ambiance » contient la dimension de solidarité, liée à ce travail commun de passer d'une forme brute à une autre forme, plus élaborée.

Le dictionnaire étymologique<sup>87</sup> nous en indique la racine en grec: holos, « entier », d'où dérive l'adjectif katholikos, « universel » et nous en donne cette définition: « Se dit d'un bien commun à plusieurs personnes chacune étant responsable du tout et par extension les personnes liées par un acte solidaire. »

On pourrait dire que la tâche à accomplir ensemble, de donner une forme nouvelle, désencombrée à une situation énoncée, présentée par un, crée cette solidarité, qui elle même soutient et contient le travail.

Trois mots s'imposent à moi à travers le signifiant solidarité.

-**Solidité** (dont la racine est identique)

En effet, nous avons à construire quelque chose qui soutienne pour passer, et contienne pour guider et ne pas déborder.

-**Solitude** parce que pour soutenir le transfert, dans la clinique, sur le terrain, nous sommes seuls, ni remplaçable, ni interchangeable à ce moment.

-**Singularité** car de partager par la parole une situation en groupe de supervision ne vise en aucun cas une uniformité de pensée, de conduite...Je m'autorise de mon expérience pour dire que ce contexte nous engage au contraire, chacun, et nous dévoile toujours dans notre unicité, notre originalité, notre " être au monde".

Si la solidarité peut être éprouvée dans le respect de chaque singularité, le travail qui fait lien entre les participants est aussi un travail qui fait du bien. Je crois que c'est ce « bien » que nous pouvons au fil du temps réinjecter dans notre relation avec ceux que nous accompagnons et qui en retirerons à leur tour les bénéfiques, comme dans une chaîne. C'est aussi ce plaisir trouvé dans ce lieu qui permet l'opération de sublimation, qui consiste à débarrasser la relation de cette recherche de plaisir direct qu'en interdit le caractère asymétrique.

Cette "présence Comme-une" relève des notions de consistance et d'incomplétude que le psychiatre, psychanalyste, Jean Pierre Lebrun<sup>88</sup>, définit et développe dans son ouvrage *La Perversion Ordinaire*. Incomplète car pas TOUTE, elle cultive la différence, les limites, les singularités, en étant un lieu de parole et d'écoute elle vient signifier l'impossible, le manque, le vide, le trou.

Ce n'est pas une instance maternante, tout comme nous ne nous fixons pas dans ce rôle avec les personnes même si nous avons aussi parfois à l'assumer.

Sa consistance c'est l'homogénéité de la tâche, le cadre posé, la présence « pas toute », la forme à créer. Elle fait donc appel à la fonction paternelle.

Ce travail implique la soustraction de jouissance, et parce qu'il est incomplet et consistant il revêt une valeur hautement symbolique, et c'est pour cette raison qu'il pourra à la fois contenir le fleuve et soutenir le pont.

## Une création COMME-UNE

<sup>87</sup> Jacqueline PICOCHÉ, *Dictionnaire étymologique du français*, Le Robert, 2006

<sup>88</sup> Jean Pierre LEBRUN, *La Perversion ordinaire*, DENOËL, 2007

Je souhaite évoquer mon expérience artistique de création dans le domaine de la danse et ainsi élargir le champ et ouvrir des perspectives plus universelles, "archétypales".

Christiane LIONS, danseuse chorégraphe, propose à un groupe constitué de dix à douze personnes une première écoute silencieuse d'une musique qu'elle a choisie.

Après cette audition chacun des participants prend la parole pour énoncer les sentiments, idées, sensations, images... dans une libre association, en rapport direct avec la musique. Lors de la deuxième audition les participants commencent à se mouvoir dans l'espace, puis se rassemblent à nouveau pour parler.

Il n'y a pas d'affrontement ni de jugement de valeur. Peu à peu, au fil des écoutes une histoire commune, COMME-UNE, une chorégraphie prend forme.

Lorsque la création est terminée, trois heures plus tard, chacun a trouvé-créé sa place, son rôle dans l'histoire, placé ses gestes.

Chacun à la fois a consenti à ce qu'a dit l'autre et a renoncé à SON histoire et ainsi pu accéder à l'œuvre collective.

L'intervention de Christiane LIONS consiste à tenir le groupe au travail, garantir la cohésion et porter le cadre. Tout comme le superviseur, elle n'intervient pas au cours des mises en commun sauf pour aider à passer un blocage, déloger, réveiller et révéler les richesses qu'elle a perçues, qui sont en état de pré conscience et qu'elle sent prêtes à émerger.

Lorsque la chorégraphie est achevée, la forme dessinée, elle intervient sur le plan technique pour permettre aux participants de réaliser au mieux leurs mouvements...

C'est avant tout un exercice de maïeutique, de faire accoucher cette forme « COMME-UNE » qui à la fois présente une forme cohérente, harmonieuse et à la fois respecte les singularités, les différences et tient compte du vide, de l'altérité. C'est la possibilité offerte de renoncer à TOUTE la place (phantasme) pour gagner une place dans le corps de cette création (réalité) qui confère à ce travail sa dimension symbolique.

Ce travail passionnant, source d'un grand plaisir, peut être effectué avec d'autres supports artistiques comme des peintures, des poèmes...

Comme dans la supervision, cet exercice convoque chez chacun autant d'engagement que de renoncement. Comme aussi dans la vie avec les autres, vers laquelle nous accompagnons ceux dont nous avons la charge en passant par le pont de la parole.

Il rappelle dans sa forme le chant choral où chacun de sa voix unique et singulière par où passe son âme, de sa place dans le chœur, avec sa tessiture, sa couleur, son originalité, œuvre pour une forme collective et Une à la fois. D'autres créations collectives sont fondées sur les mêmes principes.

### **Les analogies à un modèle antique, vers une dimension Universelle...**

Une séance de supervision n'est pas sans rappeler certains principes de la tragédie grecque telle que le philosophe Aristote la définit dans son traité *La Poétique*.

Nous trouvons cette note dans le Petit Robert des Noms Propres: « C'est une imitation de l'action propre à susciter chez le spectateur terreur et pitié pour le libérer de ses passions

(théorie de la catharsis ou purification) tout en lui procurant une émotion agréable ». Ce serait donc le passage de la jouissance (liée à la pulsion) au principe de plaisir (en rapport avec la recherche de bonheur nous dit Freud), que favorise, par l'effet de la catharsis, comme la tragédie, la supervision. Le plaisir se situant sur le versant symbolique lié à la parole et à la satisfaction entraînée par le renoncement à la jouissance.

Le dictionnaire historique de la langue française<sup>89</sup> nous précise:

**Catharsis:** ce mot qui signifie « purification, évacuation », recouvre un concept élaboré en médecine par Hippocrate pour qui la bonne répartition des humeurs, clef de la santé, exige le dégorgement d'une humeur sur abondante. Il est repris par Aristote à propos d'effets éducatifs de la musique et aussi à propos de la visée du mécanisme tragique.

Comme dans la supervision où une situation qui remet en question, interroge, bouleverse, la tragédie, sur le fond de réalité sociale et politique place le spectateur face aux interrogations universelles de l'humanité par l'entremise de la mythologie: pouvoir, passion, amour, haine, trahison...

Comme dans la tragédie où le chœur anticipe parfois, résume, métabolise les passions qui traversent l'action et propose au spectateur une lecture décalée, digérée, le groupe de travail par ses interventions, son martellement, favorise l'assimilation et le détachement des contenus inter subjectifs énoncés. On pourrait dire qu'il induit la "désappropriation" de la situation par celui qui l'a vécue et mise en récit.

La catharsis alors pourrait renvoyer à l'opération de *réduction phénoménologique transcendantale* par laquelle nous nettoyons la place, parce que la parole délivre, nous porte et nous débarrasse à la fois.

Claude Régy nous donne un éclairage qui fait référence au théâtre et qui poursuit ma réflexion sur la supervision : « ...une seule personne a écrit le texte et ...il faut faire entendre une seule voix à travers la troupe. C'est à dire restituer un monologue, ce qui ne veut pas dire le discours d'une seule personne mais un seul discours. Et on en revient finalement à l'origine du chœur de la tragédie grecque: « Les bacchantes, en absorbant un par un les lambeaux déchirés de la victime, reconstituaient le dieu morcelé en le transfigurant en un corps mystique collectif à travers lequel revivait Dionysos. Ce corps mystique obtenu par cette communion collective sera l'ancêtre du futur chœur de la tragédie »Alain Didier Weill<sup>90</sup>».

C'est bien de cela qu'il s'agit dans la supervision de déchirer, dépecer une forme brute pour la sublimer et en faire, par comme-union collective, un corps séparé, dégagé, miroir de notre humanité et de nous rendre ainsi à notre " présence comme - une "

## Synthèse par l'instance clinique

Ma dernière séance mensuelle de supervision en groupe pluridisciplinaire coopté autour d'une analyste vient de manière fortuite illustrer ma réflexion:

---

<sup>89</sup> Alain REY *Le Robert Dictionnaire Historique de la Langue Française.*

<sup>90</sup> Psychiatre, Psychanalyste, membre de l'Ecole Freudienne de Paris  
Les Bacchantes sont les prêtresses du culte de Bacchus (Dionysos)

Une thérapeute prend la parole vibrante d'émotion pour évoquer différentes situations de violence vécues au sein d'une même école où elle intervient. Il s'agit de la disparition et la mort d'un grand frère, du parricide par un aîné, de la grande défaillance d'un instituteur mettant lui-même et sa classe en danger...chaque événement en soi étant déjà terrible, l'accumulation n'en rend la situation que plus oppressante, mortifère et donne un sentiment de déferlante morbide, comme après que le barrage ait cédé, lié à une forte impuissance ressentie en écho par le groupe.

C. dit qu'elle a attendu la séance avec impatience tout au long de la journée, qu'elle y a pensé au moment le plus intense quand, submergée par le trop plein de catastrophes, elle se sentait anéantie.

Je revois le groupe installé en cercle devenir à mes yeux comme une ronde solidaire autour d'une béance, d'un vide, d'un impensable. Le tableau de Matisse intitulé *La Danse* me vient alors à l'esprit en renfort et réconfort.

Je visualise, et c'est comme une sensation corporelle, les bords que nous sommes en train de constituer en écoutant en silence puis en osant des mots, pour déchirer ce réel inconcevable et contrecarrer la puissance morbide.

Le mouvement de mise au travail s'opère pour contenir et soutenir à la fois. Contenir le fleuve débordant sur ses rives et soutenir la thérapeute dans sa fonction d'étayage auprès de l'enfant qui le lui a demandé pour sa propre mère, de l'instituteur dépassé et de sa classe en détresse...

Peu à peu chaque histoire est extirpée ("ex triper") de cet amalgame d'indifférenciation et de pathos. Au fil des 2 heures de séance la crue est endiguée, les rives réapparaissent.

Nous avons fait un voyage au cœur de l'humanité, à la limite des mots mais nous avons trouvé les nôtres pour dire notre impossible et ainsi nous retrouver œuvrant sur la rive.

Car nous ne sommes que l'écorce  
que la feuille  
mais le fruit qui est au centre de tout  
c'est la grande mort que chacun porte en soi.  
Rainer Maria Rilke<sup>91</sup>

. C'est bien de l'humanité que nous avons trouvé en soutenant C. dans l'entreprise de démêler les fils de son histoire pour qu'il en reste la part collective, Une, partageable.

Une forme nouvelle est née de ce travail, transcendant l'enchevêtrement initial. Comme les Bacchantes, on peut dire que nous avons absorbé, métabolisé une part de l'inconcevable pour la prendre à notre compte d'humains parlants, imparfaits. Ce travail ne peut être que collectif. Cette présence ne comble pas le vide, elle l'indique.

Je suis sortie de cette séance transformée, comme chaque fois que j'ai le sentiment de toucher à l'essentiel, à quelque chose de fondateur, hautement symbolique; comme lorsque l'on voit l'abîme et simultanément la possibilité de le

---

<sup>91</sup> Rainer Maria RILKE *Le Livre de la pauvreté et de la mort*

traverser. Avec la parole, par le collectif, cette présence « comme-une » vient border le vide qui nous constitue.

C'est un travail qui procure une grande satisfaction que celui de s'extirper du pathos, de renoncer à la jouissance qui en découle, j'ai essayé d'en démontrer l'impact sur la solidité du terrain sur lequel nous bâtissons nos ponts.

J'ai tenté d'en découvrir une possible dimension anthropologique qui mériterait d'être ultérieurement approfondie. Elle confère à la supervision une valeur symbolique irréductible

La capacité de faire des deuils, de se remettre en question, le travail qui consiste à renoncer à la maîtrise de l'autre, prendre en compte le vide, le manque, peut sembler aller à contre courant d'une société contemporaine qui tente de convertir la réalité et les sujets en chiffres.

Pour cette raison, la supervision est aussi un lieu de résistance et de création, c'est une instance culturelle.

C'est parce qu'elle nous conforte dans notre solitude et notre aptitude à déchirer le réel avec des mots qu'elle consolide un sentiment de sécurité interne nécessaire pour accomplir notre mission de soutenir les autres. Nous avons vu les mécanismes par lesquels ceux que nous accompagnons pourront à leur tour introjecter cette sécurité et la faire outil de passage vers les autres.



Claude Gellée dit Le Lorrain *Le Gué* 1636

## Invitation

Sur le pont est la parole, la création, la poésie, l'écriture. Sur le pont qui nous délie et nous relie les uns et les autres il y a la parole qui nous délivre.

Je m'y promène, je traverse, j'y demeure. Possible passage pour la joie, la peine, l'amour, l'humour.

Loin du cynisme, on rit beaucoup sur le pont, on y lit, on s'y lie, on y vit.

Le dramaturge Peter Handke est l'auteur de *Par les villages*<sup>92</sup> voici ce qu'il fait dire à l'un de ses personnages:

Nova

---

<sup>92</sup> Peter HANDKE *Par les villages* Le Manteau D'arlequin Gallimard 1981

Joue le jeu. Menace le travail encore plus. Ne sois pas le personnage principal. Cherche la confrontation. Mais n'aie pas d'intention. Évite les arrières-pensées. Ne tais rien. Sois doux et fort. Sois malin, intervien et méprise la victoire. N'observe pas, n'examine pas, mais reste prêt pour les signes, vigilant. Sois ébranlable. Montre tes yeux, entraîne les autres dans ce qui est profond, prends soin de l'espace et considère chacun dans son image. Ne décide qu'enthousiasmé. Échoue avec tranquillité. Surtout aie du temps et fais des détours. Laisse-toi distraire. Mets-toi pour ainsi dire en congé. Ne néglige la voix d'aucun arbre, d'aucune eau. Entre où tu as envie et accorde-toi le soleil. Oublie ta famille, donne des forces aux inconnus, penche-toi sur les détails, pars où il n'y a personne, fous toi du drame du destin, dédaigne le malheur, apaise le conflit de ton rire. Mets-toi dans tes couleurs, sois dans ton droit, et que le bruit des feuilles devienne doux. Passe par les villages, je te suis.

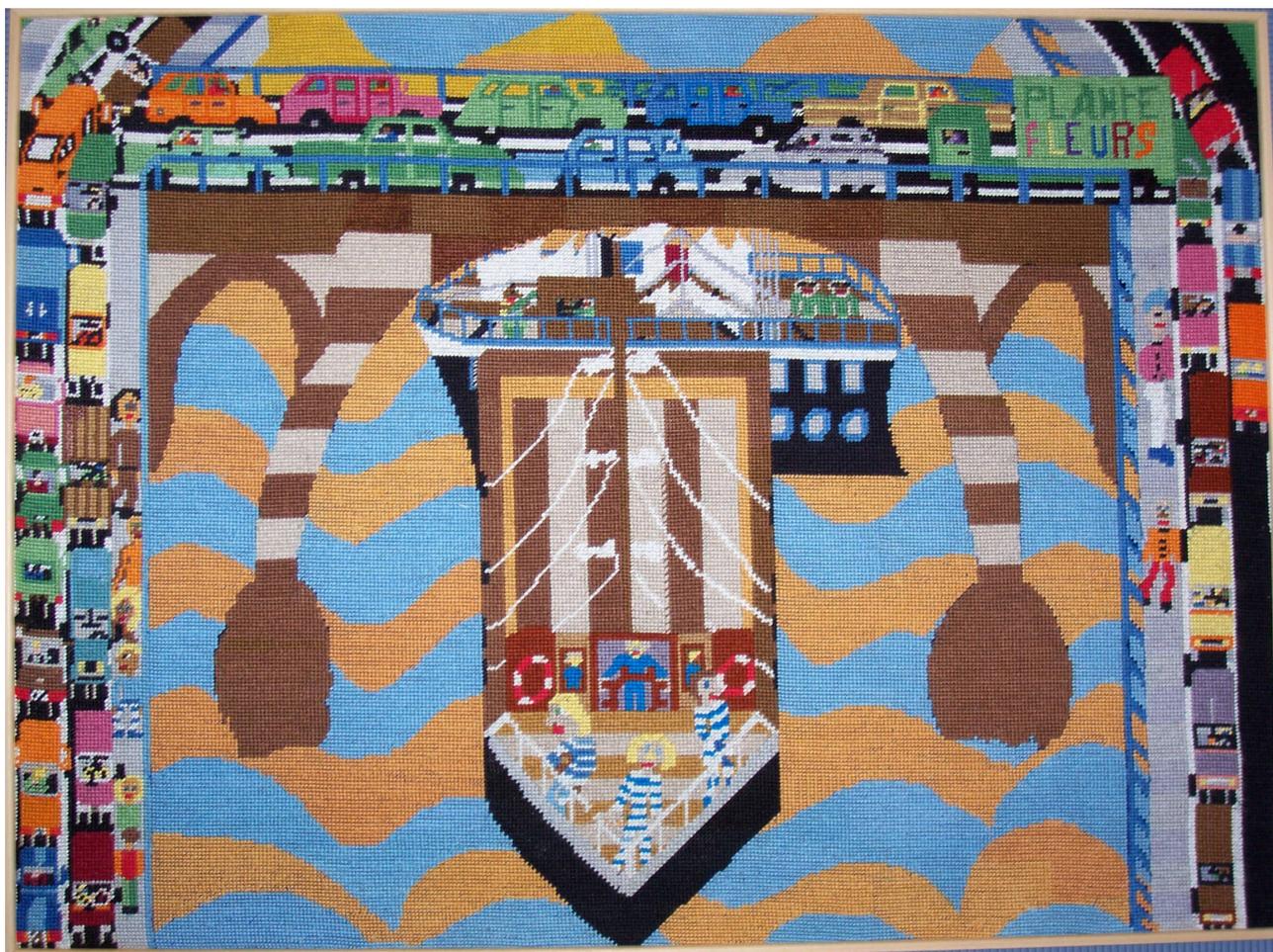
**Mathieu**, s'il parle encore de manière véhémement d'aller « vivre à Chicago », diffère régulièrement son départ car dans son quartier, les gens l'aiment bien, les commerçants lui disent bonjour... il a d'ailleurs un "fan club" lors des soirées karaoké organisées dans un café où il chante une fois par mois.

**Jeanne** a rencontré un copain, puis ils ont pris un appartement à 6 kilomètres de la maison de sa mère. Le chemin est douloureux; si elle n'est pas encore acceptée, l'idée de séparation est possible...

**Marie** crée elle-même les canevas qu'elle tisse. Elle m'a autorisée à en offrir ici une photographie... *Le pont*. Elle exposera ce 30 mai 2008 à la MJC qui accueille depuis 2 ans les réunions mensuelles de notre groupe de parole.

et les autres, des ponts à construire.

Montchenu le 20 Mai 2008



## BIBLIOGRAPHIE

AICHHORN August *Jeunes en souffrance* Champ Social Éditions 2005

APOLLINAIRE Guillaume *Alcools* Gallimard 1920

ARAGON Louis *Le roman inachevé* Gallimard 1956

CHAR René *Éloge d'une Soupçonnée* Poésie/Gallimard 1988  
*Le marteau sans maître* Gallimard 1983

CASTILLO Carmen *Rue Santa Fe* Sélection officielle du festival de Cannes  
2007 catégorie Un certain regard

GOGUEL d'ALLONDANS Thierry *Anthropo-logiques d'un travailleur social*  
Téraèdre 2003

- HANDKE Peter *Par les villages* Le Manteau D'arlequin Gallimard 1981
- HERFRAY Charlotte *Les figures d'autorité* Erès 2005
- HUGO Victor *Les Contemplations* Librairie Générale Française 1972
- ISRAEL Lucien *Pulsion de mort* Eres 2007  
*Marguerite D. au risque de la psychanalyse* Erès 2003  
*La parole et l'aliénation* Erès 2007
- LACAN Jacques *Des noms du père* Éditions du Seuil 2005
- LAPEYRE Michel, SAURET Marie- Jean *Lacan le retour à Freud* Les essentiels de Milan
- LEBRUN Jean Pierre *La Perversion ordinaire* DENOËL 2007
- LE PETIT ROBERT Société du nouveau Littré 1978
- MAISONDIEU Jean *La fabrique des exclus* Bayard 1997
- MEMMI Albert *La dépendance* Gallimard 1979
- NOVARINA Valère *Devant la parole* P O L 1999
- OURY Jean *Le séminaire de Laborde du 4 septembre 2004* L'Albedo Films
- PICOCHÉ Jacqueline *Dictionnaire étymologique du français* Le Robert 2006
- PONTALIS Jean Bertrand *Ce temps qui ne passe pas* Gallimard 1997
- REGY Claude *Au delà des larmes* Les Solitaires Intempestifs 2007  
*L'état d'incertitude* Les Solitaires Intempestifs 2002
- REY Alain *Dictionnaire Historique de la Langue Française* Le Robert 1992
- RILKE Rainer Maria *Vergers* Gallimard 1978  
*Le Livre de la pauvreté et de la mort* Acte Sud 1982
- ROUXEL Catherine *Accompagner Mathieu* [www.psychasoc.com](http://www.psychasoc.com)
- ROUZEL Joseph *Le travail d'éducateur spécialisé* Dunod 2000  
*La supervision d'équipe en travail social* Dunod 2007
- VIAN Boris *L'arrache cœur* Jean Jacques Pauvert 1962

## **SOMMAIRE**

**Préambule**, Shériane au papillon

**Ouverture**

**Entrée en métier**  
Danielle

Une histoire de robe

## **Qui si je criais**

### **Mathieu, Jeanne, Marie...**

Du singulier ...

Au collectif

Malika

### **La mise en Comme- Un**

L'ambiance...

### **Comme- un**

Solidarité

Une création Comme-Une

Les analogies à un modèle antique,  
vers une dimension universelle

### **Synthèse par l'instance clinique**

### **Invitation**

### **Bibliographie**

**« Tranche d'analyse de pratique  
Ou du cheminement d'une régulatrice » Clarence  
RIPOLL**

**5°Promotion de la formation à la supervision d'équipes de  
travailleurs sociaux, 2007/2008.  
Institut Européen Psychanalyse et travail Social ; Psychasoc,  
Montpellier.**

**Chapeau bas à..... M Joseph Rouzel  
Pour ce qu'il est, et transmet, pour son innovation dans les  
sciences humaines.  
Pour s'entourer d'intervenants aussi différents qu'enrichissants  
M Claude Allione, Claude Sibony, J6F Gomez  
« Figures d'autorité » pour citer Charlotte Herfray  
« De l'autorité nul n'est le maître : elle résulte d'une  
reconnaissance qu'autrui nous adresse. Elle n'est pas naturelle :  
elle est culturelle, tout comme l'amour et la haine .Ces liens  
prennent leur source dans les traces les plus archaïques de notre  
inconscient »**

**Cordialement .....aux nouveaux compères rencontrés lors de la formation.**

## **TRANCHE DE REGULATION**

Comme il était question  
de .....

Monographie

Et que je me perdais, je perdais de mes assurances, certitudes acquises malgré mon expérience de psychologue clinicienne et de mes années de consultations et de pratique de la régulation d'équipe.

Me prenais à écrire un jour sur un thème, un cahier.

Un autre jour sur un autre sujet sur un autre carnet.

Ce travail, nouveau m'ouvrait de nombreuses perspectives à explorer du fait de la part d'innovation qu'il me demandait .Il me fallu éliminer le superflu pour tenter de rendre compte de ce qui me paraissait essentiel.

Donc je tenterais de relater mon cheminement d'avant, pendant, après la formation de régulateur d'analyse de pratique avec les questions du cadre, du transfert, de la parole, de l'écoute, de l'observation.

Ce travail s'est fait plus par résonance, assonance, association d'idées qu'en suivant un fil conducteur pré-établi. Prise dans ce cheminement passant d'un éclairage à un autre. Prise peut être dans la réalisation de concrétiser cet écrit.

Prise dans cet espace de vacuité, border ce trou m'était nécessaire.

**PARTIR D UNE QUESTION**  
**UNE ENIGME**

Cette photo que j'avais prise au Zanskar en 1979, m'apparaissait un début, une amorce au questionnement.

J'avais agrandi cette photo, en tableau format poster, exposée dans ma salle au-dessus du piano, à une place d'exception.

Cette vue exerçait sur moi un attrait fascinant.

### UNE ENIGME.

### POURQUOI?

L'infiniment petit entrain en confusion avec l'infiniment grand

Cette confusion des apparences m'interrogeait.

Le premier plan, pris au grand angle d'un intérieur de canadienne donne l'impression d'un chapiteau immense ouvert sur le monde. Le point central de la scène interne ,axe de la tente , se projette sur le monde externe , comme point de césure au fin fond de l'immensité désertique comme séparation ,division de deux montagnes en leur point de convergence vers une vallée, avec alternance de clair obscur. Un ciel d'un bleu intense était chargé de nuages blancs.

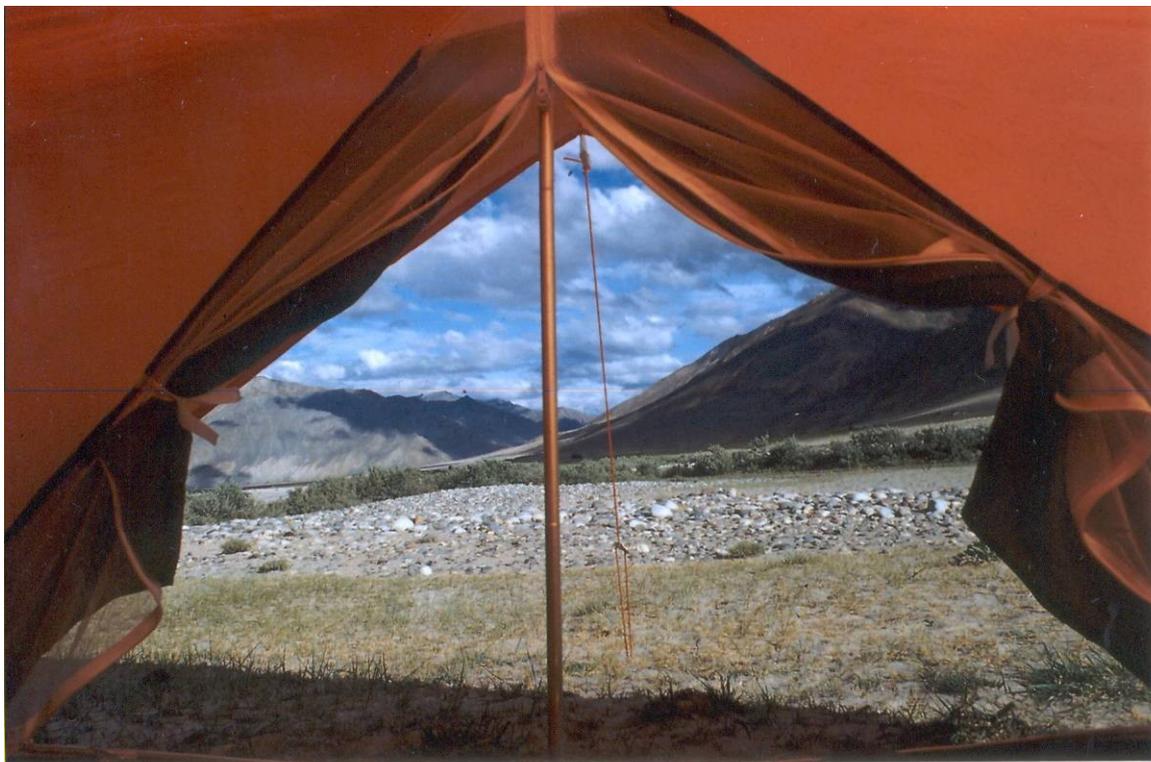
Comment cette vue aussi minimaliste pouvait rendre cette impression aussi maximale.

Chapiteau ouvert à la vacuité ou tout peut être imaginé, imaginable.

Page ouverte

sur .....

Le mystère reste entier sur ce qu'il peut venir, ad venir, avenir



Une explication probable m'apparu à la relecture de « Voir » de Carlos CASTANEDA.

Une relation m'apparu entre cette photo fascinante et la sensation de Voir.

Elle pouvait en être un aperçu, un instantané de cette énigme. Cette prise de vue était une opportunité à voir.

p215 « Il répéta que dans mon entreprise l'important était de distinguer quelques trous, qu'on pouvait trouver toutes sortes de messages et de directions à l'intérieur de ces trous. Je voulus lui demander de quel genre de trous il parlait, mais il devança ma question en déclarant qu'ils étaient impossibles à décrire, et qu'ils faisaient partie du domaine de « voir » A plusieurs reprises il répéta que je devais concentrer mon attention sur l'écoute des sons et faire au mieux pour déceler les trous entre les sons. »

p217 « Pendant un court instant tous les sons cessèrent et je perçus cette pause comme un trou, un trou extrêmement large .A ce moment précis je passai de la faculté d'entendre à celle de voir. Je regardais un ensemble de basses collines couvertes d'une luxuriante végétation verte .La découpe de ces collines était telle qu'il semblait y avoir un trou dans le flanc de l'une d'entre d'elles .Il s'agissait d'un espace entre deux collines au travers duquel je pouvais voir au loin la profonde coloration grise et noire des montagnes .Pendant un court instant je ne sus pas exactement ce qui se passait,et je ne distinguai pas le trou, parce que c'était comme si le trou que je voyais était le « trou » dans le son .

Mais le bruit reprit et l'image persista.Un peu plus tard je perçus de façon bien distincte la trame des sons, leur ordre et l'arrangement des pauses entre les sons.Les pauses se cristallisèrent dans mon esprit et formèrent une grille solide, une réelle structure.Je ne la voyais pas, je ne l'entendais pas, mais je la percevais avec une partie indiscernable de mon corps.Les sons cessèrent et cela révéla un immense trou dans la structure sonore.La longue pause ainsi créée s'harmonisa avec l'image du trou dans les collines,et elles se superposèrent.L'effet de perception des deux trous dura assez pour que je sois à même d'entendre-voir leurs contours lorsqu'ils s'associèrent.Je commençai à voir les sons alors qu'ils créaient des trames, et ensuite toutes ces trames se superposaient aux éléments de l'environnement visible d'une manière semblable au phénomène de superposition des deux trous.

Pour une raison inconnue mon attention se concentra sur l'immense trou dans les collines.



J'avais l'impression de l'entendre tout en le voyant. Il possédait quelque chose d'attirant. Il s'imposait à mon champ de perception, et chacune des trames sonores qui alors coïncidait avec un élément de l'environnement dépendait de ce trou. »

Joseph Rouzel : « L'homme ne sait comment faire avec ce qui se présente comme deux trous noirs à l'horizon de sa naissance « le sexe et la mort »

### **Photographier, analyser, réguler, superviser, sont ils en lien avec ce passage d'une faculté d'entendre à celle de voir?**

La question qui se pose est de comment entraîner dans un groupe cette disposition à créer une trame de mots qui en boucle vont amener ce maillage de mots ,de mise au travail pour ouvrir un possible à penser,avec des pauses,ouvertures ou le son des mots prend sens.

#### **LA FONCTION SCOPIQUE, LA FONCTION DU REGARD**

Joseph Rouzel « Il y a d'oeil humain, qu'à partir d'une perte de jouissance »

Il était une fois, il y a bien longtemps une mère qui avait allaité son premier enfant jusqu'à plus de ses deux ans, l'avait soutenu du regard dans ce holding, contenant et nourrissant étayé par la suite par la parole. Cette mère se trouva décontenancée, lorsqu'au retour de maternité avec son deuxième enfant. Elle se réjouissait de retrouver son aîné de plus de quatre ans qui lui avait manqué. Celui-ci l'ignora, l'a boudda en ne lui adressant plus aucune parole durant un an. L'enfant proclama par la suite des « Papa- beau » répété à l'adresse de son père qui

meurtrissait les oreilles de la mère L'aîné des enfants oublia ce fait que lui rappela plus tard sa mère. Il mémorisa, en contrepoint, comme premier souvenir visuel lors du retour de maternité au domicile de sa mère, la vision d'une mère portant un enfant auréolée par la lumière.

Cette perte du regard maternel qui se détourne pour regarder ailleurs, provoqua chez le premier enfant un passage psychotique dont il sortit en se détachant de sa mère en abordant le complexe d'Œdipe, en nommant réclamant son père.

Joseph Rouzel « On brise la « supervision » dès que l'on sort du règne du regard pour laisser place à quelque chose qui est de l'ordre de la parole. »

Cette histoire d'enfant aîné, qui est la mienne on l'aura devinée, m'évoque le holding du holding décrit par Claude Allione étayé à partir du tableau « La vierge, l'enfant Jésus et Saint Anne » de Léonard de Vinci.



« Derrière Marie, se tient Saint Anne, sa mère, elle regarde sa fille de haut, elle la supervise. Le regard de Sainte Anne porte le regard de Marie qui porte le regard de Jésus. Le tableau se nomme Anna-me- Terza qu'il traduit par Anne –me-Tierceisant : un moi en position de tiers, un regard, une présence, une préoccupation sans quoi la fonction maternelle ne saurait se déployer en position méta-phorique. Pour qu'un holding existe, il faut que se tienne un holding du holding. Pour que je puisse porter, il faut que l'on me porte. »

**Lacan « Au commencement de l'expérience analytique, rappelons-le, fut l'amour »**

### **HOCUS POCUS -J'Aimerais (extrait)**

IJKL.....NOP

(J'aimerais) Trouver les mots justes,  
(J'aimerais) Trouver les bons gestes,

(J'aimerais) Conjuguer ce verbe au présent,  
(J'aimerais) Savoir le dire simplement.

Tant de fois,

J'aurais voulu le dire,

J'aurais voulu le penser,

J'aurais voulu le vivre,  
J'aurais voulu me lancer.

Quand le silence en dit long, fragile  
J'suis comme touché au talon d'Achille  
Ma gorge se noue, mon coeur rend l'âme  
J'écorche les mots, le compteur s'emballe.

Mais faut-il dire pour exprimer?

Faut-il entendre ou lire pour le respirer?  
Tu vois de quoi il s'agit? Ca y est c'est noté?  
Une lettre juste avant NOP.

Un mot pour l'homme mais un chapitre pour l'humanité

Dans cet ouvrage titré « Humilité »

Tu vois de quoi il s'agit:consonnes, voyelles,  
Une lettre, juste après IJKL

(J'aimerais) Trouver les mots justes,  
(J'aimerais) Trouver les bons gestes,  
(J'aimerais) Conjuguer ce verbe au présent  
(J'aimerais) Savoir le dire.

## **LACAN « C'est un commencement non de création, mais de formation »**

**Psychologue clinicienne**, DESS psycho- pathologique, paris 5°Sorbonne, psychothérapeute analytique Freudienne. J'ai été embauchée en 1987 sur une création de poste dans une Maison D'enfants à Caractère Social d'une capacité d'accueil de plus de cinquante enfants. Seule, psychologue, psychothérapeute, sans aucun collègue de la fonction para-médicale ma fonction est diverse ; multiple, auprès de deux chefs de service éducatifs et de la direction. Ma préoccupation est le manque de relais thérapeutique, psychiatrique pour apporter des soins aux adolescents hors psychiatrie adulte.

Je participe à la commission d'admission, suivi psychologique, psychothérapie, indication et suivis extérieurs auprès des CMP ou psychologues libéraux .Bilans psychologiques pour réorienter en établissement spécialisé type ITEP, IME via la MDPH.  
Synthèse de chaque jeune biannuelle, Réunion hebdomadaire des équipes.  
Plusieurs directeurs se sont succédés à la direction, l'intérimaire directeur départemental restructurant l'établissement qui m'a embauché était souvent absent ce qui créa une nécessité d'autogestion devant sa présence ponctuelle .Le nouveau directeur embauché après sept ans de direction décéda après ces années de service .Ce qui réactualisa la nécessité de poursuivre en autogestion durant une vacance de direction durant trois ans. Presque par nécessité je

devenais psychologue institutionnelle en travail relais avec les chefs de service et la direction. Le nouveau directeur me sollicita pour animer des réunions d'analyse de pratique pour favoriser la cohésion des équipes .J'avais émis des réticences en objectant la nécessité d'un superviseur extérieur. Faute de crédit, il estimait, que j'étais la plus amène de remplir cette fonction à la vue de mon diplôme, à l'interne. J'avais demandé comme préalable que la question soit discutée et préparée en équipe d'éducateurs .Ils étaient aussi question de leur faire approfondir leur fonction, car certains n'avaient pas de formations éducatives. Comme régulateur j'étais placé par l'institution un peu comme à une fonction d'enseignant (S2\_a, le savoir ordonne le désir) que j'essayai d'éviter, en m'efforçant de m'appuyer sur la fonction psychothérapeutique (a\_S1, le désir recouvrant le savoir fonde le sujet) Claude Allione Les équipes d'éducateurs s'approprièrent le projet .Ils l'anticipaient comme un apport, un lieu d'échange, un intérêt à partager des situations problèmes, un lieu ressource pour déposer ce qui leur posait question dans la prise en charge d'un jeune.

J'acceptais le challenge avec réticence, je positivais l'intérêt de nouvelles pratiques qui m'étaient inconnues. Je me documentais le plus possible, peu de publications sur ce sujet à l'époque ,le groupe du GAPP de Jacques Nimier me donna des idées, des outils concrets sans beaucoup de théories et satisfactions .Les écrits de Ruzsiewicz, me donnèrent des références nettement plus nourrissantes pour assurer cette nouvelle fonction.

« Le leader fonctionne sur une multitude de registres .Il sent, pense, devine, observe, théorise, diagnostique .Le leader est sans arrêt dans une gymnastique mentale. Ses facultés changent de mode au rythme de la parole .Il est dans l'émotion avec l'ensemble du groupe, et dans sa réflexion. Il analyse, et synthétise pour relancer la parole ; Il est en retrait, se met en avant avec l'autorité nécessaire ; Les membres du groupe l'oublient, il intervient. Il arrête le nuisible qui dérive, il encourage le soignant hésitant. Il parle, se tait, interrompt. Il est à la fois discret, important respecté, naïf, compétent, sûr de lui, modeste, interrogatif.

Le leader n'est jamais là où on l'attend ; Pour rester efficace, il doit surprendre le groupe. Et se surprendre lui-même. Car c'est la quadrature du cercle qu'on lui demande. Il lui faut jouer plusieurs rôles. Il est le père qui détient un savoir, la mère qui rassure et rattrape avec bienveillance ceux qui s'égarer. Il faut avec naturel, changer de costume, enchaîner les performances. Ce n'est pas facile et toujours fatigant. »

### **Pour commencer, je tiens à préciser ce qu'est une Maison D'enfant à Caractère Social.**

C'est un internat éducatif oeuvrant à palier les carences éducatives, affectives, et sociales de parents en grandes précarités sociales, psychologiques voire psychiatriques .Les enfants ont été négligés, maltraités voire abusés, d'où des troubles psycho-affectifs plus ou moins importants et variés de leur identité. L'accueil commence dès six ans, jusqu'à plus de vingt et un ans. Les prises en charge sont en moyenne de deux à trois ans, nous essayons de trouver la meilleure orientation pour éviter une chronicité, un vécu d'enfant placé institutionnel, comme c'était le cas dans le passé. Après les conflits, tentative de remaillage de liens familiaux pour envisager une reprise de contact, visites médiatisées avec un tiers, pour dénouer les différents et envisager un retour en famille. Préparation à un accueil en famille d'accueil si un retour en famille est préjudiciable à l'enfant ou préparation à l'autonomie personnelle des plus âgés. Chaque groupe de vie ,d'âge homogène, possède un appartement à l'image d'une famille accueillant de huit à 10 enfants, chambre individuelle ou de deux regroupés autour d'une salle à manger aménagée d'une cuisine américaine, salon avec télévision et équipement vidéo ,sanitaire, douche et baignoire à l'interne.

Trois groupes de vie sont regroupés dans des appartements séparés au sein l'établissement. Le groupe des plus jeunes d'âge primaire de six à dix ans.

Le groupe des préadolescents de onze à treize ans.

Le groupe des adolescents garçons de treize à dix-huit ans.

Le groupe des adolescentes filles du même âge se situe dans une maison à l'extérieur.

Le groupe des jeunes majeurs en accession à l'autonomie occupe un autre pavillon extérieur.

Le groupe des jeunes en appartements individuels est réparti dans la ville.

Sur les groupes d'internat, les équipes éducatives sont constituées de quatre éducateurs complétées par une maîtresse de maison, du personnel d'entretien des locaux, des chauffeurs, des personnels techniques, des cuisinières préparent les repas dans la cuisine générale et les portent sur les différents groupes. Des veilleurs assurent la sécurité des enfants la nuit, sollicitent l'éducateur de garde si besoin.

L'établissement est ouvert 24h/24h et toute l'année. Les éducateurs sont astreints à des gardes et au week-end. Des séjours sont organisés durant les petites et grandes vacances par eux même.

Au début, les analyses de pratiques regroupaient les quatre éducateurs et la maîtresse de maison de chaque groupe de vie ; réunion d'une heure trente mensuel.

Par la suite, les maîtresses de maison de l'institution qui avaient des fonctions très différentes selon les groupes et secteurs de l'institution ; et du fait d'une réduction de leurs horaires, certaines ne participaient plus aux réunions hebdomadaires des équipes. Elles ont demandé à avoir des réunions d'analyse de pratique ensemble pour partager leur difficultés. Elles n'ont pas de formation d'où la volonté d'être reconnue ; à l'interface des éducateurs et des personnels techniques. Elles souhaitaient avoir des réunions d'analyse de pratique entre elle, réunion d'une heure trente trimestrielle ; qui se sont mises en place par la suite.

J'ai déjà connu des séances d'analyse de pratique ou après les mots de bienvenus et de prise en contact. Le groupe est silencieux, les regards se détournent pour éviter le mien, la tête baissée. L'atmosphère devient massive, bloqué « C'est lorsque le groupe ne trouve plus rien à dire, qu'il y a souffrance, solitude et angoisse. Le leader se décourage, il se sent impuissant »

## **M Rusziewski**

**M'inscrire en formation** est la suite logique d'une recherche de documentation sur la supervision ou les pratiques sont variées. Mon inscription était manifestement le besoin de m'enrichir auprès de professionnels de la supervision pour acquérir de nouveaux savoirs et savoirs faire.

En cours de formation, après l'avoir pratiqué, constatant l'intérêt d'un nombre plus important de participants aux réunions d'analyse de pratique au niveau du deuxième temps, du retour de parole. Constatant aussi l'intérêt d'une mise en commun de pratiques entre les éducateurs ayant à gérer les mêmes enfants durant les week-ends et les vacances. Je proposais de regrouper les éducateurs par secteur à une même analyse de pratique. Cette proposition fut retenue car répondait à leur demande ; d'harmoniser leur pratique entre le groupe adolescent de garçons et des filles, et de faciliter les passages d'un groupe à l'autre, créant une cohésion dans l'articulation des fonctionnements. Par ailleurs, je proposais de modifier le protocole de la réunion en appliquant les trois temps de la régulation proposé par Joseph Rouzel. Pour cela, je rédigeais une feuille de présentation du cadre de l'analyse de la pratique, de manière à la distribuer aux équipes et en échanger avec eux.

## LE CADRE DE LA REGULATION D'Analyse DE PRATIQUE

Le déroulement est le suivant:

1°) Dans un premier temps, Instance clinique : un participant expose une situation, raconte une histoire, un événement. Les autres écoutent sans intervenir.

2°) Dans un deuxième temps, Chacun un à un fait retour de ce que cela lui a fait, penser, imaginer, associer (Sans dire à ta place j'aurai fait ceci ou cela) Ce n'est pas un temps d'échange c'est un temps d'accueil de la parole de chacun.

On peut dire qu'on a rien à dire mais il faut le dire. La personne qui a exposé comme le régulateur ne peut pas intervenir sauf pour rappeler les règles du jeu, il faut laisser planer les malentendus.

3°) Dans un troisième temps C'est le temps de l'échange, le groupe reformule ce qui a été exposé, dégage la problématique et ce qu'il a compris de la demande.

Celui qui a apporté le cas réagit et reformule à son tour sa compréhension à partir de l'éclairage du groupe.

C'est le temps de la conversation, chacun y va de ce qu'il veut dire, Conversation à bâton rompu Enfin,

C'est le temps de la confrontation entre les différents points de vue.

Ce nouveau protocole fut bien accueilli, ré explicité à chaque début de réunion, les difficultés à changer apparaissaient surtout autour de la prise de parole, difficile de se taire et d'écouter. Plusieurs réunions se sont ainsi déroulées, jusqu'à cette réunion où les difficultés ont réellement commencées, majorées par ma prise de notes. Changer les pratiques, pour changer suppose une bonne gestion et incarnation du dispositif.

Durant la formation, je m'expose, en exposant une séance d'analyse de la pratique du secteur adolescent ; je relate cette séance ; ai-je posé un acte de côté ou suis-je passé à l'acte ? Telle est mon interrogation devant cette séance difficile voire impossible à gérer.

### INSTANCE CLINIQUE VIGNETTE

1°Temps

Histoire racontée par une éducatrice A

A : « Comment gérer une jeune de 17ans qui a un tel comportement de violence ! comment intervenir devant cette violence physique et verbale !Il est insupportable ce comportement injurieux cette violence verbale !Venir travailler pour se faire insultée est insupportable ! Comme est insupportable sa recherche de calin.La violence qu'elle génère fait violence aux autres filles accueillies, cela réactive chez certaines des violences qu'elles ont agies ou subies »A dépose son histoire ,puis sort de la salle de réunion pour aller en cuisine se faire chauffer de l'eau pour un thé.

(Je suis sidérée de cette prise de parole, ce déferlement de violence , le ton est véhément . J'ai le sentiment qu'elle n'attend aucun retour du groupe, débrouillez vous de cela.)

## 2°Temps

B : L'éducateur référent prend la parole pour s'exprimer, je lui demande d'attendre un peu, le retour de A, pour qu'elle entende sa parole. (Je suis ennuyée d'être obligée de le stopper dans sa prise de parole; impression de le castrer dans cette mise en mot.)

Temps ou les uns les autres commentent tous ensemble.

A : De retour

B : Il reprend pour développer ce qu'il ressent, il vit cette jeune comme induisant un comportement incestueux envers lui. Elle fait effraction chez lui dans sa relation en faisant intrusion, pénétrant dans son intime. Cherchant à rejouer une relation, répéter une relation à son père, qui ne lui pose que peu de limite « Elle peut être injurieuse avec moi comme avec son père, puis dans la minute qui suit, elle va sucer son pouce et rechercher des câlins. Elle n'est plus en âge de recevoir des câlins à 17ans et demi mais c'est ce qu'elle semble réclamer. Le fait aussi qu'elle ait eu un amant de quarante ans ; ami de son père et cautionné par lui à son domicile, qui l'hébergeait durant le week-end m'interpelle. En équipe on a pensé qu'elle avait besoin d'un objet transitionnel au vue de sa quête affective, l'idée d'un doudou transitionnel a été évoqué, mais qui va lui faire ce cadeau? Certainement pas moi ! »

E : Il demande des personnes ressources, des recettes, des conseils

(Je repose le cadre, en rappelant qu'on est là pour exprimer ses ressentis.)

E : Il conteste, cette jeune n'a pas le profil correspondant à une maison d'enfant, on est impuissant dans cette prise en charge.

F : Soudainement prend la parole, il avait oublié l'épisode du lancer de couteau de cette jeune envers lui, qu'il narre en détails. Pour lui ça n'a pas le même sens d'être pointer, d'être menacer par un couteau, qu'un geste maladroit avec un couteau. Il se sent l'objet de Nelly, utilisée par elle. Il réagit en lui disant ce qu'il ressent de sa violence, en lui disant l'insupportable de ces comportements violents.

G : Elle a ressenti la même chose avec un ado garçon. Le temps pris pour ce garçon devant ses passages à l'acte, j'en ai oublié les autres jeunes et je n'ai pas vu qu'ils changeaient, qu'ils allaient mal, tellement j'étais préoccupé par l'attitude de cet ado.

H : Il ne s'exprime pas continue à dessiner, la tête baissée tout à sa production.( Il donnera sa démission sous quinze jours.)

A : Elle s'exprime au 2°temps. (Je lui rappelle d'écouter ses collègues)

I : Elle fait une longue analyse sur l'aspect sociétal, on est face à une violence qui se déverse de la société sur nos institutions. Devant nos impuissances, il faut utilisé l'humour, les chemins de traverse. La difficulté est de comment gérer un jeune en crise et de contenir le groupe, il faut des moyens. I proche de moi, s'adresse à moi, devant son discours fleuve ; les autres n'écoutent plus mais parlent entre eux.( Elle négociera son départ par la suite)

« On est au temps de la conversation » rappelle J(co -leader, Educatrice et Formatrice d'éducateurs.)

## 3°Temps Conversation:

J : (Elle travaille seule, éducatrice avec deux maîtresses de maison, sur le pavillon d'accession à l'autonomie et les appartements pour dix jeunes, elle cherche à rappeler le cadre et leur donner des conseils, qui est vécue aussi comme une remise en question de leur pratique. Elle constate le décalage entre les prises en charge en internat trop contraignantes et infantilisantes et lorsqu'elle prend en charge les jeunes majeurs, elle se plaint toujours qu'il y a tout à mettre en place :l'apprentissage du budget, des économies pour les préparer à une mise en appartement, l'apprentissage de l'autonomie, de la gestion de sa liberté ,la mise en place

d'entretiens individuels sur des objectifs à réaliser )

J : Elle questionne et propose de fixer à ces jeunes des entretiens formels fixés dans le temps; pour leur accorder des entretiens sur objectifs ,du temps formels pour ne pas répondre à l'urgence. Elle questionne et propose de reprendre avec la jeune son projet personnalisé.

B : (L'éducateur référent de la jeune dont on parle se sent attaqué, et argumente).

Il précise que la jeune a été reçue par la directrice, le chef de service et lui-même pour fixer son projet. Elle n'en fait que selon son bon vouloir, si je ne suis pas là pour faire avec elle les démarches d'inscription à la PAIO, elle n'y va pas.

A : Elle pointe sa toute- puissance et notre impuissance. Tout le monde parle.

FIN de la séance.

A : Elle questionne ma prise de note.

(Je lui réponds que c'est pour éviter d'intervenir et mieux écouter.)

A : Cela la gêne fortement.

-Donc je fais un acte de déchirer mes notes écrites.

Commentaires des autres sur prendre ou non des notes en entretien.

-Je lui mets mes notes déchirées dans la poche de son manteau, insistant, quelqu'un commente qu'elle pourra les recoller pendant sa nuit de garde.

## 2°TEMPS EN FORMATION

CHACUN UN A UN FAIT RETOUR DE CE QUE CELA LUI A FAIT PENSER, IMAGINER, ASSOCIER.

Rouzel :Commente l'insupportable du jeune de sa violence, l'éducatrice trouve insupportable de travailler dans ces conditions,insupportable de prendre des notes,pas transférer,insu qui pourrait porter, le cadre, le contenant pour porter l'insupportable,quel contenant puis-je apporter?

Comment la parole de chacun est accueilli et supportée.

Comment on passe de l'insupportable à l'impossible.

1 :S'interroge sur une séance de supervision, pas si simple,d'être là.E part prendre un thé.Le cadre est posé, du temps perdu,la superviseuse est perdue,complexité du temps,règles différentes.Le fait de changer les règles crée de la confusion,les gens sont pas forcément satisfaits,chacun sort brassé.

2: Le problème du cadre est difficile à tenir, je suis choquée, le fait de déchirer les notes et de les mettre dans le manteau se termine par un acte de violence.

3:La question du cadre, s'assurer du cadre.Le directeur demande la pratique de l'analyse des pratiques, tu es contre puis pour , cela commence là.Le texte que tu as « tapé »que tu donnes aux éduc pour te rassurer.Tu fais les choses dans l'autre c'est insupportable,comment supporter cette violence. B a demandé des appuis (on n'est pas là pour ça).La jeune, elle peut dire des injures, on essaye de la contenir, Travailler le contenu parent- enfant, rapport incestueux chez lui? Comment on le supporte et qui, le doudou, elle comprend pas bien, le petit a on doit l'investir

L'autre éduc se sent objet de cette jeune, qui va la supporter elle?

La difficulté de tenir le cadre, quelque chose échappe à deux moments; rivalité et projection sur l'éducateur a qui ça ne convient pas, qui tenait le cadre dans tout ça?

4:Ca interroge la place du superviseur, tu avais une réelle envie de bien faire, de ne pas déplaire, lui dire ta bonne foie, preuve de bien faire, tu es entré dans le désir supposé être.En déchirant les notes. Tu tâtonnes, essayes de bien faire.Le doudou, l'objet transitionnel, on se le choisit.Le terme incestueux est mal employé.

5: Beaucoup de confusions, ça m'a agacée, insupportable, pleins d'intervenants, confus. La confusion vient de toi, du changement difficile du cadre pour toi. Cette supervision est un doudou pour l'équipe, pour échapper aux choses, comme à cette violence de l'adolescente qu'on entendait pas.C'est pour cela que tu déchires les notes.

6:Confusion, insupportable,l'instant T (thé),dans la cuisine,l'éduc qui demande des recettes.On n'est pas là pour ça.Grande rivalité entre E et l'éduc référent Cr, comme s'il se défendait,se justifiait

A la fin passage à l'acte,des notes déchirées. L'éducateur qui fait des dessins, infantile  
Aventure bien difficile.

7:Il note deux temps, je raconte, la difficulté à tenir un cadre, il pointe avec surprise, elle sort se faire un thé, ambiance familiale, tout peut se faire.

Moi, il ne m'entend pas, puis il se réveille, sérieux, acting-out, je déchire les notes que j'avais prises; dans le manteau, ambiance incestueuse, ou les couteaux se baladent ou ça baigne.

8:Confusion, le nouveau cadre posé engendre une approche différente, difficulté à tenir un cadre, peut être il n'y a pas eu assez de discussion avec eux de ce changement de cadre? La personne qui sort de la salle se positionne-t-elle en leader?

Où cherche-t-elle à l'être? Violence institutionnelle dans cette maison d'enfants

Un doudou à 17 ans apparaît inapproprié

Je n'ai pas tenu le cadre du fait des modifications apportées.

9: Moment, prononcé, entendu pour maman Cuisine familiale-couteau-doudou

L'éducateur qui veut se justifier ce qui arrive souvent pour l'éduc référent Déchirer les notes la surprend.

10: Elle se pose des questions d'une parole qui n'est pas incarné. (La mienne, celle de l'adolescente, des éducateurs?)Les gens ont reçu un sujet de travail rédigé, exercice a retracé une expérience.8 s'éducs, je travaille sur les éduc, 8 s'éducs, un éduc homme et femme, insupportable E a déversé son insupportable, déclinée en mots, verbes. Les consignes écrites, les prises de notes figent la parole. Fantasma de les recoller. Dans la pratique, pas facile.

Rouzel: Reprise/

L'écrit est insupportable

Chez l'adolescente ça crie. A partir de quoi j'ai figée les cris, par un écrit, qui fait point de fracture. Comment mettre au travail cet insupportable .Travail du transfert

3° TEMPS DE LA CONVERSATION

**REPRISE**

« Chez l'adolescent ça crie, à partir de quoi, j'ai figé les cris par un écrit.

**Qu'est ce qui a fait point de fracture ? Comment mettre au travail cet insu portable ?  
Travail du transfert. »**

**Retour aux Définitions :**

**Insu :** Ignorance ; manque de connaissance, ne pas être au courant, sans avoir conscience  
A l'insu de quelqu'un, à mon insu , sans qu'on le sache

C'est-à-dire la chose n'étant pas sue de quelqu'un de vous , de moi.

**Chose :** Permet de désigner un objet, une idée, un concept, une abstraction, sans avoir à l'identifier ou la nommer. Une chose est ce qui existe mais est indéterminé, objet ou idée, ou qu'il est nécessaire de préciser. La signification du mot chose se déduit par la manière dont on l'emploie dans la phrase ou il remplace ce qui n'est pas possible (ou pas souhaitable) de nommer.

**Savoir :** 1) Avoir dans l'esprit, connaître.

2) Etre (intellectuellement ou physiquement) capable de, pouvoir.

**Insupportable :** Qui peut être supporté ; qui est désagréable.

**Supporter :** 1) Porter, soutenir par-dessous. Ces piliers supportent toute la voûte.

2) Porter, avoir la charge, subir être assujetti à. Il supporte toute la dépense.

3) Souffrir, endurer une souffrance .Il supporte le froid, la chaleur.

4) Souffrir avec patience, accepter difficilement la présence de quelqu'un .Il a la charité à supporter les défauts de son prochain.

5) Etre à l'épreuve de, résister. Cet ouvrage ne supporte pas la critique.

**SANS VOIX, La vue prise et occupée à écrire, transcrire.**

**Je n'ai pu « supporter l'objet du désir, pour ensuite. Le transférer sur un autre objet, pour qu'il puisse poursuivre son chemin dans sa fonction désirante, répondre tout en perdant l'illusion qu'un objet puisse y. Ce qui entretient le mouvement du désir, c'est d'être délesté de l'illusion de complétude de l'objet .L'objet désiré n'est pas l'objet du désir, telle est la loi qui règle la marche du transfert. E encore faut-il que celle qui le supporte en assure, assume la charge jusqu'à son déplacement vers un autre lieu que sa personne .Il s'agit bien d'accompagner la dynamique du désir dans un déplacement .Donc de transférer le transfert »**

« Le transfert, c'est de l'amour et parfois de la haine. Cette charge d'amour (ou de haine) emporte son poids d'illusion puisqu'on aime- hait toujours chez l'autre ce dont on croit manquer. C'est-à-dire précisément ce dont on a été castré- l'objet perdu du désir n'existe pas » Joseph Roussel

**REFLEXION PROVISoire**

**Je me suis accrochée, à cette notion de cadre comme une recette, une méthode, à vouloir l'appliquer et le faire respecter. Je voulais la mettre en action et me trouvais piégé dans une violence institutionnelle qui se jouée devant moi. Le rappel du cadre, au lieu de contenir, majora cette violence qui se jouait sur moi. (Transfert de haine, de violence, de mots et d'agir en collage aux agir et cries de l'ado) que j'agissais à mon tour.**

Je persistais à maintenir la règle du jeu sans contenir, ni porter supporter les paroles posées puisqu'on était au 2° temps du travail ou le régulateur n'intervient pas. Pire je parlais pour faire taire la parole du groupe qui émergeait. Interdite d'autre parole, prise par le cadre, le jeu, me privant de je, cet insu portable, fit irruption. Sans que je puisse le porter, l'apaiser, le contenir.

Cette pratique nouvelle que j'utilisais n'était pas dans mes habitudes, je l'habitais mal. et de plus je prenais des notes

J'avais l'habitude de travailler les analyses de pratique en empathie réf Rodgers ,en soutenant la parole posée, étayant et faisant avancer l'autre dans ces cheminements et questionnements, soutenant l'autre du regard, sans prendre de notes ; sans écrire qui est un acte.

J'ai voulu endosser un habit qui n'était pas le mien, tenter d'appliquer à la lettre d'une manière un peu trop copie conforme, le modèle proposé par Joseph Roue.

« La praxis se veut tentative de construction, toujours inachevée, d'une pratique. Cette construction n'apparaît que dans l'après-coup, je l'ai dit parce que sur le coup, on ne sait ni ce qu'on fait, ni ce qu'on dit. Dans cet écart entre l'action et l'acte se situe l'apport des concepts. Penser la pratique et pratiquer la pensée déplace en permanence la position clinique pour la laisser ouverte à l'imprévu, l'insu, l'inouï , l'inconnu d'ou se relance la pensée. Quel est l'objet que les concepts, tentent de capturer ? L'énigme du vivant qui habite chaque sujet. Tant que cette mise au travail de l'énigme nous anime, nous sommes .....en formation » ROUZEL

J'y ai remédié depuis en bricolant ma petite boîte à outils, avec plus de souplesse face au cadre pour être en capacité de soutenir la parole posée.

## **REUNION D'ANALYSE DE PRATIQUE**

**1)On peut tout dire mais rien ne s'y faire.**

**2)On donne la priorité à la parole du sujet, à la parole du groupe.**

**On assure la liberté de parole dans sa relativité, tout en évitant tout jugement de valeurs et d'évoquer les personnes absentes.**

**3)La confidentialité est de mise, requise, rien de ce qui se dit ici, ne doit en sortir, ni en parole ni en écrit.**

## **2°) VIGNETTE CLINIQUE**

Quelques mois plus tard.

Relisant les trois objectifs de l'éducateur décrit par Rouzel « Restaurer la parole de chaque sujet, transmettre les limites et accompagner à faire des choix » avant l'analyse de pratique des éducateurs du secteur des enfants, j'entrevois un axe de réflexion à mettre au travail avec eux.

Le soleil était présent, les éducateurs aussi, ils s'installèrent dans le parc, je les rejoins.

Une éducatrice lança l'idée de faire la réunion dans le parc.

Une éducatrice me dit qu'elle ne pouvait pas y participer, s'excusant d'une urgence, pour accompagner un enfant au médecin. Commentaire des autres éducateurs, « Tu vas passer l'après-midi à attendre en consultation tu iras après la réunion ! »

Je lui conseille de téléphoner pour prendre un rendez-vous après la réunion, en précisant l'urgence.

Elle part téléphoner, on ne l'a reverra qu'après la réunion. L'enfant de six ans présentait un impétigo géant, boursoufflait de plaques, la consultation auprès d'un dermatologue était réellement urgente.

Il y avait une autre réunion du secteur des éducateurs du groupe des adolescents sur le même créneau temps. La question du lieu de réunion fut posé, car nous possédons qu'une salle pour les réunions Les éducateurs de l'autre secteur tardant à venir ; le chef de service comptait les présents comme nous étions plus nombreux nous conclûmes que je prenais la grande salle eux iraient sur un groupe, donc je rentrais dans l'établissement et je réservais la salle de réunion en plaçant le panneau « en réunion » sur la porte.

Je du rappeler à la femme de service de nettoyer la table.

« Ah, oui, c'est pas encore le Week-end, il y a réunion »

14H, c'était l'heure de la réunion d'analyse de pratique ;

14h15, les deux chefs de service étaient eux aussi dehors ; une urgence à régler ???

La direction étant absente ?

Une maîtresse de maison traversa la salle sans se soucier du panneau

« Pas pressés de travailler les éducateurs !!! »

Stoïque je me replongeais dans ma lecture ;

14h25, je retournais dans mon bureau, pour continuer le travail que j'avais laissé en attente.

Par la fenêtre, je vis que les éducateurs du secteur enfant étaient toujours au soleil sans leur chef de service.

J'allais trouver leur chef de service pour lui signifier que manifestement, ils n'avaient vraiment aucun intérêt à utiliser ce temps d'expression, d'analyse de pratique.

Etonnée de ma réaction ; elle banalisa en disant que je me trompais.

Je retournais dans mon bureau avec une

**« Envie de partir, de rentrer chez moi. »**

J'y avais du travail en attente. L'impression de perdre mon temps.

J'avais donné mon accord à une éducatrice pour l'accompagner dans une visite médiatisée à 18h30, c'était un incontournable pour rester.

Aussitôt, le chef de service était de retour dans mon bureau pour me dire qu'ils étaient dans la salle de réunion. Belle autorité !

Je m'y rendis pour les retrouver installer dans les fauteuils en cuir.

Comme, il n'y avait entre autre plus de place, ce que je leur fit remarquer et en leur précisant qu'on était pour se mettre au travail. Je leur demander de venir me rejoindre autour de la table de réunion.

Une fois installés, je leur renvoyais mon questionnement, mon interrogation sur l'intérêt qu'ils pouvaient porter à cette réunion au vue de leur non empressement à y venir. Je leur demandais, qu'elles fussent leurs attentes, leurs demandes pour poursuivre ?

Certains se cachèrent derrière leur collègue, silence général, un AMP nouvellement recruté en CDD questionna le contenu de cette réunion, que je lui expliquais en détails.

La plus ancienne de l'équipe précisa qu'à chaque fois qu'elle a exposé une situation qui l'interrogeait, elle n'a pas eu de retour de l'équipe, elle est ressortie avec toujours son questionnement, elle souhaiterait un apport

-Quel apport ?

Elle ne savait pas, puis..... (Me sachant psy), elle me précisa, un apport théorique psychologique.

Ma réponse était que je pouvais leurs renvoyer effectivement des références psychologiques et psychanalytiques et au cas par cas sur des ouvrages de références.

Point de césure, comment répondre de manière exhaustive à n'importe quoi n'importe quand ?

Mission difficile !

Un jeune éducateur nouvellement diplômé et récemment embauché précisa qu'il prend le temps de dialoguer avec ses collègues lorsqu'il y a un événement qu'y le questionne.

Je positivais l'esprit de corps de transmission entre collègues, de relais, de soutien partagé entre eux.

Je tentais de lui expliquer que le cadre de travail dans cette instance était un travail de mise à distance de la pratique, de reprise, de mise en mots, de prise de distance par rapport au vécu.

Le fait de mettre en mot, de mettre des mots sur un événement, c'est déjà le reconstruire dans ces représentations, cette reconstruction dans l'après coup de l'événement avec ses propres mots, cette prise de parole que l'on renvoie aux autres entraînent des ressentis chez les autres et ici ce qui est intéressant et différent est ce travail de la parole du groupe.

Le vécu reconstruit qu'il va transmettre aux autres Sa parole, va évoqué pour les uns ou les autres ceci cela .C'est le retour de son énoncé que les autres, qu'il va recevoir, qui va créer cette réflexion, ce tissage crée par lui et les autres est mise en tension en travail, ce retour des autres sur ces propres paroles, énoncés du récit va l'aider à cheminer. Cela suppose une implication personnelle de chacun pour que cela fonctionne.

J'essayai de pointer la dimension groupale de cette mise au travail de l'énoncé de la parole du chacun pour tisser un maillage de sens, de parole.

Il acquiesait, semblant percevoir cette explication.

Je rappelais aussi que l'intérêt nouveau de regrouper les deux groupes du secteur enfants en analyse de pratique étaient de partager des informations communes sur l'ensemble des enfants Lorsqu'ils les avaient en charge en garde de nuit et w, par le passé il y avait une mauvaise connaissance des enfants et des ratés.

Après ces explications.

De fait, un AMP en CDD, prit la parole sur un événement, pour évoquer le relais positif de ces collègues de l'autre groupe ; qui ont devant l'attitude d'une jeune bloquée ; refusant tout autorité des éducateurs de son groupe ; grâce a écoute bienveillante et badine, permis que la jeune regagne le groupe.

L'éducateur badinant, concerné expliqua qu'il a discuté de tout et rien avec la jeune, tout en s'en souciant.

Cette écoute distancié a permis de stopper un éventuel passage à l'acte, fugue, de l'apaiser et qu'elle regagne le groupe.

Les éducateurs de la jeune verbalisent , conjointement,leur impuissance à lui faire respecter le règlement,ou à l'a sanctionner .Ils font le constat de sa toute puissance qui n'est plus tolérable, tout en pointant que depuis qu'elle sait qu'elle va rentrer chez elle, elle est mal.

Sachant depuis décembre 2007 son retour en famille, qui l'angoisse, elle a baissée les bras, scolairement elle ne fait plus rien jusqu'à s'absenter. Elle m'a verbalisée son ambivalence devant son retour en famille, son refus de grandir devant les contraintes du monde adulte.

Elle met tout en place pour dire son insupportable d'un retour en famille.

Elle ne respecte plus rien sur son groupe de vie.

Par exemple, après une remontrance banale, elle refuse de communiquer avec une éducatrice, l'évite, l'insulte durant trois mois.

L'équipe se sent impuissante devant sa soit disant toute puissance

Comment sortir de cette impasse ?

Je propose de faire appel au chef de service pour poser l'autorité.

Elle a déjà été renvoyée dans sa famille durant trois jours après un incident.

Ca n'a rien donné.

Monter d'un cran dans l'autorité, faire appel à la direction.

Dans l'action la direction aurait tenté de la stopper, sans effet.

Les éducateurs ; les uns, les autres un peu différemment n'adhèrent pas ou n'ont pas envie de déléguer ou manifeste des questions, des dépit, des regrets

Ils sont embarrassés car son éducateur référent a quitté l'établissement depuis deux mois.

J'évoque l'idée de la renvoyer plus tôt en famille dès que possible pour que l'équipe garde la main.

Ma dernière proposition est de mettre du sens.

C'est à l'équipe de décider de son retour en famille dès que possible, devant son comportement déviant.

Donc l'équipe doit garder la maîtrise, le sens, poursuivre leur mission.

Cette proposition, a condition d'être bien explicité va permettre de remobiliser les éducateurs et les jeunes sur le projet du groupe et les camps d'été.

La nécessité de poser le sens pour éviter l'effet pervers de tout mettre à mal sur le groupe pour être « virer » de l'institution et rentrer chez soit pour le meilleur et le pire.

L'équipe soutenue adhère à l'idée de stopper au plus tôt la prise en charge de la jeune ; en reprenant la main, c'est l'équipe qui décide.

Le sens implicite transmet pour la jeune en question et les autres jeunes est qu'il y a des choix à faire, il y a des limites que l'équipe ne peut tolérer, même si le sujet énonce son mal être.

Cette soutenance de l'équipe des pré-adolescents a fait écho chez les éducateurs des petits.

A prend la parole pour relater que disons John qui a favorablement évolué depuis les deux passé à l'établissement sur tous les niveaux, comportement, famille, scolaire, suivi psychologique qui lui permet de retourner dans sa famille.

Ce jeune de dix ans sachant son retour en juin 2008 dénigre ce temps passé en institution et surtout auprès de son père, en manifestant de surcroît pleurs déchirants lors de ces retours de Week-end pour bien signifier à celui-ci, ce que leur séparation lui à été difficile et pour lui faire payer ce prix.

John depuis la prise de décision de l'équipe de son retour en famille pose des actes de rébellion, mais à la différence de l'autre jeune.

Il s'excuse et accepte le discours des adultes et argumente et explique son comportement.

Il a accès à la symbolique et peut mettre en mots sa difficulté à rester placé.

A constate que la prise en charge de John est plus aisée, car plus jeune, mais surtout en capacité de verbaliser ses ressentis et agir. John contrairement a son arrivé a envie de grandir, il a compris et accepte la hiérarchie des générations confuse à son arrivée.

Son comportement est pris en compte et la vigilance de l'équipe est un compromis acceptable.

## **« Une envie de partir, de rentrer chez moi »**

Au final la réunion a duré plus longtemps que prévu, j'ai senti des éducateurs en paroles en pleine envie de poursuivre leur mission.

Un début de travail s'est mis en place, puisque après le temps appartés, la discussion continuait

Je les remercie de leur participation pour clore la réunion

## **« Pas envie de partir, de rentrer chez moi »**

**Juste l'impression d'être utile**

**Illusion illusoire d'accomplir sa mission**

**Poursuivre**

**Le fait de poser des hypothèses**

**Des pistes**

**Soutenir les équipes**

**Porte**

**Apporte**

Serge Leclair « On tue un enfant » : « Un fantasme originel, inquiétant, évité, méconnu, la figure où se rassemblent les vœux secrets des parents, tel est pour chacun l'enfant à tuer, et telle est l'image qui enracine dans son étrangeté l'inconscient de chacun. »

## CONCLUSION PROVISOIRE

A l'exemple du rapport interne /externe de mon point de départ photographique :

Poser comme préalable que la régulatrice soit extérieure à l'institution pour qu'une parole circule est en théorie un postulat indéniable. Quant dans la réalité relative, la régulatrice est interne à l'institution et de surcroît bénéficie par cette institution d'une formation à ce sujet. Quel bénéfice sur investissement peut-on en tirer, si pour être en accord avec l'éthique il me faut arrêter. Comment gérer cette situation, sans tomber dans (le dénie) la psychose ni (la culpabilité) la névrose, peut être « la perversion ordinaire » dont parle J P Lebrun « La prévalence accordée à la jouissance par rapport au désir, le rejet de la nécessité de se conforter à la dimension de la perte, l'illusion d'une nouvelle autonomie subjective »

En reprenant, l'exemple de Claude Allione, c'est bien le vigneron qui crée la part du rêve en connaissance de son vin. S'il n'en avait pas cette connaissance, on peut craindre qu'il transformerait le vin en vinaigre, non propre à la consommation « Si aucun régulateur ne vient plus accomplir cet ouillage dans le tonneau institutionnel, alors la pratique s'évente, s'aigrit, et finalement se mue en vinaigre »

Le psychologue clinicien, qui connaît les équipes et les jeunes accueillis, est à même de créer cette part de rêve pour opérer un espace de soutien de la parole individuelle et du groupe. Cette mise à distance par la parole du poids du vécu quotidien engagé par un tiers permet « ouillage » de l'institution .C'est la fonction tierce occupée par la personne qui amène cette production de sens régénérant ; cette perte qui donne envie de poursuivre.

C'est surtout un travail d'humilité, ou il faut engager un passage d'un état vers un autre. Il faut tenter une ouverture, un travail de passage, de réveiller, d'émerger l'éveil d'un désir vers un ailleurs qui me motive.

## BIOGRAPHIE

ALLIONE C .La part du rêve dans les institutions,Encre, Marine 2005.  
ASTANEDA C. Voir , Témoins, Gallimard 1973.  
DOR J . Introduction à la lecture de Lacan, Denoël 1985.  
HERFRAY C .La psychanalyse hors des murs, L'harmattan 2006.  
HERFRAY C .Les figures d'autorité, arcanes, Eres 2006.  
LACAN J. Le transfert , le séminaire livre VIII Seuil 2001.  
LECLAIRE S .On tue un enfant, Seuil 1975.  
LAPEYRE SAURET .Lacan le retour à Freud, les essentiels milan 2000.  
LAPLANCHE PONTALIS .Vocabulaire de la psychanalyse ,Puf 1981 .  
LEBRUN J-P .La perversion ordinaire, Denoël.  
ROGERS C.La relation d'aide et la psychothérapie, ESF 1979.  
ROUZEL J .Le transfert dans la relation éducative, Dunod 2005.  
ROUZEL J .La supervision d'équipes en travail social, Dunod 2007.  
RUSZNIEWSKI M .Le groupe de travail à l'hôpital , Dunod 1999.  
WINNICOTT D W .De la pédiatrie à la psychanalyse ,PB Payot 1976.

**Juste une note d'humour.....honorifique**

